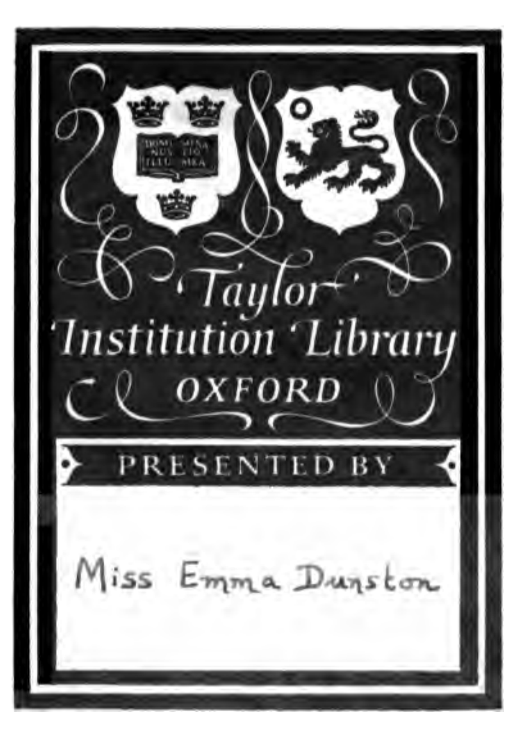

Taylor
Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Miss Emma Dunston

Miss Sophia Charlotte
Cartwright's Book 1763

LETTRES
DE
LA MARQUISE
DE M***
AU
COMTE DE R***

Par M. DE CREBILLON, *fils.*

PREMIERE PARTIE.

LETTRES
DE
LA MARQUISE DE M***,
AU
COMTE DE R***

Par M. DE CREBILLON, *fils.*

PREMIERE PARTIE.



A LA HAYE,

Chez HENRI SCHEURLEER.

M. DCC. XLIX.

LETTRES
DE
LA MARQUISE DE M***,
AU
COMTE DE R***.

*EXTRAIT D'UNE LETTRE de Madame de*** à M. de***.*

JE viens de faire une découverte, qui me donne une joie sensible : j'ai trouvé dans les papiers du Comte de R*** les Lettres de la Marquise de M***, & j'ai été charmé de voir la seul chose qui reste

d'une Perſonne illuſtre par ſa naiſſance, & célébre par ſon eſprit & par ſa beauté. Je les ai lues avec plaiſir, & peut-être vous en feront-elles autant qu'à moi. Je ne ſerois pas même fâchée qu'eiles viſſent le jour. Vous n'y trouverez pas cette correction de ſtyle dont ſe parent nos Ecrivains; mais les négligences d'une Femme ſpirituelle, ſont des graces que tout votre eſprit ne ſçauroit attraper: quoi qu'il en ſoit, ſi elles vous plaiſent, je ne douterai plus de leur ſort. J'aurois ſouhaité de trouver dans ces Lettres plus de vertu; mais la Marquiſe aimoit: voilà le premier malheur, & les autres n'en ſont qu'une ſuite preſque inévitable. Je ſçais qu'à voir de loin un Amant, il ne paroît pas dangereux, & que la vertu croit, en l'écoutant, ne courir

courir aucun risque : mais les choses changent de face à mesure qu'on en approche ; & ce seroit ne pas connoître le cœur humain, que de le croire incapable de foiblesse. J'aurois là-dessus bien des choses à vous dire, mais je suis Femme, & vous ne croiriez peut-être pas mes réflexions tout-à-fait désintéressées. Revenons aux Lettres. Je ne vous en envoie que ce que j'ai cru digne d'être lu ; & dans plus de cinq cens qui me sont tombées entre les mains, je n'en ai reservé que soixante-dix ; ce n'est pas que les autres fussent plus mauvaises ; mais les Amans s'écrivent souvent des choses qui ne peuvent intéresser qu'eux-mêmes. D'ailleurs, il y en avoit qui m'ont revoltée par la trop grande passion ; il m'a paru ridicule qu'on pût avoir tant

de foible pour un homme. J'en ai retranché auſſi pluſieurs autres par des raiſons de bienſéance & de ménagement. J'ai tâché cependant de ne pas déranger abſolument l'ordre dans lequel elles étoient écrites ; mais malgré mes ſoins, vous en trouverez quelquefois la ſuite interrompue, Quand vous ſerez de retour ici, vous jugerez par vous-même ſi j'ai bien fait de ne les pas donner toutes. Je ne crois pas cependant que vous me condamniez ; quelque bien que des Lettres amoureuſes ſoient écrites, les mêmes termes y ſont ſouvent employés, les mêmes ſituations reviennent, c'eſt toujours le même objet préſent aux yeux du Lecteur : broüilleries raccommodemens, caprices, fureurs, larmes, joie, jalouſie, craintes, déſirs, déſeſpoirs ; &

quoi-

quoique ces mouvemens ſoient variés en eux-mêmes, c'eſt l'amour qui les fait naître, c'eſt l'amour qui les détruit; c'eſt toujours l'amour que l'on voit ſous des formes différentes, & il ne feroit pas poſſible, que l'uniformité du fonds ne dégoûtât, malgré la variété des ſentimens. Enfin, pour vous dire mieux, je l'ai voulu ainſi, & je ne crois pas pouvoir mieux me juſtifier auprès de vous.



LETTRE PREMIERE.

JE ne sçais si vous vous souvenez que nous n'avons lié ensemble qu'un commerce d'amitié; je vous ai promis la mienne de bonne foi, & je serois fâchée qu'en me demandant ce que je ne puis vous donner, vous m'obligeassiez à vous refuser ce qui dépend de moi. Quoique jeune, vous devez croire que je suis instruite; & qu'un Mari doit m'avoir appris ce que ce peut être qu'un Amant. Mes réflexions, l'exemple, les conseils de quelques personnes éclairées m'ont donné ce que les autres n'acquiérent que par l'expérience; & tout cela, sans avoir le chagrin des épreuves. Je sçais donc, à vûe de pays,

com-

comment ſont faits les Amans, & je meurs de peur que vous n'en ſoïez un. Vous m'avez écrit preſque ſans beſoin, & je crois découvrir dans les termes dont votre amitié ſe ſert, quelque choſe qui ſemble appartenir à l'amour. Peut-être me trompai-je; mais on m'a rendu votre Lettre avec myſtere; on craignoit qu'elle ne tombât entre les mains de mon Mari; elle étoit écrite avec déſordre, & rien n'y étoit bien exprimé, que ce que je n'aurois pas voulu entendre. Toutes ces choſes ſuppoſent de l'amour, ou de l'envie d'en montrer. Pourquoi vous ſeriez-vous caché de mon Mari? Il vous connoît depuis longtems; il ne lui paroîtroit pas extraordinaire que vous euſſiez eu occaſion de m'écrire; c'eſt une action innocente, & vos ſeules

démarches peuvent la rendre criminelle. Mais que m'importe, après tout, que vous m'aimiez, si je suis sure de ne vous aimer jamais? Je suis cependant fâchée, sçachant l'envie que vous avez de vous consoler de l'infidélité de Madame de H * * *, de ne pouvoir vous aider, & je suis infiniment sensible à l'honneur que vous me faites de me choisir pour la remplacer dans votre cœur. Mais pensez-vous que je fisse mon bonheur de vous être toujours fidelle ? Je suis trop défiante pour le faire, & je craindrois avec raison que, trahi par une Femme, vous ne fussiez occupé avec une autre, que du désir de prendre votre revanche. Cela veut dire que je ne songerois qu'à vous prévenir ; & j'entrevois que nous formerions un commerce, où la confiance ne

ne feroit pas trop bien établie. Je ne trouve pas d'ailleurs que la constance soit un plaisir si vif, qu'il puisse tenir lieu de tous ceux qu'il empêche de prendre. Vous êtes génans, vous autres hommes! vous voulez qu'on ne soit jamais rempli que de vous; un moment de distraction sur un autre objet vous paroît un crime: & en effet, vous êtes si tendres, si fidéles, qu'il n'est pas étonnant que vous exigiez toutes les attentions d'une Femme. Je ne me sens pas capable d'une si grande réflexion: je n'aurois pas pour votre mérite tous les égards qu'il faudroit: vous me trouveriez dissipée, folle, badine; vous ne m'aimeriez pas longtems, & je serois peut-être assez sote pour en être fâchée. Peut-être aussi l'amour m'ôteroit ma gaieté: car pour sa dignité, il faut

faut qu'il ſoit triſte ; du moins vous le commencez d'une façon lamentable, & je ſerois obligée de prendre votre ton. On peut ſe diſpenſer d'aimer un Mari, mais un Amant, cela devient grave. Il faut ſe conformer à ſes caprices, être fâchée quand il l'eſt, ne rire que quand il le veut, n'oſer regarder perſonne : & je vous avertis que je ſuis grande lorgneuſe, que j'ai des fantaiſies, que je hais la contrainte, & que mon Mari me laiſſe fort libre. C'eſt un fâcheux article que celui-là pour un Amant ; il n'a point à eſpérer ce déſir de tromperie & de curioſité que la gêne inſpire. Voilà, comme vous voyez, de fortes raiſons contre les vôtres, mais il ne m'en falloit pas tant : deux mots font la valeur de tout ce que je vous écris ; & ce qu'il

y

y a de ſingulier, c'eſt qu'ils ne me coûteront rien à dire, *je ne veux point aimer*. C'étoit même l'unique réponſe qu'il dût y avoir à votre Lettre, mais je n'avois rien à faire quand je l'ai reçue, & je me ſuis amuſée à vous écrire. Adieu, Monſieur: je ne vais point aujourd'hui à l'Opéra, je reſte chez moi, je ſuis malade, & je ne vois perſonne; je me ſens même tant de goût pour la ſolitude, que je ne ſçais pas encore quand l'envie de paroître me prendra. J'avoue que pour un cœur auſſi bien enflammé que le vôtre, l'abſence doit être un ſupplice bien rigoureux; mais ſi je ne debutois pas avec vous par quelque cruauté, le commencement de notre commerce auroit quelque choſe de trop languiſſant. A propos, vous me priez de vous dire

dire si vous devez espérer ; je me suis consultée, je crois que non.

LETTRE II.

OUI, Monsieur le Comte, mon Mari est un scélérat, un perfide, un infidéle : tout cela est vrai ; j'entre, on ne peut pas mieux, dans vos raisons ; je devrois me venger, mais je ne suis pas sujette à la rancune : je n'ai, je vous jure, aucun besoin de consolation. Je pardonne généreusement à mon ingrat son libertinage ; & si je suis fâchée de quelque chose, c'est que vous y preniez tant d'intérêt. Vous êtes trop touché des peines d'autrui, & je vous plains, si vous êtes aussi sensible aux afflictions de vos autres amis, que vous paroissez l'être aux miennes. Je dis

dis aux miennes, pour vous faire plaisir, car vous voulez absolument que je sois affligée. Vous concluez de-là, que pour dissiper ma douleur, je ne puis mieux faire que de rendre à mon Mari les tourmens qu'il me cause; Je le connois, il est Philosophe, rien ne l'inquiéte; & j'aurois le malheur, après m'être mise en frais pour le punir, de le voir insensible à la correction. Il est des naturels pervers qu'on ne redresse pas; le sien est de ce nombre, laissons-le donc s'égarer: le tems, & la raison le rameneront vers moi plutôt que nous ne pensons. Il y a dans la vie des momens d'inaction, qu'il faut, malgré soi, donner à sa Femme. Le pauvre homme! je le plaindrois bien, s'il falloit, qu'occupé sans cesse à me plaire, il n'eût pour toute ressource
que

que le triſte badinage de l'amour conjugal : je ne ſuis pas aſſez injuſte pour l'exiger. Vous attribuerez pout-être à quelque inclination ſecrette, l'indifference ou je parois être pour mon Mari, vous vous trompez, il m'a dégoutée d'aimer les Hommes. Je ne les hais cependant pas ; leur ridicule m'amuſe ; ſans celui que vous vous donnez de vouloir m'aimer malgré moi, vous ne me paroîtriez pas ſi divertiſſant : n'allez pas, au moins, me gronder de ce que je vous dis, il eſt glorieux d'amuſer ce qu'on aime. Au reſte, je ſuis fâchée qu'avec le mérite que vous avez, vous perdiez auprès d'une ingrate telle que moi, un tems que beaucoup d'aimables Femmes, que je connois, rempliroient, ſans doute, plus agréablement. Vous en trouverez mille

mille qui ne ſçavent que faire, & qui ſeront charmées de votre perſonne: car, quoique je ne vous aime point, je ne laiſſe pas de vous trouver du mérite; & ſi j'étois moins occupée, il ne me déplairoit pas de vous entendre ſoupirer auprès de moi: mais, j'ai un foible fort ſingulier; mon Mari m'amuſe: quand il n'a pas le tems, ou le moyen de me faire des infidélités, il me raconte celles qu'il m'a faites, & me déſigne celles qu'il pourra me faire: cela me divertit plus que tous les diſcours doucereux que vous compoſez, vous autres Amans. Mais, pour venir au but principal de votre Lettre, vous me croyez fâchée contre vous, je ne ſçais pas ſur quoi vous l'imaginez; je n'ai aucune raiſon de vous vouloir du mal, vous êtes galant homme, poli, pré-

prévenant, séduisant même, si l'on n'y prenoit garde. Vous me contez fleurettes, cela ne laisse pas de me divertir, attendu que le peu d'habitude où je suis d'en entendre, empêche qu'elles ne m'endorment. Sans vous, encore, je ne sçaurois pas affirmativement que je suis jolie, je ne l'avois vu que dans les yeux de ma belle-sœur, car elle est de mauvaise humeur quand elle me regarde, mais ce n'en étoit pas assez pour m'assurer de mes charmes; & je crois, qu'en pareil cas, le suffrage d'un homme fait comme vous, vaut bien la jalousie d'une femme. Vous voyez par l'aveu que je fais de toutes les obligations que je vous ai, combien j'ai envie d'être reconnoissante. Adieu, Monsieur, un autre que vous n'en voudroit pas d'autre preu-
ve,

ve que la peine que je prens de vous écrire : mais vous êtes difficile à contenter. Je veux bien encore vous dire que je vais ce ſoir chez Madame de***, je vous ordonne de vous y trouver, vous devez être bien content de moi. Un rendez-vous !

LETTRE III.

LA jalouſie que vous avez conçue de mon Mari, me paroît rare,& j'aime bien à avoir un Amant ſi ſingulier. Hier, devant vous il m'embraſſe, je lui dis des douceurs, je lui témoigne enfin l'amour le plus violent ; vous m'avez même entendu ſoupirer : je m'étonne que votre imagination ait tant travaillé ſur ce ſoupir ; il me ſemble qu'il n'étoit point équi-

voque : cependant il a troublé votre repos. Vous m'accuſez d'être la plus dangereuſe Coquette du monde; vous dites encore que je pouſſe cela juſques à aimer mon Mari, je voudrois bien ſçavoir d'où naiſſent ces beaux diſcours, & quel droit vous avez de les tenir ? Ce n'eſt pas ſeulement contre le Marquis que votre colere éclate, je ſçai que R *** a perdu vos bonnes graces, parce que, de ſon chef, il a fait des Vers pour moi, & que peut-être, ils valent mieux que ceux que vous m'adreſſez. Mais, mettez-vous à ma place : eſt-ce ma faute à moi, s'il m'appelle Céliméne? Vous me traitez d'ingrate. je ne ſçai pas quelle preuve d'ingratitude je puis vous avoir donnée: eſt-ce parce que vous me dites que je ſuis belle, & que je ne répons

répons pas à cela comme vous le voudriez ? Le plaisir que vous prenez à me le dire, n'est-il pas pour vous une assez grande récompense? Si j'aimois tous ceux qui me content ces fornettes, vous me trouveriez bientôt trop reconnoissante. Ne devriez-vous pas être content de la bonté avec laquelle j'écoute les choses que je ne voudrois jamais entendre d'un autre? Comptez-vous donc pour rien la peine que je prens de vous écrire ? Pensez-vous qu'il soit bien à moi de le faire ? Quoique mon intention soit bonne, on en jugeroit tout autrement dans le monde ; & en effet, que ne seroit-on pas en droit d'en penser ? Vous me dites que vous m'aimez, vous me l'écrivez, & j'entretiens avec vous un commerce de Lettres, qui, tout innocent qu'il est de

mon côté, qu'il me paroît l'être ; que je souhaite même qu'il soit, est peut-être un crime pour moi. Cette idée m'attriste : croyez-moi, finissons ce badinage, il m'ennuie. Devenez mon Ami, si cela se peut, mais ne vous obstinez pas à vouloir être mon Amant. Attachez-vous à quelqu'un qui connoisse mieux que moi le prix de votre cœur ; je le crois très-fidéle, très-constant, fort capable d'un attachement respectueux : ce sont des qualités charmantes, & je suis bien fâchée de ne sçavoir qu'en faire. Si ce n'étoit aux dépens de ma tranquillité, je serois charmée de vous rendre heureux ; mais vous êtes trop généreux pour vouloir qu'il m'en coûtât tant. Pour votre repos, & pour le mien, défaites-vous de cette fantaisie. Je vous ai vu touché de ma froideur ;

deur, & il me ſemble que je vous plaignois : je ne veux point aſſujettir mon cœur à ces mouvemens-là ; mon devoir & même mon inclination me déterminent à ne pas ſouffrir vos pourſuites; ainſi trouvez bon que je refuſe toutes les Lettres qui viendront de votre part, ou que je les envoye à mon Mari. Vous m'aimerez tant que vous voudrez, je ne m'en appercevrai plus, je craindrois que de s'inquiéter de vos ſentimens, ce ne fût, en quelque façon, y prendre part, & je ne le dois, ni ne le veux.

LET-

LETTRE IV.

VOUS avez tort de croire que je fuſſe hier chez moi, quand vous y êtes venu, & que j'euſſe des raiſons ſecrettes pour deſirer qu'il n'y entrât perſonne. Quand il ſeroit vrai que je m'y fuſſe renfermée, & comme vous le ſuppoſez, avec un homme aimé, je ne vois pas quel compte j'aurois à vous rendre de mes ſentimens, & quels éclairciſſemens vous pouvez exiger. Si vous êtes malheureux auprès de moi par ma froideur naturelle; ou parce que mon cœur eſt prévenu pour un autre, c'eſt ce que je ne vous dirai point : la ſeule choſe dont je puiſſe vous aſſurer c'eſt que je ne vous aime pas, & que ſans doute je ne vous aimerai

rai jamais. Le Chevalier de N*** que votre jalousie a pris pour objet, n'est pas plus favorisé que vous, & vous savez en conscience, s'il y a dans le traitement que je vous fais de quoi flatter l'amour prope : ce n'est pas qu'il n'ait du mérite, mais il ne m'a peut-être jamais dit à ma fantaisie, qu'il m'aime, peut-être aussi n'y a-t-il jamais pensé ? Vous pouvez choisir des deux. Au reste, je ne suis point surprise que vous croyez que je m'étois hier renfermée avec lui. Il vous est plus commode de penser mal de moi, que de vous. Je vous rens toute la justice que vous méritez ; vous êtes un des plus aimables Hommes du monde ; il y a quelque tems que vous me dites que vous m'aimez, & je résiste à vos soins ; vous avez raison, cela n'est pas naturel, & il faut

faut que je sois éprise pour un autre d'un amour violent, pour retarder si long-tems ma défaite: Mais, heureusement nous ne sommes point constantes; je cesserai d'aimer le Chevalier; vos charmes me détermineront plus promptement à l'abandonner; il seroit trop étonnant que vous perdissiez vos soupirs, vous ne l'avez pas mérité. Accoutumé à être prévenu, vous avez bien voulu me prévenir; vous m'avez épargné des démarches déshonorantes; vous m'avez trouvé paresseuse à louer vos yeux, & vous avez daigné me dire que je les avois beaux: Vous avez renoncé pour moi à toutes les personnes qui prenoient intérêt à vous; seroit-il possible qu'une si grande preuve d'attachement demeurât sans reconnoissance? Mais pourquoi veux-je vous rassurer?

furer ? Vous vous connoissez trop bien pour ne pas croire ma froideur affectée ; je ne veux que vous éprouver, & par un peu de résistance, vous rendre ma conquête plus agréable. Je parois plus difficile qu'un autre à persuader ; mais au fond, vous ne m'en tromperez pas moins. Vous devriez être charmé de ma façon de penser, elle est nouvelle pour vous, & je suis sûre que vous m'en trouvez plus aimable. Les Inconstans feroient trop malheureux, si toutes les femmes se ressembloient, ce n'est pas que je veuille penser que vous ne soyez capable d'aimer veritablement, je ne vous reproche rien & je suis persuadée que si plusieurs femmes dans le monde se plaignent de votre légéreté, c'est moins votre faute que la leur ; vous vous êtes lié avec

elles plus par leur choix que par le vôtre, & leurs bontés précipitées ne vous laiſſant pas le tems d'être amoureux, il n'eſt pas étrange que vous ne le ſoyez pas devenu. Vous voyez, Monſieur, que je ſuis plus généreuſe que vous; vous m'accuſez d'aimer le Chevalier, de le favoriſer, & je vous juſtifie ſur les bruits ridicules qui courent de vous dans le monde. Douterez-vous après cela de mon aveuglement? & puis-je mieux vous prouver combien je vous aime, qu'en vous croyant ſi digne d'être aimé? Ne doutez pas, je vous en conjure que lorſque le hazard nous raſſemblera, je ne vous donne les preuves les moins équivoques de mes ſentimens à votre égard.

LET-

LETTRE V.

JE ne m'attendois pas à vous écrire encore, & toujours des choses désobligeantes ; lorsque vous pourriez en vivant autrement avec moi, éprouver que si je suis insensible à l'amour, je suis fort tendre en amitié. Que prétendez-vous de moi ? Qu'en devez-vous attendre ? Est-ce dans la situation où je suis, que je dois écouter vos soupirs ? Il est vrai, je n'ai pu me défendre hier d'un moment d'attendrissement : mais vous avez pu penser qu'il l'emporteroit sur mes réflexions, sur mon devoir ? & pour avoir donné quelque compassion à vos malheurs, dois-je approuver votre amour ? Et sur quoi puis-je croire que vous en ayez pour

moi ? Sont-ce vos fermens qui me l'affureront ? Quand même vous me diriez vrai, m'aimeriez-vous toujours ? & ce même caprice qui me rend aujourd'hui l'objet de tous vos vœux, ne peut-il pas demain vous en faire naître pour un autre ? Mais, fans vouloir vous foupçonner de perfidie, fans chercher des raifons contre vous dans l'avenir ; puis-je en examinant mon état préfent, me livrer aux fentimens que vous voudriez m'infpirer ? Liée par le plus facré des devoirs, ouvrirai-je mon cœur à des defirs qui me font défendus ? Puis-je difpofer de ce cœur ? Eft-il à moi ? Si je vous le donnois, ce ne feroit pour vous qu'une félicité paffagére, que vous ne fouhaitez à préfent, que parce que vous n'en jouiffez pas, & ce feroit pour moi une.

une ſource cruelle de larmes & de tourmens ; ou s'il ſe pouvoit que votre amour fît mon bonheur, qu'eſt-ce qu'un bonheur qu'on ſe reproche ſans ceſſe, & qu'on ne trouve jamais qu'environné de troubles & de remors ! Votre paſſion s'éteindroit bientôt, & il ne me reſteroit que la honte d'avoir été ſéduite, & peut-être celle de vous aimer encore. Vous ne me demandez à préſent que mon cœur ; mais après l'avoir obtenu, vous voudriez me conduire de foibleſſe en foibleſſe, & me rendre enfin l'objet de mon mépris & du vôtre. Je ne ſuis point heureuſe, mais je ſuis tranquille : cette tranquillité m'a coûté trop, je la poſſéde depuis trop peu de tems ; enfin, j'en connois trop les charmes pour vouloir m'expoſer à

la perdre. Vous me vantez vainement l'Amour & ſes plaiſirs. J'ai ſouvent repaſſé dans mon eſprit ceux que peuvent goûter deux cœurs bien unis; j'y vois cette confiance mutuelle, cette amitié véritable, ce déſir toujours preſſant de ſe plaire; mais cet Amour n'eſt qu'une idée, & je ne crois pas qu'il ait jamais exiſté. Ce n'eſt aujourd'hui qu'un lien formé par le caprice, entretenu par un ſentiment encore plus mépriſable, & détruit par tous deux. Peut-être êtes-vous ſincére, mais je ne puis vous connoître qu'en vous éprouvant; & ce ſeroit le moyen d'être trompée. Je vous parle, comme vous voyez, ſans aigreur & ſans emportement, & je n'ai pas cru qu'il fût néceſſaire d'en affecter. Je vous ai dit tout ce que je
penſe,

pense, vous devez voir que je ne vous aime point, que je ne vous aimerai jamais, & mon cœur, en vous le disant, m'en assure encore plus que ma raison. Adieu, je vous avois promis des choses désobligeantes, & je suis fâchée d'y avoir été forcée. Daignez désormais ne plus troubler mon repos, & ne vous obstinez pas à poursuivre un cœur, qui par devoir & par choix se refuse à vos empressemens. Puissiez vous ailleurs être plus heureux! & peut-être que... Adieu, encore un coup, je parle trop long-tems pour avoir si peu à dire.

BILLET.

JE suis bien malheureuse, ou vous êtes bien heureux vous: (je ne sçais encore lequel des deux)

*deux) que j'ai quelquefois besoin de vous, & que je sois sans cesse obligée de vous écrire. Ce n'est pas que la chose en vaille la peine; mais j'ai des gens si mal adroits, & je suis si mal servie quand je m'en rapporte à eux, qu'il faut que j'écrive pour les moindres bagatelles. Jugez combien cela m'amuse; moi, qui, comme vous sçavez, suis une des plus paresseuses personnes du monde. Cela posé, je vous dirai, sans compliment, que je sors aujourd'hui pour une affaire de la derniere importance. Mon Mari m'a refusé de m'accompagner, & j'ai pensé dans le moment que vous seriez plus honnête que lui. Madame de*** & St. Fer*** m'ont tant dit que vous êtiez assez poli & assez desœuvré pour me faire ce plaisir, que j'ai cru devoir vous en prier. Votre Oncle le Commandeur, quatre fois plus gouteux & plus begue*

qu'à

qu'à son ordinaire, m'a offert de me donner la main; mais, outre qu'il m'ennuie, j'ai eu peur qu'il ne m'entraînât avec lui dans une de ces chutes qui lui sont ordinaires; & quand on choisit un Cavalier, encore faut-il qu'il sçache parler, & nous soutenir. D'ailleurs, il m'aime, & quoique vous en fassiez autant, tout le monde m'a conseillé de vous donner la préférence. Venez donc de bonne heure chez moi; mais songez à n'être point amoureux. Point de mines, ni de soupirs; cela vous gênera. Mais, tenez, pour vous laisser quelque amusement, je vous passerai les langueurs, &, si vous voulez encore, les réfléxions les plus séduisantes sur ce que vous annonce la faveur que je vous fais d'être auprès de moi. Je ne sçais ce que je ne vous accorderois pas, tant le Marquis m'a mise de mauvaise humeur.

LET-

LETTRE VI.

SÇAVEZ-VOUS qu'enfin votre obſtination me révoltera tout de bon, & que nous romprons infailliblement enſemble? Comment faut-il donc s'y prendre pour vous forcer à laiſſer les gens en repos? Ne vous ai-je pas aſſez maltraité hier au ſoir; & n'avois-je pas lieu de croire qu'après ce que je vous avois dis, vous prendriez votre parti? Mais point: lorgneries, & ſoupirs dans la journée, & tendres Billets le matin, franchement je commence à me laſſer de ce manége; & ſi je n'avois eu peur de faire faire des réflexions à mon Suiſſe, je lui aurois déja ordonné de ne plus laiſſer entrer votre Valet-de-

Cham-

Chambre. Je m'ennuie de lire toujours la même chose, & de n'avoir jamais rien de nouveau à vous répondre. Encore si mon cœur entroit dans tout cela, je m'en amuserois un peu plus; mais rien n'est si désagréable que de s'entendre dire perpétuellement qu'on est aimée, & de ne s'en pas trouver plus sensible. Nous étions convenus de n'être que bons amis; vous me jurez que vous ne m'en demanderez pas davantage, que vous ne m'écrirez plus; & en m'éveillant, la premiére chose qu'on m'annonce, c'est que Dupré depuis deux heures attend mon réveil, & qu'il a un billet à me rendre de la part de M. le Comte. Je n'ai point été fâchée que vous ayiez manqué à votre engagement: vous me fournissez un prétexte pour rompre le mien.

mien. J'ai fait cette nuit de sérieuses réflexions sur l'amitié mutuelle que nous nous étions promise ; il m'a paru qu'il étoit dangereux pour une Femme d'avoir un Ami si intime ; & que ce nom n'étoit imaginé que pour parler plus hardiment d'amour dans l'occasion. J'ai craint naturellement aussi cette confiance qu'on a pour quelqu'un qu'on estime. Une femme s'accoutume à ne rien déguiser des mouvemens de son cœur ; l'Ami en profite, & est bien sérieusement votre Amant, que vous ne vous doutez pas encore qu'il ait eu envie de le devenir. Je ne veux point de ces surprises : vous avez commencé par vouloir m'inspirer quelque chose de plus vif que l'amitié, & la vôtre auroit toujours un air trop tendre pour ce qu'elle seroit.

Il ne me convient donc plus que vous ſoyez mon Ami; je voudrois cependant que vous ne me fuſſiez pas indifférent: ne pourrois-je trouver un milieu qui me délivrât de cet embarras? Je ne voudrois point d'Amans; ils incommodent quand on ne les aime pas, & ils s'ennuient quand ils ſont aimés. Je vous ai dit ce que je penſois ſur l'amitié; & il me ſemble qu'un objet, qui me ſeroit indifférent, ſeroit le plus déſagréable de tous pour moi: voilà pourtant ce que vous me cauſez. Ne parlons de rien, je vous prie, jusqu'à ce que je puiſſe vous faire un état fixe dans mon cœur; j'y vais rêver, & ſi je n'imagine rien de mieux, nous reſterons comme nous ſommes. Adieu, ne prenez point la peine de venir aujourd'hui chez moi. Je

ſors

ſors pour aller chez Madame de*** ; elle s'eſt brouillée avec Saint Fer*** ; il m'a prié de lui demander les raiſon de ſa mauvaiſe humeur, pour parler comme il s'exprime ; car je ne crois pas qu'elle ait tort : on ne peut jamais l'avoir avec vous autres hommes. Vous me ferez plaiſir, ſi vous trouvez Saint Fer***, de me l'amener ; il me débarraſſera du ſoin de le juſtifier, & ſa préſence hâtera leur racommodement. Mon Dieu ! que les Amans ſont ſots ! Bon jour, Monſieur.

LETTRE VII.

DE quoi vous excuſez-vous, Monſieur, & de quoi puis-je à préſent vous accuſer ? Vous êtes devenu ſage ; il y avoit long-

tem

tems que je le ſouhaitois, & je n'aurois plus que des remercimens à vous faire, ſi vous ne vous imaginiez pas que votre procédé a dû me fâcher. Détrompez-vous; ce n'eſt pas, en ceſſant de me tourmenter, qu'on peut mériter ma haine: je ne m'attendois pas à vous voir ſi raiſonnable, & je ſuis charmée, qu'en vous rendant juſtice, vous me l'ayez rendu à moi-même. Vous avez tort de croire que j'aye averti mon Mari de vos perſécutions, je n'étois pas ſi près de ſuccomber, que j'euſſe beſoin de ce remede. Attribuez à vous-même le froid qu'il vous a fait paroître; vous n'aviez pas envie apparemment qu'on ignorât dans le monde que vous me rendiez des ſoins, & vous avez pris tant de confidens de cette fantaiſie, qu'il n'eſt pas impoſſible

ble que M. de M*** n'en ait sçu quelque chose. Vous m'avez encore exposée aux plaisanteries de Madame de G***, qui hier me félicita à demi sur le bonheur que j'avois d'être aimée de vous, & de n'être pas insensible à votre passion. Cette femme, à ce qu'il m'a paru, sçait mieux que moi ce que vous valez; je crois même qu'elle me regarde comme sa Rivale; & de quelque prix que vous puissiez être, je ne trouve pas ce titre fort avantageux. Vous me ferez plaisir de détourner les idées que de pareilles impostures doivent donner de moi; il me seroit fâcheux que, n'étant pour rien dans vos extravagances, on me crût capable de les partager, & je crois que votre probité souffriroit de me faire jouer ce personnage. Il est

est tems que ces bruits finissent; & puisqu'ils ont vos fréquentes visites pour principal fondement, trouvez bon que je vous prie très-sérieusement de cesser de me voir. J'ai regret d'en venir avec vous à cette extrêmité, mais souvenez-vous que vous m'y avez forcée, & qu'au défaut d'un amour que je ne pouvois, ni ne devois vous donner, je vous avois offert une amitié, dont vous deviez peut-être faire plus de cas.



LETTRE VIII.

PUISQUE vous le voulez absolument, je consens à vous revoir, & veux bien accorder cette grace au repentir dont vous me paroissez pénétré, sûre que vous ne me manquerez pas de

de parole, & que vous avez véritablement étouffé votre amour. Mais cependant, pourquoi chercher à le rallumer ? & s'il eſt vrai que vous m'ayez aimée, ſera-ce en me voyant tous les jours, que vous pourrez m'oublier ? Il me ſemble qu'il ſeroit à propos que nous ne nous viſſions pas ſi ſouvent, & que vous vous en tinſſiez avec moi aux ſimples deférences qu'on a dans le monde pour une femme qu'on eſtime. Je ne ſçais, mais je prévois que notre amitié ne ſera pas de longue durée, &, ou je m'y connois mal, ou vous n'êtes pas ſi bien guéri que vous me le dites, que vous le croyez peut-être. Encore une fois, penſez-y bien, affermiſſez-vous contre une fantaiſie qui trouble votre repos, & qui m'inquiéte : ſongez à ce que je ſuis. Quand
je

je pourrois vous aimer, pensez-vous que vous en fussiez plus heureux, & que je ne préférasse pas toujours mon devoir à un caprice, qui feroit la honte & le malheur de ma vie? Je sens que je vous plains; mais c'est cette même pitié qui doit vous faire perdre toute espérance. Si j'étois disposée à répondre à votre amour, il ne me feroit pas tant de peine. Quand même il seroit vrai que je vous aimasse, votre conduite suffiroit pour me rendre à mon devoir; & c'est assez que quelqu'un puisse me soupçonner de foiblesse, pour m'empêcher d'en avoir jamais. Vous ne connoissez pas mon cœur; il est fier & délicat, & de la façon dont vous pensez, sa possession seroit moins votre bonheur que votre tourment. Ce n'est pas un sentiment né malgré

vous, qui vous a porté vers moi; je ne vous ai point vu ces mouvemens qui agitent involontairement. Vous m'avez dit par galanterie que vous m'aimiez; vous avez imaginé que je ſerois plus propre qu'une autre à vous amuſer; quelque perfidie que vous aviez peut-être faite, vous avoit laiſſé le cœur vuide; vous cherchiez à le remplir; vous m'avez trouvé plus ſévére qu'une autre, & vous vous êtes opiniâtré à me pourſuivre, parce que c'eſt un affront pour votre vanité de ne pouvoir me rendre ſenſible. D'ailleurs, de quelque ſoumiſſion, de quelque reſpect dont vous vous pariez, je ſens que votre amour m'outrage: vous ne vous êtes ſans doute attaché à moi, que parce que vous m'avez cru plus facile à vaincre qu'un autre. Quoiqu'il en ſoit, je

je consens que vous me voyez quelquefois, il ne tiendra qu'à vous d'avoir mon estime; & si j'ai assez de raison pour ne vouloir ni vous aimer, ni être aimée de vous, je n'en ai pas assez peu pour vous refuser une amitié que vous mériterez plus que personne du monde, quand vous n'exigerez que cela. Adieu, votre conduite décidera de la mienne.

LETTRE IX.

HE' quoi! mon pauvre Comte, vous êtes malade, & malade d'amour, le cas est singulier! mes rigueurs vous coûteront la vie! je ne me croyois pas si redoutable. N'allez pas vous aviser de mourir, cela me donneroit dans la postérité une réputation d'insensible que je ne

ne mérite peut-être pas. Quelque Poëte chargeroit votre tombeau d'une épitaphe ridicule, dans laquelle je ſerois injuriée ; & je ne veux pas être mêlée dans les caquets de ces Meſſieurs-là. D'ailleurs, en mourant pour moi, quelle récompenſe exigez-vous ? Voulez-vous avoir le plaiſir de me faire répandre des pleurs dont vous ne jouiriez pas ? & quelle ſatisfaction auriez-vous, quand, déſeſperée de votre mort, j'irois ſur des roches déſertes fatiguer les échos de mes regrets, & me plaindre aux Dieux cruels de la perte de Tircis ? Mes larmes ne valent pas en vérité la peine que vous prendriez à les mériter, & nous avons, nous autres Femmes, un caractére ſi léger, que peut-être ne vous pleurerois-je pas du tout. Nous oublions ſi-tôt un Amant

vivant,

vivant, que nous ne devons pas nous ſouvenir long-tems des morts ; ſans entrer même ici dans le détail de ce que les autres femmes peuvent faire en pareille occaſion, je vous dirai naturellement qu'il n'y en a pas que je ne ſurpaſſe en légéreté, & en coquetterie ; Veuve d'un Amant, j'en prendrois d'abord trois autres pour me conſoler : en faut-il moins pour dédommager d'une ſi fâcheuſe perte ? Ainſi, jugez, vous, que je n'aime pas, combien peu je ſerois chagrine de votre mort. Vous, que je n'aime pas ! Que ce mot me paroît dur ! Pourquoi cette ſévérité ? & quel riſque court-on de dire à un pauvre moribond, vous, qu'on aime un peu ? Eſt-il pour cela néceſſaire de le penſer ? Pourquoi ce mot me coûte-t'il tant ? Vous me l'avez dit tant de fois, avec

tant

tant de grace, si tendrement, quel inconvénient de le répéter, sur-tout dans l'état où vous êtes ? Quel usage pouvez-vous faire de ce mot ? Il me semble même qu'il y a plus de malice que de bonté à vous assurer que je vous aime. Tant que votre maladie durera, je me ferai un plaisir de vous le dire. Vous me verrez entrer dans vos peines avec tant de sensibilité, je serai si douce, si attentive, que vous serez au désespoir de recouvrer la santé aux dépens de tant de faveurs. Vous êtes plus dangéreux que je ne pensois : tomber malade pour m'attendrir ! En vérité l'idée est rare ! Je ne vous conseillerois pas de vous en servir avec toutes les Femmes ; je ne crois pas qu'avec ce stratagême vous fissiez une grande fortune. Il seroit pourtant plaisant

ſant que vous ne l'euſſiez fait exprès ; pardonnez-moi cette folle idée ; mais, en vérité, je penſe ſi mal des hommes, que je crois qu'il n'y a ſortes d'artifices qu'ils ne mettent en œuvre pour nous abuſer. Mais qu'en pourriez-vous eſpérer ? Si vous feignez une maladie, & que je le ſçache ? Un mépris éternel. S'il eſt vrai que vous ſoyez malade, un peu de compaſſion, & le tout parce que vous faites honneur de cette indiſpoſition à ma cruauté. Je vous aſſure que je vous en tiendrai compte, & que je croirai, ſi vous en revenez, que vous n'avez pas pu mieux faire. Adieu, Comte gardez-vous de mourir. Imaginez-vous que je ſuis ſenſible, faites-vous des idées gracieuſes ; Baiſez ma lettre, faites enfin toutes les folies d'un homme bien amoureux ; il n'y a rien que je

ne vous pardonne ; mais songez sur-tout que c'est à l'amour seul à disposer de vous, adieu. Vous avez souhaité que je vous écrivisse. Que je suis heureuse que, dans la disposition où je suis de faire tout ce que vous désirez, vous ne puissiez rien exiger de plus! Le pauvre Comte!

LETTRE X.

EN vérité, vous pensez d'une façon bien singuliere. Je vous écris la letre du monde la plus tendre, je vous fais de ma foiblesse l'aveu le plus sincére que vous puissiez souhaiter, & vous n'êtes pas content. Vous êtes au désespoir de ce que je ris sans cesse; que vous êtes bon de vous en fâcher! Ne faut-il pas en amour commencer par quelque

chose? Je finirai peut-être avec vous moins gaiement que je ne voudrois. Que sçavez-vous si je n'ai pas besoin de cet enjouement, que vous me reprochez, pour vous cacher la moitié de votre bonheur, & pour me dérober *la* confusion de vous dire que je vous aime? Vous allez prendre cela pour de nouvelles railleries; mais quand je mentirois, ne vous est-il pas plus doux d'entendre des mensonges gracieux, que des vérités brusques? Vous êtes d'un caractere difficile, quand je vous dis que je ne vous aime pas, vous vous fâchez; lorsque je vous assure que vous m'avez rendu sensible, vous n'en croyez rien, quel tempéramment prendre? Enseignez-le moi, je vous promets de m'en servir. Je n'approuve pas non plus le dégoût qui vous a pris pour la vie. Si

nous étions dans les tems où les Amans se tuoient pour se faire regreter de leurs inhumaines, je craindrois pour vos jours ; mais vous êtes homme de bon sens, & vous sçavez aussi-bien que moi, que la plus sote preuve d'amour qu'on puisse donner est de se tuer. Vous me direz qu'il ne tint pas à Celadon de se noyer ; mais en conscience, l'avez-vous pris pour modéle ? Je suis charmée au reste de ce qu'on m'a dit de vous : on m'a assuré que toutes les permissions, que je vous ai données, vous ont presque rendu la santé. Pourquoi avez-vous la malice de ne m'en rien dire ? Ne vous ai-je point assez plaint ? Ou croyez-vous que la nouvelle de votre rétablissement me fût si indifférente ? Ah Comte ! Que vous me connoissez peu ! Si vous sçavez combien je m'ennuie,

combien je vous ſouhaite, enfin combien j'ai formé de vœux pour vous, vous m'en aimeriez mille fois davantage. Je ne ſçavois pas qu'un Amant amuſât tant. Je ſuis ſi déſœuvrée depuis que je ne vous entends plus dire, je vous adore: j'ai tant de diſtractions: je ſuis ſi changée, que ſi vous me voyiez, je vous ferois autant de pitié que vous m'en avez inſpiré. Il me ſemble que je ne devrois pas vous dire toutes ces folies; mais, l'envie que j'ai que vous vous portiez bien, m'en feroit hazarder davantage. Pourtant, je ne vous promets rien, n'allez pas tirer de ma lettre des conſéquences avantageuſes. Je vous promets ſeulement d'y voir que je ſuis ſenſible aux malheurs de mes amis, & que, de tous ces amis, vous êtes un de ceux que j'aime le

mieux. Quant à mon portrait que vous me demandez...... comme j'allois achever ma Lettre, M. de Saint Fer *** est entré dans ma chambre, & après de longues complaintes sur l'état auquel il prétend que je vous réduis : Madame, m'a-t'il dit d'un ton grave, ces cruautés-là ont mauvaise grace. Il n'est pas juste, parce que vous avez de beaux yeux, que vous fassiez périr un misérable qui vous a vûe, & qui vous adore. Que vous en coûteroit-il de le sauver? Il vous demande seulement la liberté de vous aimer, & se repose du reste sur votre bon cœur, & sur ses services. Voilà de belles fiertés! quelque jour peut-être vous en aimerez un qui ne le vaudra pas, & Dieu sçait les reproches que vous serez obligée de vous faire. Quant

à

à moi, je ſuis d'avis que vous ne rebutiez pas celui-ci ; vous avez trop d'eſprit pour ne pas ſuivre mon conſeil, & ce n'eſt que l'intérêt que je prend à ce qui vous regarde, qui m'oblige à vous le donner : quelques petites faveurs ſeulement, il en eſt mille d'innocentes, par exemple, a-t'il ajoûté, pour le dédommager de votre abſence, que ne lui envoyez-vous ce portrait qui ne fait rien ſur votre toilette ? Vous ne ſçauriez croire combien il en ſera reconnoiſſant. En achevant ces mots, il l'a pris ; & malgré ma colere, & les refus que j'ai faits de vous l'accorder, il l'a emporté. Je ne doute pas que vous ne l'ayez actuellement entre les mains. Mon intention n'a pas été de vous le donner, & je vous ſçais trop honnête homme, pour vou-

loir le garder malgré moi. Faites-le rapporter par Saint Fer *** chez Madame de *** .Songez, si vous m'aimez, à m'obéir, & ne me donnez point, par votre obstination à le retenir, des raisons pour vous le refuser toujours. Mais n'admirez-vous pas l'étourderie de Saint Fer ***?

LETTRE XI.

JE le sçavois bien, que vous prendriez pour de l'amour ce qui n'est que de l'amitié. Je conçois, par vos remercimens, l'étendue de votre reconnoissance, mais j'en serois plus satisfaite, si elle n'excédoit pas le prix d'un bienfait, qui n'existe que dans votre vanité, & dans la certitude parfaite que vous croyez avoir de mon amour pour vous.

Je

Je vous ai écrit, Saint Fer *** m'a surpris mon portrait, vous l'a donné, voilà, je crois, les choses que vous avez à m'objecter, & les seules sur lesquelles vous pouvez établir ma passion prétendue : j'avoue que je suis une étourdie d'avoir cru que mon badinage avec vous ne fût d'aucune conséquence. Je veux bien convenir encore que ma vivacité naturelle, & le peu de réflexion que j'ai fait à ce que vous me disiez & à ce que je vous écrivois, sont cause que je vous ai répondu d'une façon à vous entretenir dans votre erreur. Sure que je ne vous aimois pas, je me suis moins crainte que je ne l'aurois fait, si j'avois eu pour vous quelque sentiment particulier ; & je me suis livrée à des discours, que mes actions démentoient, & que mon cœur

n'a

n'a jamais avouées. Cependant vous croyez que je vous aime: que dis-je! N'avez-vous pas dû le croire? Ah! c'eſt plus à mon imprudence qu'à votre vanité que je dois m'en prendre. Devois-je vous écrire? N'y avoit-il pas d'autre moyen de vous empêcher de m'aimer? Ne devois-je pas ſentir que mon devoir me le défendoit, & que quelque peu qu'une femme puiſſe répondre en pareil cas, elle en répond toujours trop? Quelle feroit donc la cauſe de ma facilité? Je ſçais que je ne vous aime pas: feroit-il poſſible que je m'abuſaſſe? Et ſi je me trompe à mes propres mouvemens, pourrois-je eſpérer de connoître jamais bien les vôtres? Et je vous aimerois! Et vous le ſçauriez! Finiſſons un commerce que je dois me re-

procher, que je me reproche même, quoique mon intention le justifie. Renvoyez-moi mes Lettres, & ce malheureux Portrait. Ne me voyez plus, ou du moins ne me parlez plus de votre amour : vous me l'aviez promis, ne devrois-je pas bien vous haïr de m'avoir manqué de parole ? Encore un coup, ne m'en parlez plus. Ce n'est pas que je craigne les impressions que vos discours pourroient faire sur mon cœur. Ce que l'on appelle fleurettes, & qui séduit tant de femmes, seroit sur moi sans pouvoir, mais après tout, il vaut mieux ne s'y point exposer, & toute femme, qui se propose trop sur sa vertu, court toujours risque de la perdre. Je ne compte pas assez sur la mienne pour la mettre à une épreuve aussi dangereuse que l'est celle de vous voir & de

vous

vous entendre. Les ſoins d'un Amant nous flatent malgré nous; & nos réflexions contribuent plus à nocs perdre qu'elles ne nous aident à nous retenir. Que ſçais-je au bout du compte ſi la vertu l'emporteroit ? Elle n'entre que trop rarement en comparaiſon avec le plaiſir. En un mot, je ne veux pas combattre : je ne veux plus recevoir *vos* lettres, & je ne ſçais comment, depuis ma derniere réſolution, j'ai pû vous écrire encore; mais c'eſt votre opiniâtreté qui m'y force. Je m'imagine vous dire mieux dans mes lettres des choſes que je vous exprime trop foiblement, lorſque je vous parle; votre préſence ne me laiſſe pas aſſez de liberté d'eſprit, pour vous prier auſſi fortement que je le dois, de ceſſer de me tourmenter. Ne me forcez point à

vous fuir, je ne vous cache pas que je ſouffrirois de ne vous plus voir. Quand je ne vous enviſage que comme Ami, je vous vois le plus aimable homme du monde. Ce malheureux titre d'Amant m'empêche de vous trouver tout le mérite que vous avez, je n'oſe y faire attention, & il y a des momens où je ſouhaite que vous en euſſiez moins, ou que vous ne m'aimaſſiez que comme je le déſire. Adieu. J'ai appris avec beaucoup de plaiſir que vous vous portez bien; mais je crois que j'en aurai davantage quand vous viendrez m'en aſſurer vous-même. Vous n'en croirez peut-être rien, mais je vous défends d'être ridicule, & pour vous faire le plaiſir tout entier, je vous permets de me le croire un peu.

BIL-

BILLET.

*JE vais ce soir chez la Marquise de L***, dûssiez-vous prendre la priere qne je vous fais de vous y trouver pour un rendez-vous dans toutes les formes, soyez-y ; j'ai résolu de m'y réjouir, & je ne sçais pourquoi je m'ennuie quand vous n'êtes pas où je suis. Peut-être est-ce par le soin que vous prenez de me chercher, peut-être aussi que vous me convenez mieux qu'un autre, & que l'amitié, que vous avez pour moi, veut que j'aye quelque retour pour vous, car je ne suis pas ingrate ; au moins soyez bien déguisé. Votre Oncle le Commandeur veut venir avec nous, j'ai eu beau lui dire que le Bal lui nuiroit, qu'il tomberoit malade, il m'a répondu qu'il ne pouvoit pas mourir pour une plus belle cause ; enfin*

*enfin, malgré toutes mes raiſons, il a fallu ſe réſoudre à l'emmener. Il m'aime, il eſt jaloux, il ne dormiroit pas. Je ſerois fâchée qu'il vous ſoupçonnât, & je ſerois bien aiſe que ſa préſence ne m'empêchât pas de vous parler. Faites enſorte que perſonne ne vous reconnoiſſe, & ne craignez pas que mes yeux ſe trompent à votre déguiſement. Je ſerai avertie quand vous entrerez, & comme je ne doute pas que vous n'ayez la même pénétration, je ne prendrai pas la peine de vous inſtruire de mon ajuſtement. Au reſte, ne craignez pas les yeux du Commandeur, Madame de ***, qui s'en eſt chargée, le privera de ſa lorgnette; & pour plus d'une raiſon, je ne ſerai pas auprès de lui.*



LET-

LETTRE XII.

QUE cette femme d'hier arriva à propos pour me convaincre que vous êtes perfide ! & que ces grands sentimens, dont vous faites tant de parade, sont bien moins de votre cœur que de votre esprit! Je sçavois déja qu'elle vous avoit plû, & vos façons avec elle, m'ont confirmé ce qu'on m'en a raconté. Vous étiez embarrassé, vous n'osiez soutenir ses regards, il sembloit qu'ils vous reprochassent quelque crime, ses yeux attachés sur vous se mouilloient de tems en tems de larmes qu'elle s'efforçoit en vain d'arrêter ; je l'entendis soupirer, & se plaindre. Quelque peu honnête qu'il fût à vous de me quitter

ter, vous aimâtes mieux le faire, que de me mettre à portée d'entendre ses reproches. Vous revintes à moi, mais confus, & quelque gaieté que vous affectassiez, il étoit aisé de juger, par l'embarras de vos discours, du dépit que vous causoit cette aventure. Vous en avez senti la conséquence, & vous n'avez pas douté que je ne fisse des réflexions peu avantageuses pour vous. Quoi! vous voudriez me tromper? Est-ce de vous que j'ai mérité de l'être? Ai je recherché vos soins, & vos empressemens? N'êtes-vous pas le plus perfide de tous les hommes? Juste Ciel! quel déplorable état que celui où j'ai vû cette infortunée! & que ne devrois-je pas craindre de votre inconstance, si je venois à vous aimer? Vous l'avez sacrifiée à la fantaisie d'ê-

tre aimé de moi, ne me ſacrifieriez-vous pas pour retourner à elle? Vous me diriez vainement que ce n'eſt pas à moi à craindre une pareille infortune. Qu'a-t-elle qui puiſſe juſtifier votre infidélité? Elle eſt belle, jeune, elle a de l'eſprit, de la naiſſance, elle vous aimoit, elle vous aime encore. Juſques ici ſa conduite ne l'a point miſe au rang de ces femmes mépriſables, qui vous lavent, en les quittant, de la honte de les avoir aimées. On n'a à lui reprocher que ſon amour pour vous, reproche que peut-être on ne lui auroit pas fait, ſi votre indiſcrétion n'eût pas fait éclater ſa foibleſſe. Penſez-vous, qu'après tant de raiſons de vous déteſter, je vouluſſe, par un aveuglement impardonnable, mettre entre vos mains mon cœur, mon honneur, mon repos?

Et

Et que je pusse me fier à l'amour que vous me jurez, lorsque tout me prouve que les sentimens que vous m'avez montrés, sont bien plûtôt de l'habitude où vous êtes de les feindre, que d'une passion véritable? Vous m'avez offert hier de détruire mes soupçons, vous avez deviné dans mon silence les justes reproches que j'avois à vous faire. Vous seriez-vous avoué coupable, si vous ne l'aviez pas été; & votre empressement à vous justifier auroit-il été si grand, si vous n'aviez senti votre crime? Je vous avouerai qu'il me touche, non que je vous aime, mais vous me paroissiez honnête homme. Si vous m'en croyez, cependant, n'ajoûtez pas à ce que vous avez déja fait des discours, qui ne vous rendroient que moins estimable à mes yeux.

Je ſuis difficile à perſuader ; je hais le menſonge, je ſuis pénétrante; & je ne doute pas que tout cela ne vous embarraſſe un peu. Ainſi reſtons-en où nous en ſommes, ſi pourtant. . . Grand Dieu ! ſerois-je aſſez folle, pour ſouhaiter que vous puiſſiez vous juſtifier ?

LETTRE XIII.

QUE voulez-vous que je vous diſe ? Je croyois que vous me trompiez, j'en étois ſure; & mon cœur, pour peu que vous ayez parlé, empreſſé à vous juſtifier a démenti mes yeux, s'eſt démenti lui-même, & s'eſt livré aveuglément à la plus parfaite confiance: oui, je vous crois digne de mon eſtime: vous le voulez, j'ai pû m'abuſer : mon trop de délicateſſe m'a égarée.

je n'ai pas même dû vous ſoupçonner ſi légérement ; mais vous m'êtes aſſez cher, mon amitié pour vous eſt aſſez vive pour s'alarmer aiſément, elle eſt jalouſe, déraiſonnable, gênante, ſi vous le voulez, mais je vous l'ai promis, je ſerai quelquefois extravagante. Ne ſoyez pas aſſez injuſte pour m'en haïr : ſi vous m'aimez, je trouverai mon excuſe dans votre cœur. Soyez content, s'il ſe peut, de l'aſſurance que je vous donne d'être éternellement votre Amie, & laiſſez-moi goûter le plaiſir de vous voir le mien ; puiſque je le puis ſans remords. Ne cherchons point des malheurs que nous pouvons éviter ; & pendant qu'il nous reſte un peu de raiſon, profitons-en pour vaincre un penchant, qui ſans ſon ſecours pourroit devenir condamnable,

qui l'eſt déja peut-être. A quelle fatale ſituation me réduiſez-vous ? Je ſens des mouvemens que je n'oſe démêler ; je fuis mes réflexions, je crains d'ouvrir les yeux ſur moi-même, tout m'entraîne dans un abyme affreux ; il m'effraye & je m'y précipite. Je voudrois vous haïr, je ſens que vous m'outragez, & je ne ſçais pourquoi je ne trouve point de colere contre vous. Il y a des tems où je vous hais de ce que vous m'aimez, il y en a d'autres où je vous haïrois bien davantage, ſi vous ne m'aimiez pas. Tout me dit que je ne dois pas vous aimer, mais vous me dites le contraire, & j'ai honte de me trouver ſi foible contre vous. Je voudrois vainement me déguiſer mon déſordre, tout me le rend préſent, tout me le fait ſentir. Mon inquié-

tude quand je ne vous vois pas, ma joie lorſque je vous retrouve, votre idée qui me pourſuit ſans ceſſe, les projets honteux que je forme, étouffés quelquefois, & revenant toujours avec plus d'empire. Ah, juſte Ciel! comment fuir? Lorſque mes larmes, mes ſoupirs, juſqu'à mes efforts même, tout irrite une paſſion malheureuſe. Ne devroit-ce pas être aſſez pour ne point achever le crime, que de ſe ſentir criminel? Eſt-il rien de plus affreux que de ſe combattre ſans ceſſe, ſans pouvoir jamais ſe vaincre? Le devoir eſt-il donc ſi foible contre l'amour? Malheureuſe que je ſuis! Oſé-je bien me flater encore d'un reſte de vertu, en ai-je aſſez pour vous fuir, en ai-je même aſſez pour ſouhaiter d'en avoir? Ne croyez cependant pas

que

que je vous aime, je ne me suis pas encore oubliée jusqu'à ce point; mais je ne répondrois pas de moi si je vous voyois encore. Cet aveu ne vous rendra pas plus heureux, je puis vous le faire sans crime, puisque je vous annonce en même tems qu'il faut nous séparer pour jamais. J'aurois dû sans doute prendre plûtôt ce parti; mais j'ai trop compté sur moi-même, & je ne vous ai pas imposé assez de silence, c'est une leçon pour l'avenir. Je sçais qu'il y a des momens de foiblesse, & je ne m'en crois pas plus exempte qu'un autre. Je vais chercher, loin de vous, un repos que je ne trouverai peut-être jamais. Je tâcherai de vous oublier, j'y dois faire tous mes efforts; ne cherchez pas à me revoir, vous ne me coûtez déja que trop de soupirs. Que sçais-

je

je même, si, après vous avoir vû, je pourrois accomplir la résolution que j'ai prise de vous fuir pour toujours, moi qui commence à m'allarmer lorsque je suis un jour sans vous voir. Que ne puis-je vous aimer sans honte! Vous n'auriez pas à vous plaindre de mon insensibilité, & je n'aurois pas à rougir de mes sentimens; mais telle est ma situation, que j'ai même à me reprocher la pitié que je vous donne. La pitié! Se peut-il que je m'aveugle au point de donner ce nom aux mouvemens qui m'agitent? Vous-même croirez-vous que ce ne soit que de la pitié? Seroit-il possible que mon cœur fût si tourmenté pour aussi peu de chose? Je vais prier mon Mari de me permettre d'aller à la campagne passer des jours que votre absence rendra tristes & lan-

languiſſans ; mais quoiqu'il en puiſſe arriver, c'eſt l'unique moyen de ſauver ma vertu, & je ne ſçaurois l'acheter trop cherement. Vous me demandez un rendez-vous, que voulez-vous que je vous diſe, & que puis-je vous dire qui n'intéreſſe mon honneur ? Ne cherchons pas à nous rendre plus malheureux, il ne nous ſervira de rien de nous attendrir l'un l'autre, tâchez de m'oublier ; pour moi je ne vous oublierai jamais ; mais du moins vous ne ſerez pas témoin de ma foibleſſe. A Dieu..... Je viens de relire votre lettre, & il me ſemble que je ne puis pour la derniere fois, vous réfuſer un moment d'entretien. Trouvez-vous demain à neuf heures du matin au Jardin du.... peut-être m'y rendrai-je. Pardonnez-moi ce doute

doute, je ſuis dans un état d'incertitude & de douleur, où vous ne pourriez me voir ſans pitié.

LETTRE XIV.

QUE l'amour nous rend tous deux malheureux! J'ai encore avec mes chagrins, à ſouffrir de ceux que je vous cauſe; d'autant plus à plaindre qu'il ne m'eſt pas permis de vous conſoler, & que je ne puis réſiſter à l'envie que j'ai de vous revoir? Eſt-ce donc ainſi que j'ai triomphé? Nous nous étions juré de ne nous revoir jamais. Hélas! devois-je compter ſur des ſermens, que vos tranſports & mes larmes démentoient à tout moment? Pouvions-nous nous dire mieux que nous nous aimerions

toujours! Pourquoi avez-vous retardé mon départ, que ne me laissiez-vous m'affermir dans mon devoir? Je vous aurois peut-être oublié : mon intérêt, mon honneur le veulent, & quelques soupirs qu'il m'en eût coûté, je leur aurois enfin obéi. J'aurois éteint une passion que votre vûe & vos discours augmentent sans cesse. Ayez pitié de l'état où je suis. Si vous m'aimez, respectez-le; ne me revoyez plus : que mon exemple vous serve à détruire un amour qui ne peut avoir que des suites funestes pour moi. Envisagez les malheurs qui seroient inséparables de notre commerce; la perte de ma réputation, celle de l'estime de mon Mari, peut-être pis encore. Quelqu'épurés que soient nos sentimens; car je veux bien croire que les vôtres sont

con-

conformes aux miens ; croyez-vous qu'on leur rende justice, & qu'on ne saisisse pas avec malignité, l'occasion de me perdre dans le monde ? Votre mérite même serviroit à me condamner. Les femmes, jugeant de moi par elles, ne croiroient pas que je m'en fusse tenue avec vous à l'amitié. Les plus décriées seroient les premieres à blâmer ma conduite, & je n'ai pas, comme elles, le front de soutenir des discours injurieux. L'unique moyen de me délivrer de tant de craintes, est de m'éloigner de vous, tant que nous serons dans le même lieu, je ne serai pas sure de moi. Aidez-moi, je vous en conjure, à vaincre ma foiblesse. Vous voulez que je vous revoye encore, dois-je m'y exposer ? Ce rendez-vous aura-t-il le sucès

du dernier ? Aurai-je encore assez de fermeté pour vous dire que je vous quitte ? Si vous m'en croyiez, vous ne me verriez pas. Consultez-vous là-dessus, je ferai, quelque chose qu'il en arrive, tout ce que vous voudrez. Je serai à midi chez Madame de ***, que de larmes cette journée me coûte !

LETTRE XV.

QUEL aveu exigez-vous, & que fait à votre bonheur ce mot que vous demandez tant? Laissez-moi la satisfaction de croire que vous n'avez pas lu absolument au fond de mon cœur, laissez-moi un secret que je me réserve, je ne vous le cacherai pas long-temps, & mes actions sçauront bien vous dédom-

dommager de ſon ſilence. Que demandez-vous de plus! Je reſte, & je ne veux plus votre départ, répondriez-vous ſi bien à mes yeux ſi vous n'entendiez pas leur langage? Ah! plût à Dieu que vous doutaſſiez autant de ma tendreſſe que vous en doutez peu! Vous ne m'en aimeriez que mieux, peut-être même que l'aveu, que je vous en ferois, m'enleveroit votre cœur, & que la certitude où vous ſeriez d'être aimé, vous ôteroit le plaiſir que vous aviez à vouloir l'être. Je vous fais ſans doute injuſtice, mais jugez de mon amour par ma défiance, je tremble que vous ne vous repentiez de votre choix, je crains l'effort de mes rivales, je me crains moi-même, & vous plus que tout le monde enſemble, mon Mari m'inquiéte, les re-

mors m'assiégent, & mon cœur est aussi troublé que le vôtre à présent est tranquille. Que vous êtes heureux, vous autres hommes! de pouvoir sans honte vous livrer à votre penchant, pendant que soumises à des loix injustes, il faut que nous vainquions la nature qui nous a mis dans le cœur les mêmes désirs qu'à vous, d'autant plus malheureuses que nous avons à combattre vos poursuites, & notre foiblesse. Que les réflexions que je fais différent de celles que je faisois il y a deux jours! Que je suis loin de ma raison! Etoit-il possible après-tout qu'elle pût long-tems tenir contre vous, & n'est-ce pas une folie que d'en regreter la perte? Vous êtes ami de mon Mari, ménagez-le, il n'est pas jaloux, mais il est vain; & s'il se croyoit offensé, il se por-

porteroit à toutes les extrémités dont l'homme du monde le plus amoureux pourroit en pareil cas être capable : songeons à prévenir tous les malheurs qui pourroient nous accabler, il est aisé d'y réussir. Occupé ailleurs, sa froideur pour moi, & l'attention qu'il donne à ses amours lui fermeront les yeux sur les nôtres: s'il se peut encore, n'exposons pas au grand jour les mouvemens de notre cœur. Je vais pour votre satisfaction, & pour notre sureté me dérober au tumulte dont j'avois autrefois besoin pour dissiper mes chagrins: vous me serez tout, mon cher Comte, jouissons seuls de nous-mêmes: l'amour remplira tous nos momens, faisons en sorte de ne pouvoir nous plaindre que du peu de durée des jours. Votre Lettre m'apprend que vous

avez

avez pensé à moi, j'ai passé une partie de la nuit à vous écrire, c'est ainsi que je m'occupe lorsque je ne vous vois pas. Pourrois-je mieux employer mon tems? Je vous écris que je vous aime, je vous attens pour vous le dire.

BILLET.

COMMENT vous portez-vous de la Fête d'hier? Le Duc de ...... n'en a-t-il pas bien fait les honneurs, n'est-il pas l'homme du monde le plus galant, & le plus magnifique, & aviez-vous raison de n'y vouloir pas venir? Peut-on mieux passer la nuit que vous l'avez fait? on a rendu justice à votre mérite, on vous a trouvé l'air noble, la démarche aisée, l'esprit charmant, les yeux d'une vivacité.... En un mot, une figure adorable

rable, & qui étoit-ce? La plus belle femme de l'assemblée, la Duchesse, à qui, je crois, vous avez promis d'écrire, & dont peut-être actuellement vous lisez une Lettre. Je vous félicite sur votre nouvelle conquête, elle en vaut la peine; & je ne doute pas, qu'en peu de tems, vous n'avanciez beaucoup vos affaires, mais sera ce aussi promptement que moi, qui ai dans ce moment le Duc au chevet de mon lit?

LETTRE XVI.

IL est certain que vous avez tout l'esprit du monde; que vous écrivez tendrement, que vous avez mille belles qualités qui vous rendent aimable: vous êtes un homme accompli, je vous aime autant qu'il est possible

ble d'aimer, je ne pense qu'à vous, sans vous enfin je n'ai point de plaisirs : mais il n'en est pour moi que d'une espéce, &, à vous parler franchement, je veux m'y tenir : je ne doute pas que cela ne vous paroisse extraordinaire; mais soit que les Romans m'ayent gâté l'esprit sur cet article, soit que j'aye reçu en naissant cette façon de penser, je ne vois point que ce que vous avez la bonté de me proposer soit une chose si essentielle à mon bonheur. J'ai prévenu tout ce que votre esprit pourroit trouver de plus fort pour me persuader. J'ai essayé de me convaincre, je me suis représenté tous vos charmes, les maux que vous souffriez, vos insomnies, vos langueurs, & je n'y ai rien gagné; jugez par l'inutilité de mes efforts, quel sera le succès

des

des vôtres. Peut-être y a-t-il un plaisir infini à rendre ce qu'on aime heureux, pour parler comme vous, mais pourquoi vous faut-il plus qu'à moi pour l'être ? Votre cœur me suffit, pourquoi ne bornez-vous pas vos vœux à la possession du mien ? Que vous êtes ridicules, vous autres hommes, avec vos désirs ! Vous m'aviez tant promis que vous seriez content, si vous obteniez l'aveu de mon amour, pourquoi ne vous l'ai-je pas toujours fait désirer ? Je sçais que ma facilité à vous l'accorder, a dû vous faire tout attendre de ma foiblesse, mais je sens trop combien elle me coûte pour avoir quelque chose de plus fort à me reprocher. Ne me forcez pas à détruire ce que je sens pour vous, craignez les réfléxions que je pourrois faire. Voulez-vous me faire croire

croire que vous ne voulez plus m'estimer? Ce bonheur imaginaire, après lequel vous soupirez tant aujourd'hui, n'a rien de si charmant que vous voulez vous l'imaginer. Peut-être seroit-il la fin du nôtre : l'amour languit dans les plaisirs, & quand les désirs ne sont pas de la partie, il lui reste bien peu de chose. Jusques ici notre amour n'a été que sentiment, & nous devons nous sçavoir d'autant plus de gré d'être vertueux, qu'il dépend de nous de ne l'être pas; mais ne suis-je pas bien folle de vous parler raison, ne me suffit-il pas de réprimer vos désirs, & devrois-je me fâcher d'une proposition que l'usage autorise, & qui est rarement rebutée? Mais je vous l'ai dit, je suis une femme extraordinaire, l'exemple des autres ne me corrige pas,
&

& quand vous m'accableriez de toutes les rigueurs imaginables, que je vous verrois m'abandonner, je serois persuadée qu'il vaut mieux que nous perdions un Amant mécontent de nos cruautés que fatigué de nos faveurs. Je voudrois pouvoir mieux faire, mais je vous aime trop pour vouloir si-tôt vous perdre; & ma résistance sur cet article doit vous servir de preuve de la solidité de mon attachement : d'ailleurs, si je vous rendois heureux, je perdrois le plaisir que votre impatience me donne, & je ne crois pas en vérité que celui que vous me vantez tant, pût jamais m'en dédommager. C'est en vain que vous m'assurez que les faveurs sont l'aliment de l'amour, je n'en ai jamais vu périr que par cette espéce de nourriture; donnez

nez-moi les noms d'ingrate, & de cruelle, épuisez dans votre chagrin tous les regrets des Héros maltraités, il n'en sera ni plus ni moins. Adieu, mon cher petit Comte, une autre se seroit mise en colére de s'entendre demander une si belle preuve d'amour, mais je ne suis pas assez prude pour cela, & je crois, qu'en pareil cas, les femmes ne se brouillent que pour mettre tout sur le compte du raccommodement. A Dieu ne plaise! que je ne sois ni si mutine, ni si dupe. Nous souperons ce soir tête à tête, je ne prens point comme vous voyez de précautions contre vous; mais je me connois, & je suis sûre d'accorder toujours mon amour & ma vertu. Oui toujours.

LETTRE XVII.

EN un mot, Monsieur, vous le prendrez comme il vous plaira, mais il n'en sera que ce que je voudrai. Si l'amour vous donne tant de chagrin, reprenez votre liberté : vous trouvez mes chaînes trop pesantes, & je suis lasse moi de voir mon esclave vouloir me donner la loi. Est-ce m'aimer véritablement que d'exiger de moi mon deshonneur? Perfide que vous êtes! Que vous me rendriez malheureuse si vous jouissiez de ma foiblesse! Pensez-vous que, quand même la vertu ne s'opposeroit pas à vos désirs, je puisse fermer les yeux sur les malheurs qui suivroient une pareille démarche? Punie par la honte que je me se-

rois à moi-même, punie par vous ingrat, qui me feriez bientôt repentir de vous avoir tout sacrifié, je verrois le Maître succéder à l'Amant; & loin que vous m'en fussiez plus attaché, votre amour attiédi me feroit payer cher la foiblesse de l'avoir satisfait, je verrois disparoître avec lui l'estime, & la considération; je ne devrois plus vos soins qu'à votre générosité, toujours dans la crainte de vous perdre, je vous perdrois en effet. Heureuse encore! si je n'étois sacrifiée qu'à une rivale, & que le bruit de ma honte ne se répandit pas par tout. Vous me jurerez vainement que je n'ai point à craindre de vous un procédé aussi lâche. Toutes ces malheureuses que je vois, victimes de la perfidie des hommes, n'ont-elles pas eu des Amans qui

leur disoient ce que vous me dites? En ont-elles moins éprouvé les malheurs que je crains, & tous les sermens qu'ils leur ont faits, les ont-ils garanties de leur infidélité? Tant d'exemples me font trembler, & je mériterois d'en servir moi-même, si je n'en profitois pas. Peut-être serois-je plus heureuse que je ne le crois; mais pensez-vous que ma délicatesse pût se contenter d'une constance forcée, qui feroit votre supplice & le mien? Je vous crois une discrétion parfaite, mais je n'ai eu jusques ici besoin de celle de personne. Peut-être me sauveriez-vous des reproches du Public, mais qui me sauveroit de mes remors? Croyez-vous, quelque épuré que soit mon amour pour vous, que j'en sois exemte? Je vous aime, n'ajoûtons pas à cette fau-

te des fautes plus odieuses : il n'a point dépendu de moi de ne vous pas aimer ; les mouvemens du cœur ne sont pas soumis à la réfléxion ; mais il dépend de moi d'être vertueuse, & l'on ne cesse pas de l'être malgré soi. Il me semble que je vous hais depuis que vous me tourmentez ; ne devriez-vous pas, content de mon amour, ne point exiger de moi ce que je ne dois pas vous donner ? Vous ne serez pas sûr de mon cœur, si je ne m'abandonne pas à vos desirs. Ah ! si vous ne l'étiez point, vous ne seriez pas si prompt à m'offenser. N'abusez pas cependant de ma facilité à vous pardonner : je sens que malgré ma colére, vous m'êtes plus cher que je ne voudrois ; mais ne doutez pas, quelque tourment que me causât une rupture avec vous, que
je

je vous sacrifiasse à ma gloire ; hors ce qui peut l'intéresser, il n'y a rien que je ne fasse pour vous prouver combien je vous suis attachée. Adieu, mon cher Comte, je vous fais bien des reproches, mais si je ne vous aimois tendrement, je ne serois pas si sensible aux injustices que vous me faites. Vous verrai-je aujourd'hui ? Je passerai toute la journée chez Madamme de ***. Je sçais que pour faire ma paix avec vous, il m'en coûtera quelques bagatelles, mais c'est encore regagner votre cœur, à peu de frais, & tant que vous n'exigerez que cela... Adieu, j'entens le Marquis, & je ne sçais s'il seroit d'assez bonne humeur pour approuver ce que je vous écris.

BIL-

BILLET.

*VOUS avez, j'en suis bien sûre, passé une mauvaise nuit, & les discours du Baron Allemand vous donnent autant de chagrin qu'ils m'ont fait de plaisir. Je vous ai bien fait souffrir hier; mais ne l'avez vous pas mérité? Pourquoi cet air grondeur, & cette affectation de ne me parler que froidement? Vous vouliez me rendre jalouse, & je vous ai désespéré. Vous ne disiez à Madame de *** que vous l'aimiez que pour me tourmenter, & moi avec un seul regard adressé à un autre que vous, je vous ai mis plus de trouble dans l'ame que vous ne m'en causeriez peut-être par une infidélité réelle. J'eus le plaisir de vous rendre aussi ennuyeux que vous aviez d'abord paru amusant. Croyez-moi, renon-*

cez à tous les petits manéges d'amour, les femmes en ſçavent là-deſſus plus que vous, & j'ai préciſément la coquetterie qu'il faut, pour vous rendre le plus malheureux de tous les hommes, quand vous voudrez me chagriner mal à propos.

LETTRE XVIII.

JE pardone tout aux rivales quand elles ne ſont point aimées, mais je ne vous pardonne point à vous, qui ne devez point douter de ma paſſion, de vous laiſſer troubler la raiſon par les diſcours d'une vieille jalouſe. En ai-je cru votre Oncle le Commandeur, lorſqu'il m'a dit que vous étiez indiſcret, petit-maître, homme à bonnes fortunes, & cent mille autres choſes enco-

re de cette force-là dont il vous chargeoit. N'aurois-je pas été injuste de vous juger sur un rapport aussi intéressé? Mon amour s'en est-il démenti? En ai-je voulu même croire mes yeux? Pourquoi ne suivez-vous pas mon exemple? On vous dit que je vous trompe, & votre esprit reçoit avec plaisir une impression qui m'est si désavantageuse. Si vous m'aimiez, le croiriez-vous? Vous caché-je mes démarches; en fais-je aucune sans votre aveu, & vos ordres ne réglent-ils pas ma conduite? M'offensez-vous assez pour croire que j'en aye besoin, & pensez-vous que mon amour ne m'instruise pas assez sur ce qui peut vous plaire? Se pourroit-il, que vous ne vous crussiez pas aimé? Plût à Dieu que vous puissiez lire dans le fond de mon cœur,
mais

jamais vous ne feriez pas en état de me rendre ce qu'il sent pour vous, tant d'amour vous gêneroit, votre insensibilité naturelle en seroit trop émue. Ah! si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous ne douteriez pas de ma tendresse, vous n'en doutez, ingrat, que pour n'être pas obligé d'y répondre. De quoi pouvez-vous vous plaindre? Avez-vous eu quelques rivaux que je ne vous aye pas sacrifiez? Ai-je craint, en le faisant, d'attirer sur moi les regards du public? Ai-je jamais rien ménagé quand j'ai dû vous donner des preuves de mon amour? Vous avez exigé que je ne sortisse pas si souvent, je ne sors plus. Je n'ai pas voulu examiner si vous aviez droit de me prescrire des loix, contente de renfermer en vous tous mes plaisirs, votre

présence me suffit; & je me plaindrois de moi-même, si j'avois senti que ce sacrifice m'eût coûté. Peut-être que mon égalité vous déplaît. Accoutumé aux caprices des coquettes, à leur jargon, à leurs fourberies; vous vous ennuyez de n'avoir rien à craindre: la simplicité de mes discours vous dégoûte, je vous dis sans cesse que je vous aime, je ne le dis qu'à vous, & mes yeux, esclaves de mes sentimens, ne regardent jamais que vous. Je vous vois souffrir avec peine mes empressemens, ils ne flattent plus que votre vanité. Votre cœur n'est plus à moi, votre assiduité diminue, & vous ne me voyez encore, de tems en tems, que pour me faire ressentir plus douloureusement tous les tourmens que me cause votre absence. En vain, vous

vous efforcez quelquefois à me cacher votre refroidiſſement ; il perce au travers de tous les ſoins que vous vous donnez pour vous contraindre, ou plûtôt, c'eſt cette même contrainte qui me prouve que votre amour n'eſt plus qu'artifice. J'en crois auſſi mes mouvemens ſecrets ; avec un mot vous me perſuadiez autrefois que vous m'aimiez, aujourd'hui avec toutes les peines que vous vous donnez, vous augmentez ma défiance. Adieu, il y a deux jours que je ne vous ai vu, & ce n'étoit pas la peine de m'écrire pour me dire tant de choſes deſobligeantes. Venez ce ſoir, je ſerois bien-aiſe d'avoir une explication avec vous. Adieu, encore un coup, quelque irritée que je doive être de vos ſoupçons, je ne puis vous di-

re assez combien je vous aime.

LETTRE XIX.

JE ne vous ai pas vu hier, mon cher Comte, mais il n'a pas dépendu de moi de me soustraire aux volontés de mon Mari, & quelque fût ma répugnance pour la partie qu'il me proposoit, trop de résistance auroit pu lui être suspecte, & notre bonheur dépend de sa sécurité. Nous fûmes donc hier chez sa mere. Quelle compagnie! Je n'avois pas besoin de mauvaise humeur pour la trouver insupportable. Tout y étoit d'une impudence, & d'une fatuité difficile à imaginer. Le fade Marquis de *** moitié malade, moitié amoureux,

yeux, la grande mouche au front, & le teint blafard, marmotant un air d'Opéra, regardoit languissamment la prude Madame de H***, qui, d'un air dévot & contrit, soupiroit sensuellement pour le Chevalier de N***, qui dans le même tems disoit des fadeurs respectueuses à la fille de la bigote. Madame *** & Mademoiselle *** couchées sur un canapé, s'occupoient à dire autant de mal des hommes que les hommes en pensent d'elles. Mon Mari penché nonchalamment demandoit de la maniere la plus modeste à la doucereuse Madame de G***, les choses du monde qui le sont le moins. La précieuse L***, faute d'avoir quelqu'un qui lui demandât quelque chose, s'amusoit à vanter un Auteur, dont le triste Con-

ſeiller P*** lui conteſtoit le mérite R*** faiſoit avec une admirable facilité des vers exécrables. Ma mere, & celle de mon Mari, tout en déchirant le prochain, s'écrioient ſur les miſéricordes de Dieu. Les autres jouoient: moi, j'étois ſpectatrice, & je vous aſſure que je ne jouois pas le plus mauvais rolle. J'avois le plaiſir de ſentir en conſidérant les ridicules de cette compagnie, que j'aimois; & que j'étois aimée d'un des plus aimables hommes du monde. Ma vanité étoit agréablement flatée de ce qu'ils vous étoient ſi inférieurs. Que je vous aimois dans ce moment là! En vérité, je ſuis d'un babil bien extraordinaire. Je voulois vous écrire pour ſçavoir ſeulement ſi vous n'étiez pas fâché contre moi, pour vous prier de m'aimer tou-

jours,

jours, & il me semble que je n'ai rien fait de tout cela. Vous voudrez bien y suppléer. Je ne suis pas aujourd'hui d'humeur aimante, & je vous dirois peut-être trop froidement ce que vous méritez que je vous dise bien. Ce n'est pourtant point par caprice, mais je ne me trouve pas jolie, l'ennui m'a enlaidie considérablement, & je ne puis me résoudre à croire que dans cet état vous m'eussiez quelque obligation de ma tendresse. J'ai avec ce chagrin un mal de tête prodigieux, & toutes ces choses jointes ensemble me rendent à moi-même ma personne insuportable. N'avoir pas vu ce qu'on aime, passer toute la journée avec un Mari, que de raisons pour être triste! Voir des prudes, des Marquis contant fornettes, avoir par des-

sur tout cela un Amant importun, qui ne veut pas laisser la vertu des gens en repos, ce n'est pas pour être contente. Le moyen de combattre sans cesse: je vois tant de femmes qui se lassent à la fin, & qui n'ont peut-être de toute leur résistance que le chagrin de ne s'être pas rendues plutôt, comment être tranquille! Ah si.... adieu, je vous écrirois jusqu'à demain si je n'entendois pas venir la prude *Madame* de ***, que je les trouve laides, ces femmes si vertueuses! Aurois-je envie de ne l'être plus?

LETTRE XX.

JE vois vos soupçons à regret, mais je les aime encore mieux que cette sécurité où je vous ai vu plongé tant de tems.

Quel-

Quelque injustice que vous me fassiez, je vous pardonne tout. Votre chagrin est la premiere preuve d'amour que vous m'ayez donnée, & je veux bien n'en pas exiger davantage. Vous avez deviné juste, quand vous avez deviné que votre ami le Marquis de C *** m'aimoit; mais vous vous êtes trompé, lorsque vous avez cru que je répondois à ses soins. J'avoue que vous pourriez en quelque façon me faire des reproches, je ne devois pas vous cacher sa passion, & du premier moment qu'il a osé me la déclarer, je devois le bannir de chez moi; mais c'est vous qui me l'avez amené, cet homme: il étoit, disiez-vous, votre ami intime, je l'ai reçu, parce que vous le vouliez, vous sçavez mon aversion pour les nouvelles connoissances. Pouvois-je présumer qu'il

qu'il deviendroit amoureux de moi, & quand il l'eſt devenu, pouvois-je, emporté comme vous êtes, vous faire une pareille confidence? J'ai cru qu'il étoit mieux de rebuter ſa paſſion & de lui ôter toute eſpérance, que de vous expoſer, & de m'expoſer moi-même à une aventure diſgracieuſe, & toujours cruelle, de quelque façon qu'elle puiſſe tourner. Je ne vous aurois jamais fait cet aveu, ſi les tourmens, que cet homme me cauſe, ne m'y avoient déterminée. Je ne vous dirai pas toutes les rigueurs, dont je l'ai accablé, pour l'obliger à finir ſes pourſuites, c'eſt un détail inutile pour vous. D'ailleurs vous ne m'en croiriez pas, & il ſuffit que vous m'ayez rendu ſenſible, pour que vous croyiez que je ne puis réſiſter à perſon-

ne

ne. Mais passons sur la maniere dont vous pensez de moi, cette idée me donneroit de l'aigreur, &, pour peu que je m'emportasse, vous diriez que je cherche un prétexte pour détruire une passion qui ne me touche plus. Il s'agit de vous confirmer la mienne, & ce soin anéantit tous les autres. J'ai fait ce que j'ai pu pour m'épargner des visites que je détestois. Si vous voulez vous en souvenir, je vous ai dit que cet homme me déplaisoit, vous avez condamné mon dégoût pour lui, vous m'avez forcée à le recevoir, & pour toute réponse à mes plaintes, vous m'avez dit que j'étois capricieuse. Pouvez-vous penser cependant que j'eusse souffert si long-tems ses discours, si votre indiscrétion ne m'avoit pas contrainte à le ménager. Il me

me dit hier une chose qui me fit trembler, il sçait que je vous aime, il sçait des circonstances que vous seul pouvez lui avoir apprises. Heureuse encore de ne vous avoir pas donné matiére à lui en raconter davantage, & de ne pas voir mon honneur, & mon repos entre les mains d'un scélérat, assez perfide pour avoir trahi son ami. Je viens d'ordonner que ma maison lui fût fermée ; & pour l'éviter j'y resterai, s'il le faut, toute ma vie. Je ne doute point que ce procédé ne le pousse à bout, &, que faisant succéder la rage à l'amour qu'il avoit pour moi, il ne me noircisse dans le monde, & même auprès de mon Mari. Mais, si malgré mes prieres, vous voulez-vous venger, attendez, pour le faire, un motif légitime & ne hâtez pas ma perte par un

éclat

éclat hors de ſaiſon. Ce n'eſt qu'à ce prix que je puis vous conſerver mon cœur, & vous pardonner de m'avoir miſe dans la plus cruelle ſituation où je me ſois encore vue. Je ne vous montre pas tout mon dépit & toutes mes craintes; je prévois que ceci ne finira pas tranquillement, je vois déja votre perte aſſurée pour moi; mais ſi vous m'aviez aimee, ingrat, vous ne m'auriez pas expoſée par votre indiſcrétion au déſeſpoir de vous voir riſquer vos jours, ou, s'ils ſont conſervés, à la douleur de n'oſer plus vous revoir ſans confirmer mon amour & ma honte.



LETTRE XXI.

SAINT FER *** venoit de me dire que vous vous étiez battu contre C. ***, & j'étois dans la derniere inquiétude lorsque votre lettre est arrivée. *Mais* pourquoi n'êtes-vous pas venu vous-même me l'apprendre? Seriez-vous blessé? Ou si vous ne l'êtes pas, que craignez-vous? Pourquoi vous dérober à mes yeux? Ne vous soucieriez vous plus d'y lire tout l'amour que j'ai pour vous, ou auriez-vous des raisons pour redouter de me voir? Vous ne devez point vous cacher; la brutalité de votre ennemi vous disculpe, met ma gloire à couvert, & votre personne en sureté. Mais que dis-je! Vous n'êtes caché que pour

moi ; je ſuis la ſeule que vous ne daigneriez pas voir ; tout de moi vous embarraſſe, vous ſupportez à regret mon amour : vous voudriez ma haine, ingrat ! Vous employez tous vos ſoins à la mériter, mais vous n'avez accoutumé mon cœur qu'à vous aimer, & malgré vos mépris, je ſens qu'il ne vous refuſera jamais que ces mouvemens d'averſion auſquels vous voudriez le contraindre. Si j'en crois les diſcours de Saint Fer *** vous êtes jaloux. Vous craignez de voir couler les larmes que vous voulez que je donne au malheur de votre rival. Vous-même, il me ſemble, de la façon dont vous m'avez écrit, que vous vouliez inſulter à ma douleur. Vous m'auriez annoncé plus modeſtement votre avantage, ſi vous n'aviez pas cru que c'étoit me bra-

braver, que de me détailler si bien ce qui vous est arrivé. Se peut-il, que vous ne me donniez jamais un sujet de joie, sans qu'il soit accompagné de tout ce qui doit me déplaire. Si j'avois aimé votre ennemi, vous l'aurois-je sacrifié ? Si j'avois voulu changer, votre indifférence ne m'en fournissoit-elle pas un prétexte spécieux ? Si je ne vous avois point aimé, aurois-je craint votre courroux, & le mépris que vous auriez conçu pour moi; Ah! Comte, vous sçavez mal aimer; & mon cœur, quoique plus neuf que le vôtre, vous donneroit bien des leçons. Il vous apprendroit du moins que la contrainte ne peut rien sur l'amour, & que loin que la négligence, & la bizarrerie vous fassent plus aimer, elles répandent entre les Amans la froi-

deur, & les dégoûts, & qu'elles parviennent enfin à leur rendre leur désunion nécessaire. Voilà ce que vos procédés me font sentir tous les jours. Je vous aime, mais je me lasse enfin d'avoir à combattre sans cesse mon amour. Peut-être s'affoiblira-t-il? Vous me perdrez, & vos larmes, & vos remors ne vous rendront pas un cœur, dont vous ne connoîtrez le prix, que lorsque vous n'en serez plus possesseur. Songez-y, il est tems encore d'empêcher que je ne m'aigrisse davantage, je vous offre un pardon que je puis encore vous accorder, mais que peut-être demain vous ne pourriez plus obtenir. Je ne croyois pas, en commençant cette lettre, la finir si désagréablement pour vous, & pour moi. Mais si vous étiez aussi las d'essuyer des repro-

reproches que je le suis de vous en faire, nous serions bientôt d'accord sur l'amour ou sur l'indifférence.

LETTRE XXIII.

HIER le chagrin de mon Mari me mettoit en peine; je craignois que vous n'en fussiez l'objet, & qu'il ne trouvât à redire à des assuidités qui ne sont déja remarquées que par trop de personnes. Son procédé me rassure, & il faut, puisqu'il vous choisit pour confident, que vous ne lui soyez pas suspect. J'aurois parié presque, à voir son inquiétude, qu'une nouvelle passion l'agitoit, car il ne m'appartient pas d'être le but de ses réflexions, de quelque façon que ce puisse être. C'est donc de votre Cou-

sine

ſine qu'il eſt amoureux, & c'eſt vous qu'il charge du ſoin de faire valoir ſes ſoupirs. Il faut, pour être ſi timide, qu'il ſoit bien cruellement bleſſé. C'eſt ſans doute pour réſerver à votre Couſine le plaiſir de faire ſes avances. Elle n'eſt pas ſi cruelle que l'on doive tant craindre de lui dire qu'on l'aime, & la paſſion du Marquis eſt de nature à ne devoir pas l'ennuyer. Il ne demande pas mieux que d'avancer; & je ne répondrois pas de ſon amour, ſi on le laiſſoit trois jours aux petits ſoins. Avertiſſez en votre Couſine, afin qu'elle s'arrange là-deſſus. Mais que deviendra le pauvre petit D***, que deviendra R***; enfin que de ierdra toute la Cour? Que de malheureux! Il n'y aura pas moyen de les garder tous! Le Marquis eſt pour les rivaux

d'une incommodité sans égale ; sur-tout dans les premiers jours. La croyez-vous capable de se refuser une semaine le plaisir d'être perfide? Il voudra être aimé sans partage, au moins ce tems-là. Mais quoiqu'il en puisse arriver, servez mon Mari. Peignez à votre Cousine le feu qui le consume. Présentez-lui le funeste tableau d'un homme, qui depuis deux jours est plongé dans une tristesse mortelle. Dites-lui qu'il est de conséquence de ne le pas laisser gémir longtems, & que le moindre chagrin l'abat. Faites-lui envisager la perte du tems. Vantez les bonnes qualités du Marquis, & passez légerement sur sa constance, de peur de l'épouvanter. Faites-lui voir ses Amans au désespoir, les uns s'exilant dans leurs Terres, les autres cherchant en vain des

des remedes contre son changement, & reduits, au milieu d'un autre amour, à souhaiter encore son cœur, tout perfide qu'il est. Appuyez d'un autre côté sur la reconnoissance de mon Mari. Faites-lui valoir les empressemens d'un nouvel amant. Comptez tous les momens de la journée; & dites-lui que le Marquis ne lui en laissera pas un à regreter. N'oubliez rien en un mot de ce qui peut la déterminer. Vous trouverez peut-être extraordinaire que je vous presse de vous charger de cette négociation; mais, sérieusement parlant, je crains tout de l'oisiveté de mon Mari. Il n'est jamais amoureux de moi, que quand il ne sçait que faire. C'est à vous, puisque vous m'aimez, à prévenir les chagrins que son retour pour moi pourroit vous donner. Je

ne ſçais s'il me ſied bien de vous le dire, je ne ſçais même ſi vous ne ſouhaiteriez pas qu'il revînt à moi. Vous voudriez qu'il fût jaloux, parce que vous n'auriez pas la commodité de me voir ſi ſouvent, ou que vous ſeriez bien aiſe de devoir à la contrainte, dans laquelle il me tiendroit, ce que juſqu'ici mon amour vous a refuſé. J'ai cru remarquer que vous aviez cette fantaiſie; mais ce ſentiment-là n'eſt point délicat, & ſi cela arrivoit par cette voie, ce ſeroit lui, & non pas moi, qu'il en faudroit remercier. Adieu, Comte, je ne ſçais pourquoi je vous aime tant aujourd'hui, je vous ai dit toute la nuit les plus jolies choſes du monde, je me ſuis exagéré mes rigueurs, j'ai même été juſqu'à craindre que vous n'en mouruſſiez de déſeſpoir, en un
mot

mot, j'étois un peu folle; quel dommage que . . . . . Bon jour.

BILLET.

JE ne puis vous répondre de rien. Le rendez-vous, que vous me proposez, me paroît un peu trop dangereux. Je ne suis point observée : mais si je prenois moins de précautions, je risquerois sans doute de l'être. Ne nous mettons point au hazard de perdre, par un instant de folie, la liberté qu'une longue circonspection nous a acquise. Je conçois d'ailleurs ce que vous exigeriez de moi, je me souviens des marques de foiblesse que je vous donnai hier, & peut-être vous les voudriez mettre à profit : toutes réflexions faites, je ne puis. Si vous voulez venir ce soir chez moi, vous m'y trouverez, cependant je n'y serai point seule : je vous aime, & je craindrois

drois d'employer plus de tems à vous le prouver, qu'à vous le dire.

LETTRE XXIII.

NON pas, s'il vous plaît, Monsieur le Comte, ne nous brouillons plus, il m'en coûte trop en raccommodemens; encore un, je ne répondrois plus de moi. Scélérat que vous êtes! je crois que vous ne me donnez tant d'inquiétude que pour me rendre plus sensible encore que je ne le suis. C'est un moyen admirable pour se faire aimer. Je sens au travers de toutes vos démarches que vous recherchez moins les plaisirs du cœur, & ses tendres épanchemens, que ceux que l'amour peut procurer. Je ne sçais comment vous dire cela; mais je suis,

ſuis ſûre que vous m'entendez beaucoup mieux que je ne m'exprime. Je ne ſçaurois m'empêcher de rire, quand je penſe à vos emportemens, & à ma réſiſtance. Elle doit vous prouver que j'en veux abſolument reſter où nous en ſommes. Bien des femmes à ma place auroient accepté le parti; elles auroient pu ſe vanter de ne s'être rendues que par laſſitude, & c'eſt toujours autant de pris ſur les reproches qu'on peut avoir à ſe faire. Quant à moi, je m'imagine qu'en pareille occaſion, on a des forces tout autant qu'on en veut avoir; jugez de ma volonté par les miennes. Sçavez-vous bien que je ne ſçais plus que penſer de Lucrece? Encore avoit-elle un avantage ſur moi: elle n'aimoit pas Tarquin; mais, moi, qui vous adore, moi, qui vous trouve

charmant, avoir opposé à vos prieres, à vos larmes, à vos caresses tant de fermeté, c'est un effort qui surpasse le sien. Je vous pardonne vos extravagances; mais désormais, laissez-moi en repos. Quoique ma vertu soit grande, & qu'elle ne brille jamais mieux que lorsqu'on l'attaque, ne l'exposez plus, je vous prie, au péril qu'elle courut hier. Les femmes sont journalieres: j'étois, après que vous m'eûtes quittée, d'une humeur détestable, & j'étois déja couchée, lorsque mon Mari; tout ésoufflé, tout botté, tout hors de lui, entra dans mon appartement. Il me dit d'abord qu'il étoit horriblement fatigué; après il me trouva jolie;&lui qui avec moi ne s'avise jamais de rien, s'avisa de vouloir partager la moitié de mon lit. Il m'expli-

qua, plutôt en Amant qu'en Mari, ses amoureuses intentions, & je ne scais pas ce qui en seroit arrivé, si je ne l'avois pas prié brusquement de s'en aller chez lui, & de me laisser reposer. J'étois si lasse, si rebutée des hommes que je l'aurois battu, s'il eût persisté dans son dessein. Ç'auroit été effectivement un caprice singulier de donner à mon Mari, ce que je venois de refuser à mon Amant. Adieu; venez dîner avec nous; mais songez à vous observer. Le Marquis me croit la moins sensible de toutes les femmes, & c'est, sur cette idée qu'il s'est faite, qu'il se repose absolument. Tâchez donc de ne le pas détromper; lui-même nous fournira les occasions de nous voir en liberté; & qui sçait après tout, si je serois toujours disposée à en user comme

de celle d'hier ? Je le ſens ; ſa préſence m'obligera à lui jouer un méchant tour. Un Mari ſeroit trop heureux, s'il pouvoit faire oublier à ſa femme qu'il eſt au monde.

LETTRE XXIV.

IL eſt vrai, je ſuis jalouſe, & l'explication que j'eus hier avec vous, loin de détruire mes ſoupçons, n'a ſervi qu'à les augmenter. Vous avez encore oſé me préſenter ma rivale. La cruelle qu'elle eſt ! Avec quelle feinte douceur elle m'a demandé mon amitié ! Avec quel art elle m'a parlé de vous ! Je n'avois pas ſeulement l'eſprit de m'en défier ; je jouiſſois de la douceur extrême de vous entendre louer, & je croyois qu'elle me félici-

toit tacitement sur mon choix, pendant qu'elle ne cherchoit par mes réponses qu'à s'affermir dans le sien. Que je la hais de cet artifice! Que je vous haïs vous-même! Perfide! & que mon cœur, en vous détestant, se venge bien de l'amour qu'il eut pour vous, & de sa crédulité! Peut-être, serois-je encore dans mon erreur, si vos yeux ne m'eussent tout appris? Vous m'estimez si peu, que vous ne daignez pas même me tromper bien. Vous croyez, qu'aveuglée par ma passion, je ne verrai pas ce qui la blesse si vivement. L'amour est toujours clairvoyant, quand il est au point que je sens le mien. Accoutumée à être aimée, réfléchissant avec plaisir sur tout ce qui me prouvoit votre tendresse; comment avez-vous pu penser que je ne m'ap-

percevrois pas de votre négligence, & de vos mépris? Sera-ce en m'accusant de bizarrerie, que vous dissiperez mes soupçons? Pouvez-vous me nier que vous n'aiez point passé avec elle les deux jours que vous m'avez refusés? En répondant même hier à mes reproches, vous ne regardiez que ma rivale, vous sembliez lui demander pardon de la peine que vous preniez de vous justifier. Vous aviez honte de dire à une autre que vous craigniez d'aimer toujours vainement; vous fites entrer dans vos justifications la comparaison d'elle à moi. Vous soupiriez d'être obligé d'en faire un portrait que vous croyez infidéle, & vous lui rendiez en secret tous les charmes que votre bouche traîtresse vouloit lui dérober. Mais quand il seroit vrai qu'elle

qu'elle me fût inférieure autan
que vous vouliez me le fain
croire, pensez-vous que j'en fusl
plus persuadée de votre indiffé
rence pour elle, & votre capric
ne suffiroit-il pas pour me fain
tout appréhender ? Je vous l'a
dit cent fois, je crains tout. J'au
rois tous les agrémens que vou
m'avez donnés, je serois seu
avec vous dans tout l'Univers
que je ne serois pas encor
rassurée sur votre inconstanc
Vous souvient-il de ce jou
où je pensai vous perdre su
quelques agaceries que vou
fit la Princesse de *** & qu
votre vanité vous fit attribu
follement à l'amour qu'e
avoit pour vous. Ai-je ign
ré que vous ne revintes à m
que lorsque vous eûtes per
toute espérance de lui p
re. Trop heureuse, enco

de n'avoir pas été instruite de toutes les perfidies que vous m'avez faites. Mais, sans aller chercher dans le passé, tâchez de me persuader que cette joie, qui vous animoit, quand vous jouïez hier, n'étoit que pour moi. Rappellez-vous cette froideur avec laquelle vous me parlâtes, ces regards inanimés & contraints, ces soupirs que vous donniez, plus au chagrain d'être loin d'elle, qu'au plaisir d'être auprès de moi. Ne me dites pas que c'étoit pour cacher aux yeux des autres votre véritable passion, que vous en feigniez pour elle. Quand on aime, l'amour perce au travers de la contrainte, un regard, un geste prouve plus, en certaines occasions, que les discours les plus étudiés. D'ailleurs ce seroit pour vous une excuse frivole. Quand

vous

vous m'aimiez, vous étiez moins circonſpect, & quelque peine que j'euſſe à contraindre vos empreſſemens, je vous aurois plutôt pardonné mille imprudences, que tant de froideur. Je vous ai vu. Ingrat! Je ne puis me le rappeller ſans frémir. Adieu.

Je ſuis honteuſe d'avoir perdu tant de tems à me plaindre, ne me voyez plus, renvoyez-moi mes lettres & mon portrait; il ne vous ſiéroit point de garder ces marques de ma foibleſſe, & vous n'avez pas de raiſon pour vous oppoſer à ce que je déſire. Laiſſez-moi m'affermir contre vous, contre moi-même, vous ne triompherez plus de ma foibleſſe, & ſi je ne puis m'empêcher de pleurer votre perte, je me ſauverai du moins de l'affront de la pleurer à vos yeux.

LETTRE XXV.

NON, Monsieur, je ne vous verrai pas, vos efforts sont superflus, & vous m'êtes à présent trop indifférent, pour vouloir de vous aucune justification. La crainte où vous êtes, que je ne vous haïsse, est mal fondée, je ne vous hais pas, mais je ne vous aime plus : rassurez-vous, on ne hait en pareil cas qu'autant qu'on aime bien ; & pour que vous n'en puissiez pas douter, trouvez bon que je vous assure ici de toute mon indifférence. Vous ferez là-dessus tels commentaires qu'il vous plaira. Je ne suis que trop bien vengée, s'il est vrai que vous m'aimiez encore. Il est douloureux d'aimer seul, &, aimable comme vous

êtes,

êtes, peut-être cela ne vous eſt-il jamais arrivé? Je ne vous dis rien ſur votre changement, il eſt l'effet de votre caprice, & comme vous aimiez, il y a quelques jours, Madame de ***, il ſe peut bien que vous m'aimiez aujourd'hui. Quant à mon cœur, que vous me redemandez, il n'eſt plus à moi, ou du moins je ne veux plus qu'il ſoit à vous. Il ſera plus avantageux pour vous que les choſes reſtent entre nous dans l'état où elles ſont: ſi je renouois avec vous, ce ne ſeroit que pour avoir le plaiſir de vous tromper à mon tour; mais ce plaiſir là eſt indigne de moi. Je ne vous aime plus. Il eſt fâcheux pour votre vanité de voir ce triſtes mots tracés de la main qui vous a tant de fois écrit l contraire; mais il n'eſt pas étonnant que je ſuive votre exem

ple; je ſerois morte de douleur, ſi mon inconſtance ne m'avoit pas miſe hors d'état de ſentir la vôtre. Ainſi épargnez-vous des démarches qui, loin de vous rendre mon eſtime, vous aviliſſent encore à mes yeux. Vous me défiez dans votre lettre de vous prouver que vous aimiez Madame de***, cela ne me touche point aſſez pour le faire. Aimez-la, j'y conſens, mais que ce ſoit d'une façon bien tendre, épargnez-lui les tourmens que vous m'avez cauſés. S'il ſe peut, rendez-vous digne de poſſéder une auſſi aimable conquête, ou, ſi vous n'avez plus ſes rigueurs à craindre, ſongez à vous conſerver des bontés ſi peu communes. Vous partez, dites-vous, ſi vous me trouvez infléxible. En cas que cela arrive, proſpérité & bon voyage.

LET-

LETTRE XXVI.

QUELLE est donc la puissance de l'amour! Je vous sçais coupable, & je vous pardonne. Mais qu'il est difficile de haïr ce que l'on aime, & qu'on a de plaisir à penser qu'il n'est point infidéle, quand on a eu tant de raison de croire le perdre pour toujours! Reprenez mon cœur, puisse sa possession vous rendre assez heureux pour vous fixer! Et puissiez-vous m'aimer assez pour m'empêcher de vous haïr un jour! Je veux bien croire que je me suis trompée quand je vous ai cru prévenu pour un autre, & il ne tiendra pas à moi que bientôt je ne reconnoisse encore mieux mon erreur. Je ne cherche point

à

à me tourmenter, mais exemte de caprices, je ne le ſuis pas de ſoupçons! mon amour s'alarme de tout, un regard, jetté ſur une autre, me fait penſer mille choſes extravagantes, j'enviſage dans le moment votre perte; & l'idée de n'être plus aimée de vous, eſt une idée que je ne ſçaurois ſoutenir. Et vous croyez que mon amour eſt refroidi? Si je ne vous aimois avec fureur prendrois-je garde à vos actions? Hélas! il en eſt qui vous paroiſſent innocentes, & qui me mettent au déſeſpoir. Que ne penſez-vous de même? Pourquoi, toujours occupée du ſoin de vous plaire, ne trouvai-je pas en vous le même retour? Par cette feinte cruelle, aviez-vous prétendu me faire mourir de douleur? Aviez-vous beſoin de réchauffer dans mon cœur des ſentimens

timens que votre indifférence, votre changement, votre haine même ne pourroient point amortir? Avez-vous pu concevoir le dessein de feindre de me donner une rivale, & si vous m'aimiez autant que je vous aime, auriez-vous pu, je ne dis pas, lui adresser le moindre discours, mais seulement contraindre vos yeux à la regarder? Seriez-vous assez maître de votre cœur pour jouer un pareil personnage! Ah! gardez-vous de me le laisser croire, je vous aimerois mieux infidéle que perfide. Mais qui m'assure que vous n'ayez pas eu envie de changer? Vous me dites que non, devroit-ce être assez pour me le faire croire? Encore troublée du péril que j'ai couru, le craignant sans cesse, mon cœur frapé dément en secret vos sermens, & ma crédulité.

dulité. Je ſens même, je vous l'avoue à regret, que le peu de confiance que j'ai en vous m'a refroidie, & j'ai trop de peine à vous juſtifier, pour que vous n'ayez pas été plus coupable que vous ne le dites. Je crois votre repentir & votre douleur ſinceres; mais le ſouvenir du paſſé, & la crainte de l'avenir me glacent ſur le preſent. J'ai beſoin de raiſons pour vous rendre un amour auſſi vif que celui que vous avez éprouvé. Je m'efforce de vous trouver aimable, je ſoupire de me trouver ſi différente de ce que j'étois; je ſens que j'ai perdu de ce trouble, & de ces deſirs que je me plaiſois à entretenir, ſur leſquels même je n'avois pas beſoin de réfléxions, pour en faire mon bonheur. Un peu plus tard, peut être, je ne vous aimerois plus. Que l'aveu ſincere

que

que je vous fais, vous faſſe connoître de quelle conſéquence il eſt avec moi d'imaginer de pareilles choſes. Ne croyez pas cependant, que je vous voye ſans plaiſir revenir à moi, quoique je vous aime moins, vous ne pouvez concevoir combien je vous aime. Que vous me rendriez heureuſe, ſi votre ame inſenſible pouvoit ſe remplir d'une partie des feux dont la mienne eſt agitée! Je crois n'avoir pas beſoin de vous preſcrire de ne plus voir Madame de***, examinez ſi cela vous coûte, & ſongez à ne me pas laiſſer penſer, qu'en ceſſant de la voir, vous me faites un ſacrifice. Adieu.

Mon Mari, comme j'achevois ma lettre, eſt entré dans mon cabinet, & occupé d'un ſoin aſſez ſingulier, en m'annonçant qu'il alloit à Verſailles, il m'a

demandé pourquoi je ne vous voyois plus, & me voyant interdite à sa demande: Madame, m'a-t-il dit d'un air très-sérieux, vous devenez de jour en jour plus capricieuse, & il semble que ce soit sur mes amis que vous vous plaisiez de répandre les effets de votre bizarrerie, le Comte en est un que j'estime, & vous me ferez plaisir d'accepter le pardon qu'il viendra vous demander: ce n'est pas qu'il soit coupable, mais il est assez poli pour ne pas vous faire souvenir de votre brusquerie, & pour prendre sur son compte vos mauvaises façons. Faites en sorte, qu'en revenant, je le voye ici aussi content qu'à son ordinaire, ou permettez que je m'en prenne à vous. Mais, Monsieur, lui ai-je répondu, qui vous a dit que nous fussions brouillés?

Lui-même a-t-il repris ; mais ne lui en voulez pas de mal, car j'ai eu toutes les peines du monde à lui arracher ce myſtere. Quoiqu'il en ſoit, recevez-le bien ; ſoiez ſûre que pour vous punir, je l'amenerai tous les jours chez vous. Ces femmes, a-t-il ajoûté en partant, ne peuvent vivre en paix avec les gens. Je vous ſçai bon gré de vous être ſervi de ſon interceſſion, pour vous raccommoder avec moi ; le fait eſt rare. Mais ſi je ne vous avois pas aimé, ſa recommendation auroit été aſſez inutile. Je meurs de rire de ſon zéle ; mais ne conviendrez-vous pas que c'eſt dommage de le tromper.





LETTRE XXVII.

VOUS m'accusez d'être indifférente, & vous ne concevez pas comment, au milieu de vos transports les plus tendres, vous ne me voyez point cette émotion qu'ils devroient naturellement faire naître. Je l'ai bien conçu quelque tems, mais ce qui me fâche, c'est que je commence à ne le plus concevoir. Vous inferez de mon insensibilité prétendue, que votre passion est plus forte que la mienne; vous vous répandez en reproches, & ne connoissant en amour d'autres plaisirs que ceux que les sens y attachent, vous traitez de chimere & d'illusion les mouvemens qui portent à l'ame une volupté plus vive & plus déli-

cate

cate que celle dont vous faites votre unique objet. Que ne pou vez-vous la connoître! Et comment, en étant si pénetrée, puis-je si peu la décrire. Si je la sentois moins vivement, sans doute je l'exprimerois mieux. Vous m'accusez d'indifférence. Ah, que ne puis-je sans crime réponpre à vos empressemens! Vos plus tendres transports ne suffiroient pas aux miens, & je vous ferois bien-tôt rougir d'avoir osé croire que ma passion est moins violente que la vôtre. Moi, sans désirs! m'en croyez-vous exemte? Voyez-vous tout mon désordre? Moins heureuse que vous, ne suis-je pas dans la nécessité de vous le cacher? Puis-je m'y abandonner, sans offenser cette vertu cruelle, dont le secours, tout foible qu'il est, m'a jusqu'ici sauvée de la perte de votre estime,

me, de celle de votre cœur ? Sans cette fatale certitude que..... Hélas ! où m'emportai-je ? N'avois-je que cela à vous écrire ? Que je vous ai dit de choſes criminelles pour moi, peu flateuſes pour vous, qui comptez peut-être pour rien l'égarement de ma raiſon ? Pourquoi n'ai-je pas la force d'effacer tout ce que je me reproche ? Ne vous en prévalez pas au moins. Sans Dupré, qui s'impatiente dans ma chambre, & qui ne me donneroit pas, ſans doute, le tems de recommencer, je m'épargnerois la honte de tant de folies. Comptez-les pour rien, je vous prie. M'en croirez-vous, quand je vous dirai que je ſerai plus prompte à les déſavôuer, que je n'ai été à les écrire ? A Dieu.

Je ſuis au déſeſpoir; ma mere m'emmene avec elle je ne ſcais

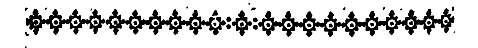
où. Je ne ne vous verrai pas de toute la journée. J'ai eu beau lui dire que je ne me portois pas bien, elle s'est obstinée à me trouver le meilleur visage du monde. Je ne vous verrai pas. Que je vais m'ennuier !

BILLET.

JE ne sçai si je fais bien de vous avertir que je suis seule ; mais je m'ennuie, & je voudrois vous voir ; peut-être ne le devrois-je pas, dans l'état où les belles descriptions du Marquis vous ont mis. Je lui suis obligé du soin qu'il prend de me vanter avec tant de zéle, s'il en est si content, jugez combien le seroit un homme que j'aimerois, & qui jouiroit de mes transports. Un mari ne voit que la statue ; l'ame n'est faite que pour l'amant. Je ne doute point du plai-

sir

ſir que vous auriez a vérifier ſes diſcours ; quoiqu'il en ſoit, mon mari ne dîne pas avec moi ; & quand vous viendrez remplir une place qu'il laiſſe vuide, je ne vois pas ce qu'on aura à me reprocher. J'aurois bien envoyé chercher des femmes, mais il me ſemble que vous m'amuſez davantage, & je hais par deſſus tout à m'ennuyer. Ayez donc la bonté de me venir tenir compagnie. Je ferai ce que je pourrai pour vous rendre la mienne agréable ; & Dieu veuille que ce ſoit aſſez pour vous du plaiſir de me voir.



LETTRE XXVIII.

OUI, je l'avoue, ſi mon mari arriva hier à propos pour lui, il vint fort mal à propos pour vous ; ma vertu chancel-

celante ne se défendoit plus que foiblement, vos empressemens m'avoient surprise au point de me la faire perdre de vue. L'occasion, votre amour, le mien, tout combattoit contre moi; je sentois ce que je n'ai jamais senti. Mes yeux égarés, même en vous regardant, ne vous voyoient plus. J'étois dans cet état de stupidité où l'on laisse tout entreprendre, & mes réflexions avoient fait place à une ivresse, plus aisée à ressentir qu'à exprimer; que serois-je devenue, si le Marquis ne fût arrivé! Je recule votre perte d'un jour. Que sçais-je? Peut-être pour jamais? L'état où je me suis vue, quelque désordre qu'il porte dans les sens, quelque enchanteur même qu'il puisse être, est trop à craindre pour que je ne cherche pas à ne m'y plus retrou-

ver. Vous n'attendiez pas, j'en suis sure, cette conclusion, & dans l'impatience que vous avez de réparer ce que le hazard a gâté, vous m'en supposez une semblable, vous avez tort. Que dans ces momens cruels, où la nature nous livre à nous-mêmes, où tous les sens troublés agissent pour notre séduction, où les transports d'un Amant échauffent sans cesse les nôtres, & ne portent à l'imagination que l'idée d'un plaisir vif & présent, que dans ce délire, dis-je, on souhaite sa défaite, je le crois. On ne la voit pas. Mais, que revenue de ce funeste état, on puisse se soumettre aux desirs d'un Amant, & le rendre heureux, parce que votre foiblesse l'a mis une fois au point de l'être, voilà ce que je ne conçois pas. Donc, en suivant ce rai-

raiſonnement, je ne vous donnerai pas de rendez-vous, parce que je ne ſuis plus folle. Vous en ſerez fâché, & moi auſſi peut-être. Mais, en vérité, je ne puis faire autrement : ſi j'étois ſure cependant que mon Mari pût venir encore nous troubler, je vous l'accorderois; car ſans lui, ma vertu n'étoit qu'une ſotte. Ce cher Marquis! je l'ai tant embraſſé! Il ne ſçavoit à quoi attribuer mes careſſes; & comme il eſt amoureux de votre parente, il les recevoit avec un air ſombre & contraint, qui vous auroit fait rire. Je crus d'abord hier, en le voyant entrer, que les maris ont des preſſentimens, qui les avertiſſent de ce qui ſe fait chez eux en leur abſence; mais ils donnent tous les jours trop de preuves du contraire, pour que j'aie pu m'arrêter long-
 tems

tems à cette idée. Il avoit été troublé aussi, ce pauvre Marquis. Assurément c'étoit hier un bon jour pour les Maris. Le plaisir que j'ai de vous être échapée, m'a donné une gaieté, a répandu sur toute ma personne des graces si vives, si touchantes, que vous mourrez d'amour en me voyant si jolie. Je serai à la vérité un peu cruelle : mais, Comte, cette vertu n'est-elle pas affreuse? Elle va devenir plus intraitable que jamais; car enfin, je ne puis plus succomber avec gloire; je suis obligée d'être fiere : vous avez voulu profiter de ma foiblesse, je ne dois point vous le pardonner. Cette vertu, Comte, les gens qui l'ont faite, connoissoient-ils l'Amour? Cette pensée me rassure; il y a sans doute des cas sujets à l'exception; mais il n'y auroit point d'hon-

d'honneur à en profiter. Voyez dans quel embarras je suis; vous d'un côté, & elle de l'autre, le fâcheux équilibre! Pour le conserver, ne me voyez plus, je vous prie que de loin, ou en public: Si cela vous ennuie, vous vous amuserez avec vos désirs, je vous les permets jusqu'à nouvel ordre: Adieu.

BILLET.

HÉ mon Dieu, dormez, mon pauvre Comte! dormez pour avoir du moins le plaisir de faire des songes. Dédommagez vous par des illusions agréables de tout ce que mes rigueurs ont d'accablant. Hélas! dans l'état où vous êtes, je n'oserois vous faire la moindre petite faveur, tant je craindrois d'être obligée de la reprendre. Don Quichotte, en sortant de la mon-

tagne noire, n'étoit pas si décharné que vous. Que voulez-vous qu'on fasse d'un Amant si triste? Reprenez votre embonpoint, je vous ai permis d'être malade quand il s'agissoit de me faire pitié; mais pourriez-vous à présent vous y méprendre? Je vais ce soir à l'Opera, jouissez du plaisir de m'y voir; il vous paroîtroit péut-être extraordinaire d'avoir là un rendez-vous, si vous ne sçaviez parfaitement qu'il n'y en a plus à huis-clos, cependant venez de bonne heure.

BILLET.

A L'Opera, sur un mot que vous m'avez dit, j'ai soupiré, même mes yeux ont accompagné ce soupir; je croyois, puisque vous m'en avez remercié, que vous m'aviez entendue; cependant vous m'en demandez aujourd'hui l'explica-

plication: Ce que je vous dirois à présent, ne rendroit pas ce que je vous disois dans ce moment-là. L'esprit n'imite pas toujours les expressions du cœur: & peut-être que le mien n'est pas dans la disposition où vous le trouvâtes hier, ou du moins voudrois-je m'en flatter. Vous me demandez si je reste chez moi, je voudrois bien vous répondre, non; mais vous ne méritez pas ce mensonge. Vous voulez sçavoir si j'y serai seule, je pourrois bien vous le dire; mais ne voulez-vous rien deviner?

[On a supprimé ici quelques Lettres.]



LETTRE XXIX.

DE l'amour tant qu'il vous plaira; mais un peu plus de ſageſſe & de diſcrétion, ou je ſuis perdue. Vous m'embraſſiez hier avec tant d'emportement, & il paroiſſoit tant de fureur dans vos yeux, qu'il étoit impoſſible de ne pas s'appercevoir de ce que nous avons tant d'intérêt de cacher. Vous ſuis-je ſi peu chere que vous vouliez me perdre, &, avec ſi peu de plaiſir pour vous? Dans quel tems ne penſâmes-nous pas être ſurpris! Eſt-ce au milieu du tumulte..... Ah! j'en frémis; ſi vous m'aimiez, m'expoſeriez-vous à de tels dangers? N'avons-nous pas aſſez de momens dans la journée? Que vous êtes

bi-

bizarre? Vous ne desirez jamais plus ardemment que lorsqu'il est presqu'impossible de vous satisfaire, &, quand dans des lieux dont nous sommes sûrs, je me livre à votre tendresse, je vous trouve sans empressement & sans ardeur. C'est une remarque que vos folies m'ont fait faire malgré moi; vous me rendez, je crois, assez de justice pour ne point m'accuser d'emportement. Je ne suis cependant pas insensible; mais mon cœur me fournit plus que le vôtre, ce qui fait mon bonheur, seroit pour vous une tiédeur insupportable. Vous n'imaginez rien au-delà de vos désirs. Vous ignorez les soins délicats qui touchent tant un cœur sensible; cet amour, enfin, que vous sentez si peu, & dont vous ne connoissiez que ce que j'en voulois toujours ignorer.

rer. Je vous parle-là, sans doute, une langue étrangére: votre cœur ne vous reproche rien; vous me montrez de bonne foi les seuls mouvemens dont il est capable, & le fruit que je tirerai de mes plaintes, sera de me voir mieux trompée à l'avenir. Je m'en plaindrois moins si vous pouviez apprendre en même-tems à mieux tromper les autres. Croyez-vous m'avoir gardé toute la discrétion que vous me devez, quand vous n'aurez dit à personne les termes où nous en sommes ensemble; Ne sçavez-vous pas que les actions en disent plus que tout le reste? Voulez-vous faire deviner à tout le monde que vous m'aimez, & qu'il ne manque rien à votre bonheur? Est-il si grand que vous ne puissiez le contenir? Perdroit-il de son prix à être ignoré?

ignoré ? Quelle eſt cette affectation de vouloir toujours me parler à l'oreille, & de commettre enfin cent mille autres imprudences de cette nature ? Pourquoi le ſoin de ma réputation, eſt-il celui qui vous touche le moins ? Si vous y vouliez pourtant un peu réfléchir, vous ſentiriez que je mérite d'être ménagée, que j'en ai beſoin. Ne vous fiez pas à l'indolence de mon Mari, elle eſt à craindre, ſi elle vient un jour à me ſoupçonner de foibleſſe. Tout m'eſt ſuſpect : Voyons-nous en public le moins que nous pourrons, je crains votre indiſcrétion ; & toute votre probité ne me raſſure pas ſur vos tranſports : Je crains les miens, je ſens que je ne vous regarde jamais comme un autre homme. Comment cacher les mou-
vemens

vemens qui m'agitent lorſque je vous vois ? Contraignons les, il faut ſi peu de choſe pour nous décéler ; un mot que nous ne croirons de nulle conſéquence ; un regard, une ſimple préférence, tout cela s'explique toujours dans le monde d'une façon déſavantageuſe. Que de gens qui n'y ont d'autre occupation que celle de nuire ! Si la calomnie attaque tant de perſonnes, que ne devons-nous pas craindre de la médiſance ? Donnez-moi, je vous prie, pour plus grande preuve d'amour, celle de m'en marquer moins. Vous imaginez-vous déſirer ſeul ? Croyez-vous que je ne me faſſe pas violence : mais puiſque je réſiſte à ces mêmes déſirs, pourquoi n'en feriez-vous pas autant ? Vous devriez rougir d'avoir moins de force que

moi.

moi. Adieu; vous vouliez me voir, mais j'ai bien envie que cela ne se puisse pas. N'importe, venez, je n'aurai ni amis ni ennemis, & ne vous battant guéres que par vanité, le défaut de témoins pourra bien affoiblir votre valeur. Venez dîner avec moi, je n'ai été de ma vie, ni si belle, ni si folle: Que je vous plains!



LETTRE XXX.

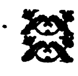
JE suis bien-aise, quoique vous me grondiez un peu, que vous m'ayez écrit, le prétexte de vous faire réponse m'aidera beaucoup pour ce que j'avois à vous apprendre. Pour commencer avec ordre, je vous dirai premiérement que vos craintes sont extravagantes, &,

pour

pour vous le prouver, pas le moindre mot d'amour, nulle asſurance de fidélité, ni pour le préſent, ni pour l'avenir. Je ne ſuis pas fâchée que vous me ſoupçonniez un peu; tout ce que je puis faire pour vous, c'eſt d'aller mon train ordinaire: ſi, avec cela vous voulez être incommode, tant-pis pour vous. Paſſons au reſte. Mon Mari, comme vous ſçavez, ſe croyoit malade hier, & le ſoin de ſa ſanté, étant le premier de ſes plaiſirs, je penſois avec raiſon, qu'il ne ſortiroit point de toute la ſemaine, cela nous auroit contraints, il a changé d'avis. Il s'eſt éveillé ce matin le teint frais, & les yeux vifs, il eſt venu dans mon appartement avec un air nonchalant & douloureux pour voir ce que je lui dirois de ſon viſage; je l'ai trouvé tel qu'il

étoit, c'eſt-à-dire, un peu meilleur que le mien, je l'en ai félicité, & l'ai aſſuré que, ce qu'il prenoit pour une indiſpoſition, n'étoit qu'un ennui qui, répandu ſur ſes charmes, en obſcurciſſoit une partie. Il a inſiſté, je l'ai conduit à mon miroir, il a ri, en ſe regardant, & tout d'un coup il m'a dit qu'il étoit mieux. Cette découverte l'a mis en ſi belle humeur qu'il eſt reſté à ma toilette où il a été le plus aimable & le plus galant de tous les hommes. J'ai preſque eu envie de le prier de m'aimer encore, il eſt enfin ſorti pour aller à la ſienne où je l'ai accompagné. Il s'eſt fait habiller avec toute la coquetterie d'une femme qui attend un Amant chéri, j'ai loué ſes agrémens, j'ai même mis la main à ſa parure, je l'ai tant aſſuré qu'il étoit charmant,

mant, qu'il s'est déterminé à aller chez votre cousine, où il passera la journée. Malgré votre gronderie, je me sens en disposition de la bien employer, & j'ai cru que, pour la passer avec agrément, je n'avois besoin que de vous. Si vous voulez, cependant, nous aurons du monde, je crains que tant de solitude ne vous ennuie, surtout, m'aimant aussi peu que vous le faites aujourd'hui; quoi que vous en puissiez penser, je n'ai point envie, par complaisance pour vos caprices, de m'ennuyer quand je puis faire mieux; ainsi, venez, & de bonne heure, je ne vous ai jamais tant souhaité.



LETTRE XXXI.

LES affaires qui vous retiennent à Paris vous font perdre dans l'embarras & la tristesse le plus beau mois de l'année ; & votre absence me prive de tous les plaisirs que je pourrois prendre dans un lieu, qui seroit charmant pour moi, si vous pouviez y venir. Pensez-vous comme moi ? Paris depuis que je l'ai quitté a-t-il encore des charmes pour vous ? Tout ce que vous y voyez vous est-il indifférent ? Souhaitez-vous de m'y voir ? Vous souvenez-vous que je vous aime, & ce souvenir contribue-t-il autant à votre bonheur, que la passion que j'ai pour vous contribue au mien ? Que je suis heureuse ! Si,

au milieu de tous les plaiſirs qui vous environnent, votre cœur ſent qu'il lui manque quelque choſe. Avez-vous du plaiſir à m'être fidéle? M'aimez-vous, enfin, autant que je vous aime? Ce n'eſt que dans un amour auſſi violent que le mien qu'on peut gouter une joie véritable. On s'ennuie quand on aime médiocrement. Si votre lettre dit vrai, que j'ai lieu d'être contente! Que vous vous exprimez bien! Il me sembloit, en la liſant, que j'avois moins d'amour que vous: mais eſt-il poſſible, qu'au milieu de tant de trouble on puiſſe avoir tant d'eſprit? Sentez-vous tout ce que vous m'écrivez? Vous me dites que vous vous ennuyez, je n'ai d'heureux momens que ceux que j'emploie à penſer à vous? Que je regrete ceux que je ſuis forcée de

donner à d'autres ſoins, & que pour ſoulager une ſi cruelle abſence, c'eſt peu de choſe qu'un portrait ! Si vous ſçaviez toutes les folies que je lui dis ! le mien vous occupe-t-il quelquefois ? Avez-vous beſoin de ce ſecours, pour penſer à moi, devroit-il vous ſuffire ? Ah, que vous m'aimez foiblement ! devriez-vous me laiſſer dans la triſteſſe de ma ſolitude, ne devriez-vous pas vous-même ſentir toute l'horreur de la vôtre ? Vous avez peut-être ſaiſi l'occaſion de votre procès, pour vous diſpenſer de me voir auſſi ſouvent que vous le devriez. Le viſage de votre Rapporteur vous plaît-il plus que le mien, & tous les procès du monde valent-ils celui que je pourrois vous faire perdre ? Je donnerois tout au monde pour avoir le plaiſir de vous

voir ici. L'eſpérance que vous me donnez d'y être dans quatre jours ne ſera-t-elle point vaine ? La Cour, & vos affaires vous en laiſſeront-elles le tems ? A préſent je ſuis veuve, mon Mari occupé dans le même lieu, & plus que vous, ne peut pas venir ſitôt, & vous devriez mieux uſer de la liberté que pourroit vous donner ſon abſence. Le tumulte de la Ville eſt déſagréable aux Amans, le cœur y eſt ſans ceſſe gêné par des bienſéances incommodes; & ce n'eſt que dans la tranquillité de la ſolitude, qu'on jouit parfaitement de ſoi-même. Venez donc eſſayer ſi vous me trouverez moins cruelle, & ſi votre vue ne me rendra pas plus tendre. Je vous avouerai du moins, que la beauté de la nature, l'ombre & le ſilence des bois, me jettent malgré moi dans

une

une rêverie dont je vous trouve toujours l'objet. Votre image me suit jusque dans les bras du sommeil, je vous vois toujours le plus aimable Berger du monde, & quelquefois le plus heureux. Mais enfin tous ces plaisirs ne sont que des songes; venez par votre présence m'en offrir un plus réel. Adieu, vous vous plaignez, pourriez-vous bien me dire pourquoi? Adieu, souvenez-vous que je vous aime, & que je meurs où vous n'êtes pas.

LETTRE XXXII.

HUIT jours se sont écoulés depuis que je ne vous ai vu; huit jours, que j'ai passés dans le plus grand chagrin du monde, & dans lesquels, peut-être, vous n'avez pas voulu

ſu trouver un moment pour penſer à moi. Vous m'avez écrit, il eſt vrai, une lettre qui auroit paru fort tendre à tout autre: Mais pouvez-vous m'annoncer tranquillement que vous ne pouvez venir de huit jours! Eſt-il poſſible qu'une abſence auſſi longue, ne vous paroiſſe pas auſſi cruelle qu'à moi? Mon cœur, parce qu'il eſt à vous, a-t-il perdu de ſon prix à vos yeux? La vivacité de mon amour me fait trouver de la langueur dans le vôtre, il me ſemble que vous ne devriez pas me laiſſer dans l'ennui de ma ſolitude. Je vous veux mal de votre peu d'empreſſement, je voudrois quelquefois que, pour me voir vous ſacrifiaſſiez tous les devoirs & toutes les affaires du monde; j'oublie que je vous ai défendu de le faire, & quand je m'en ſouviens,

viens, je ne vous pardonne pas de m'avoir si bien obéi. Pourquoi m'exposez-vous à penser des choses si extravagantes? Un moment est-il donc si difficile à trouver? Osez-vous bien donner au sommeil un tems qui ne devroit appartenir qu'à l'amour? Lorsque vous remplissez toutes les heures de ma vie, ne puis-je exiger de vous quelques-unes de la votre? Si vous sçaviez combien je m'ennuie, que de Robins & de Financiers, m'accablent, en vérité, vous plaindriez mon sort. Il n'est pas nécessaire d'être éloigné de ce qu'on aime, pour ne pas s'amuser de leur compagnie, & malheureusement, ils ont commencé avec tant de respect à m'ennuyer, que je ne sçais plus comment faire pour m'en débarrasser. La maison de P*** est pleine de

ces Messieurs, elle est si proche de la mienne que j'en suis obsédée toute la journée, surtout des jeunes Robins. Ils ont des façons si semillantes, tant d'esprit, & débitent la fleurette avec des airs si cavaliers, qu'il faut être aussi prévenue que je le suis, pour ne pas me rendre à leurs séduisans propos. Quelle impertinence! Quelle fatuité! On dit pourtant que ce sont des gens à bonnes fortunes; quelle honte pour nous! Je crois que l'habitude, qu'ils ont de s'ennuyer à l'audience répand sur toutes leurs actions je ne sçais quoi de fade, qui domine jusques dans leurs manieres les plus évaporées. J'ai déja reçu de ces petits téméraires trente déclarations plus tendres les unes que les autres. Vous ririez trop de les voir tous à ma toilette s'em-

s'empresser à me faire leur cour. Les aimables petites personnes! En vérité ce seroit une sotise que d'avoir avec eux de la vertu; on n'a, pour s'en pouvoir défendre, tout au plus besoin que de gout. Sans Saint Fer*** qui est d'avant-hier chez-moi, je crois que je serois malade d'ennui, mais sa gaieté me dédommage de toutes les fadaises que j'entens, & puis j'ai avec lui le plaisir de parler de vous. P*** me donna hier un souper qui acheva de me mettre tout-à-fait de mauvaise humeur. Mes Robins y dirent mille bons mots, je fus lorgnée impitoyablement, on y médit beaucoup pour me plaire, & avec tout cela, croyez-vous bien que je ne m'y divertis point du tout, & que si votre souvenir ne m'avoit soutenue au milieu de tous ces

amusemens, j'y serois morte de chagrin. Adieu, venez au plutôt, par votre air guerrier, dissiper cette légion d'ennuyeux qui m'obsedent. La chose presse: faut-il pour vous y déterminer vous dire que j'entens tousser votre oncle? N'importe, je vais, pour me divertir, lui faire cacheter ma lettre. Adieu, mon cher Comte, je n'ai pas le tems de vous rien dire, mais dites-vous de ma part tout ce que vous pourrez imaginer de plus tendre, & peut-être serez-vous encore bien loin de ce que je sens.

LETTRE XXXIV.

MAIS qui vous dit que j'aye besoin de vos excuses? Vous m'avez fait une espe-

ce

ce d'infidélité, je n'en sçaurois être fâchée, c'est un exemple que vous me donnez, & vous sçavez ce que ceux de cette sorte-là valent auprès de mon sexe. Vous craignez qu'il ne soit suivi, c'étoit une réfléxion qu'il falloit faire auparavant; mais, point, vous commencez par insulter, & vous avez peur, après, de la vengeance. Vous avez mené hier vous, & Saint Fer*** des Filles d'Opera à la campagne; je ne vois là-dedans rien d'extraordinaire, je suis persuadée que vous aurez choisi les plus vertueuses, & quelque difficile que pût être ce choix, je m'en rapporte entiérement, & à votre goût, & à votre discernement. D'ailleurs, il n'a jamais été défendu d'aimer la musique, & je conçois qu'elle est plus touchante au fond d'un

bois que parmi l'embarras d'un théâtre, & la foule importune des Spectateurs. Mais quand tout cela ne seroit pas, & que mon imagination, qui cherche sans cesse à vous justifier, voulût pour ce coup mettre les choses au pis, qu'en pourroit-il arriver ? Je rougirois dans cette occasion d'être jalouse, je ne puis seulement qu'en être un peu moins fidelle; mais ce n'est pas à quoi vous avez pensé, & ce que, malgré votre étourderie, vous ne présumez pas qui puisse arriver. Cela sera pourtant: il me vient quelquefois les plus jolies tentations du monde, & je ne suis point fâchée que vous me fournissiez l'exemple d'y succomber. Je me piquois autrefois d'une constance qui ne pouvoit manquer de nous ennuyer l'un & l'autre. Je change de systême.

ſtême. En nous donnant carriere ſur toutes nos fantaiſies, ſi celle de nous aimer nous reprend, ſans retomber dans les premiers transſports d'un amour naiſſant, nous nous verrons avec plaiſir, nous nous regretterons même quelquefois. Point de jalouſies, de brouilleries, de caprices, rien en un mot de toutes les délicateſſes qui rendeut l'amour ſi inégal. Nous nous ferons des confidences; un auſſi aimable homme que vous n'a que trop à raconter. Nous nous aiderons mutuellement par des conſeils, s'il eſt poſſible, cependant, que ceux d'un étourdi tel que vous, puiſſent ſervir à quelque choſe. S'il vous arrive une aventure pareille à celle d'hyer, je vous dirai que ces ſortes de fantaiſies aviliſſent un galant homme, & que lorſqu'on ſe prend pour des per-

perſonnes de cette ſorte, on s'expoſe à jouer un perſonnage diſgracieux; qu'au milieu de mille inconveniens qui ſuivent ces petits divertiſſemens, il eſt douloureux pour la vanité de ſe voir en compromis avec les honnêtes perſonnes qu'elles peuvent aſſocier à leurs plaiſirs. Jugez par cet échantillon de morale de celle que je prépare à vos premieres fantaiſies. Dieu veuille que j'en ſois quitte pour celle-là, & vous pour le repentir de vous l'être permiſe. Adieu, vous croyiez que je ne ſerois pas viſible aujourd'hui, vous vous trompez.



LETTRE XXXIV.

JE ne sçais ce qui arrivera de tout ceci, mais je ne crois pas que depuis qu'on se mêle d'aimer, l'Amour ait uni deux personnes plus folles que nous. Il y a huit jours que j'étois jalouse, &, si je crois ce qu'on m'a dit, je ne manquois pas de raison pour l'être. Aujourd'hui, vous l'êtes, apparemment pour me copier; mais à parler sans vanité, je ne suis pas un aussi bon modele que vous pourriez vous l'imaginer. Vous dites que je suis coquette, cela peut être vrai. Que j'aime à plaire, dois-je renoncer à tout le genre humain? Vous seriez cependant bien étonné, si je vous disois, que dans tout ceci, j'agis par

raison. Cela va vous paroître bien étrange, rien n'est pourtant plus certain. J'ai remarqué, car quoique je vous aime, je remarque quelquefois, ou pour mieux dire, je remarque parce que je vous aime. J'ai remarqué, dis-je, qu'il est bon d'éveiller votre amour. Hélas! quand il est content, il est si sombre, un peu de jalousie vous anime. Quand vous craignez un rival, vous me dites les plus jolies choses du monde, vous oubliez que vous êtes heureux; & vous vous remettez dans le moment dans le cas d'un homme qui voudroit le devenir. Sommes-nous bien ensemble? Assis nonchalamment dans un fauteuil, vis-à-vis moi, vous ne me dites rien; & quelquefois, je crois, vous n'en pensez pas davantage. Vous me faisiez il y a quelque

tems.

tems, une petite careſſe qui avoit la mine d'être fort tendre, point, vous n'y penſiez pas, juſtifiez-moi cette diſtraction. En verité! vous êtes un Aman ſingulier, plaiſant même par cette ſingularité. Actuellement vous êtes bien fâché contre moi. Vous ſortîtes hier d'un air bruſque, vous juriez même entre vos dents de ne me revoir jamais, je parierois que vous ne ſçavez pas pourquoi. Vous vous êtes mis en tête d'être jaloux de R**, enfin vous ne voulez pas qu'il faſſe des Madrigaux pour moi. Il eſt cependant bien touchant de voir ſous le tendre nom de Silvie ſa réputation courir l'Univers entier, laiſſez-moi jouir du plaiſir de l'immortalité, ſes vers me la promettent, & vous ne me donnez que les momens dont vous ne ſçavez que faire, y a-t-il

compenſation ? J'avoue encore qu'il m'amuſe dans ma ruelle lorſque vous la laiſſez vuide ; il me montre à faire des vers. Quel charme pour vous lorſque dans les accès de mon amour, mon eſprit animé vous adreſſera de tendres Elegies, vous appellera Coridon, vous retracera, enfin, ces momens enchanteurs, où vous triomphâtes pour jamais de ma liberté : au reſte il n'eſt pas tems encore que votre jalouſie éclate. Vous voyez qu'on ſe plaint de mes rigueurs, attendez du moins, pour vous fâcher les remercimens. Il vous ſied mal de vous brouiller avec moi, quel tems choiſiſſez-vous? Mon mari eſt à la campagne, que voulez-vous que je devienne? J'ai réſolu, pour punir votre froideur, que nous dînerions aujourd'hui tête-à-tête, & que nous reſte-rions

rions ensemble toute la journée. Vous pensez bien que je pourrois mieux faire, mais si vous m'aviez aimée, vous ne m'auriez pas vue. Je ne puis vous faire plus de peine qu'en vous donnant tout ce tems pour me demander pardon. N'y manquez pas au moins, cela deviendroit sérieux.

LETTRE XXXV.

VOus gagnez votre procès, & vous acquerez un rival, est-il homme au monde plus heureux que vous ? Je passe sur les galanteries de votre Rapporteur, ainsi que sur les obligations que vous m'avez, mais j'ai fait des merveilles auprès de vos Juges. Croiriez-vous bien que le vieux Marquis de *** paralytique, étique, asthmatique,

que, s'est mis dans la tête d'être amoureux de moi, & qu'il a profité de votre absence, pour me faire sa déclaration? Il a commencé par m'envoyer mille sucreries, car c'est l'allure de tous ces vieux séducteurs-là. Le présent étoit accompagné d'un billet plus fade cent fois que toutes ces douceurs. Hier, enfin, qu'il avoit dîné chez-moi, il se débarrassa de mon mari pour venir me trouver dans mon appartement, où il sçavoit que j'étois seule, sûr, que fait comme il est, il remporteroit aisément la victoire. Il s'approcha de moi, plus tremblant de vieillesse que de timidité, me prit la main, & me la baisa, en me la serrant. Cette politesse me déplut. Il crut, que pour me disposer plus favorablement pour lui, il devoit me faire le détail nombreux de

de ſes bonnes fortunes; il me nomma quinze ou vingt Dames de la vieille Cour, me fit bien autant de vieux récits très-propres à échauffer l'imagination, & pouſſa tout au moins autant de ſoupirs. Voyant qu'il ne retiroit aucun fruit de toutes les peines qu'il ſe donnoit, il ſe jetta à mes genoux, & me jura que j'avois tout effacé de ſon cœur, que rien n'étoit impoſſible à mes beaux yeux, qu'ils avoient rallumé chez lui des feux auſquels la bienſéance, plus que la nature, ne lui permettoit pas de s'abandonner; que depuis plus de trois mois, il ſoupiroit, ſans oſer me le dire, qu'il avoit craint le ridicule que ſe donne un homme amoureux, lorſqu'il n'eſt plus dans cette premiere jeuneſſe qui fait pardonner les écarts; mais que je l'avois em-

porté ſur toutes ſes réfléxions ; enfin, qu'il me prioit d'avoir égard à ſes ſouffrances, & qu'il étoit le plus diſcret de tous les hommes. Juſques-là je n'avois rien dit, & il préſumoit déja de mon ſilence, que je ne ſerois pas inſenſible, lorſqu'à la fin de ſa harangue, jettant les yeux ſur lui, je ne pus retenir le plus prodigieux éclat de rire qui me ſoit jamais échappé. Rien n'étoit plus plaiſant que de voir à mes genoux ce vieillard chancelant, me tenant tendrement une main, ſa béquille à mes pieds, hommage que me faiſoit ſa paſſion, un œil égaré, caché ſous un ſourcil épais, & par-deſſus tous ces agrémens, le plus ridicule bégayement, dont jamais ait été affligé quelqu'un. plus il me parloit de ſon amour, plus je riois. Il commençoit à

ſe fâcher, & moi à rire de plus belle, lorſque mon mari entra. Le vieux Marquis fit à ſon aſpect des efforts étonnans pour ſe lever, & fut contraint de reſter dans la même ſituation. Ah! parbleu, dit le Marquis, vieux ſcélérat que vous êtes, je crois que vous en contez à ma femme. Donnez-lui donc la main, ajouta-t-il, en parlant à moi, ne voyez-vous pas, qu'à cauſe de ſon rhumatiſme, il reſteroit à vos pieds juſqu'à demain? Croyez-moi, lui dit-il, ne vous adreſſez plus à elle, elle eſt plus maligne que vous, & je pourrois bien n'être pas toujours ſi débonnaire, allons, prenez congé. Le vieux Marquis outré me fit une grave révérence, & ſortit. Je ſuis pourtant bien fâchée qu'il n'ait pas valu une infidélité, en tout cas ce n'eſt que partie

tie remiſe, & je ſçaurai bien, quand il me plaira, me venger de votre froideur, & même de votre inconſtance. Les perfidies des Amans ne ſont aux jolies femmes que des prétextes pour d'autres paſſions.

LETTRE XXXVI.

QUE vous vous plaignez froidement de mon abſence! Quand votre cœur vous dit ſi peu de choſe, que n'empruntez-vous le ſecours de votre imagination? Si vous pouviez ſçavoir comment vous m'aſſurez d'un amour éternel, vous rougiriez d'exprimer ſi mal, ce que vous devriez ſi bien ſentir. Vous n'avez que de l'eſprit. Vous m'avez écrit la plus jolie lettre du monde; vous racontez agréablement, mais que m'importent les

les aventures de Paris, à moi, qui ne veut être informée que de l'état de votre cœur ? Vous me mandez que vous vous portez bien, voilà la ſeule choſe flateuſe que vous m'ayez dite ; mais me témoignez-vous ſeulement la moindre inquiétude ſur ma ſanté, me plaignez-vous d'être ſi long-tems éloigné de vous? Avez-vous la force d'être gai, quand vous ne me voyez pas ? Eſt-ce pour m'inſulter que vous avez tant de légéreté dans l'eſprit ? Eſt-ce ainſi que vous me payez de ma triſteſſe, & que vous ſoulagez ma ſolitude? vous me dites encore que vous m'aimez, mais c'eſt avec une froideur ..... vous ne le ſentez-pas ! Quoi ! ne ſerai-je donc jamais ſure de votre cœur ? L'abſence, qui pour les vrais Amans eſt un ſupplice inſupportable, n'eſt-

elle pour vous qu'un repos ? Que je vous plains de sçavoir si mal aimer ! Que vous y perdez de plaisir ! Dans le tems même que je connois toute votre indifférence, je jouis d'un bonheur que vous ne sentirez jamais. Je sens que je vis du moins, & que, tout ingrat que vous êtes, j'ai la satisfaction de ne vivre que pour vous. Je me rappelle nos plaisirs, & ce souvenir me cause une joie plus sensible que celle que vous avez pu ressentir dans les plus tendres momens. Mon sommeil même est plus animé que ne l'a jamais été votre cœur dans les transports les plus vifs. Lors même que votre froideur me desespere, j'ai un secret plaisir à penser que vous aimez moins que moi; mais je mourrois de douleur, si vous ne m'aimiez point du tout.

Pour-

Pourquoi vous fais-je des reproches? Votre tiédeur ne vous rend-elle pas assez malheureux? Je veux bien croire, que si vous pouviez aimer davantage, tous vos transports seroient pour moi, & je ne sçaurois m'empêcher d'être contente, quand je songe que vous n'aimez que moi. Que vous n'aimez que moi! Quelle folle espérance me séduit! Si vous n'aimiez que moi, vous auriez déja abandonné un lieu où vous ne pouvez point me voir, où tout doit vous retracer l'image cruelle d'une félicité dont vous ne jouissez plus. Vous fuiriez avec soin l'occasion de m'être infidele. Je ne vous connois que trop, vous ne voulez que des agrémens : par tout où vous en trouverez, vous oublierez qu'on vous aime, & qu'il y a au monde une infortunée qui ne respire

que pour vous, & qui fait consister tout son bonheur dans la tendresse que vous lui avez marquée. Cette idée me tue; j'ai beau vouloir assurer ma tranquillité sur les sermens que vous m'avez faits, je crains toujours votre inconstance. Jalouse sans objet, mon cœur n'en est pas moins déchiré. L'amour que j'ai pour vous, vous rend sans cesse présent à mon idée; mais au milieu du plaisir que votre souvenir me cause; je ne sçaurois vous imaginer fidele. Serois-je assez heureuse pour me tromper! Tâchez du moins de m'épargner des chagrins; c'en est assez pour moi que d'être éloignée de vous, & pour comble de malheurs, je ne suis point sure du tems de mon départ. La maladie de ma Mere m'arrête, &, je ne sçais pourquoi, les ordres

dres de mon mari. Comptez-vous comme moi les effroyables jours de notre absence? Songez-vous qu'il y a un mois que je ne vous ai vu? Songez-vous que je serai encore quinze jours sans vous voir, (plaise au ciel que je mette les choses au pis!) que peut-être pendant ce tems-là je ne recevrai point de vos nouvelles. Adieu, mon aimable Comte. Quelque chose que vous puissiez faire, je sens que je vous aimerai toujours; puissiez-vous, content de cette assurance, ne la rechercher jamais ailleurs. Que ne m'est-il permis de vous en écrire davantage! Sans la Poste qui me presse, je crois que je ne finirois point. Mes lettres sont ennuyeuses, & je doute que vous ayez assez de patience pour les achever. Si, comme vous j'aimois foiblement,

elles

elles ſeroient plus courtes que les vôtres, que je les trouverois encore trop longues. Adieu.

LETTRE XXXVII.

LA précieuſe Madame de *** a donc enfin pris ſur ſon auſtere vertu, de vous faire la plus hardie déclaration qui ait jamais été. Mon Dieu! qu'elle m'a divertie, & que je vous ſuis obligée de m'avoir donné ce plaiſir. Que de langueurs! Que de douleurs! Quel fatras! Sérieuſement les Infantes n'auroient pas écrit d'un autre ſtyle à leurs ennuyeux Chevaliers. Vous me ſacrifiez donc cette belle aventure, je vous en remercie de bon cœur; mais me permettez-vous de faire mes réfléxions ſur les motifs du ſacrifice?

ce? Vous craignez l'ennui, & les beaux ſentimens, qu'elle vous auroit peut-être débités à toute heure, ne vous auroient pas amuſé autant que mon étourderie. D'ailleurs faire toujours de longües diſſertations ſur le mérite de la conſtance, parler du plaiſir qu'un amour, détaché du vice, cauſe à un ame délicate, n'oſer rien eſpérer, ou diſſimuler ſes deſirs, ſe faire un crime de profiter d'un moment heureux. Voilà tous les plaiſirs que vous avez imaginés auprès d'elle : mais détrompez-vous. Les femmesqui paroiſſent ſi ſévéres, ne ſont pas les plus inacceſſibles aux déſirs ; & celle-ci, en liſant les Romans, n'en a que mieux connu la néceſſité de les abréger. Vous n'auriez pas tant ſouffert ſous ſon empire, que vous avez pu le croire, & ſon impatience

tience prévenant la vôtre, ne vous auroit pas laiſſé un ſeul jour dans le doute d'un bonheur parfait. Que vous êtes bon! Vous pouviez ſi bien ménager cette infidélité, que je ne m'en ſerois pas apperçue. Comment avez-vous pu vous refuſer au charme de compter une perſonne de plus au nombre de vos conquêtes? Il arrive tous les jours des choſes qui me ſurprennent, ſans vouloir cependant diminuer le mérite du ſacrifice, je vous avouerai que je n'aurois jamais craint cette rivale, & ſi vous l'aviez aimée, la honte, qui en auroit rejailli ſur vous, m'auroit aſſez vengée de votre perfidie. Félicitez-vous de n'avoir pas été ſenſible à ce qu'elle a fait pour vous plaire. Autant que j'ai de ſatisfaction de votre fidélité, je voudrois, pour vous

en

en récompenser, vous aimer, s'il étoit possible, encore plus que je ne vous aime. Au milieu de tant de sujets de joie, je ne laisse pas cependant de ressentir une inquiétude mortelle, & je crois que je serai moins tourmentée, quand je vous aurai fait part de ce qui la cause. J'ai cru avoir remarqué que mon Mari n'aimoit plus votre Cousine. Des visites moins fréquentes, moins d'impatiences, plus d'empressemens pour moi, les medisances adroites qu'il répand sur elle, le dégoût qu'il marque pour les bras quarrés & les nez courts, le séjour qu'il fait chez lui, le soin qu'il prend de me plaire, les discours qu'il tient sur le tumulte du monde, sur la perfidie des femmes, les caresses qu'il me fait, & son embarras

 quand

quand il me regarde, tout me fait craindre qu'il n'ait envie de renouer avec moi, peut-être m'alarmé-je sans raison, mais je connois ses caprices, il faut qu'ils se succédent, & je serai peut-être assez malheureuse pour en être l'objet. Adieu. Je vous verrai aujourd'hui où vous sçavez. Aimez-moi toujours, mon cher Comte, il n'est point de malheurs que votre tendresse ne me fasse supporter patiemment, je ne souffre plus dès que je vous vois.

BILLET.

*MADAME de *** selon vos désirs; vous prête sa maison, & consent que vous en fassiez demain les honneurs, puisque vous le voulez absolument. Saint Fer *** viendra avec nous; & plût*

plût à Dieu que j'eusse des témoins plus sévéres, & aussi incommodes que je crains qu'ils ne le soient peu. Je vais revoir des lieux où je vous ai donné les premieres marques de ma foiblesse, & je ne sçais que trop que vous en exigerez encore; votre lettre est remplie d'amour, je connois vos transports, & je me défie de moi-même. Pourquoi m'annoncez-vous des momens que je voudrois pouvoir éviter toujours? Cette idée est-elle la seule qui vous occupe? Que j'ai de reproches à vous faire, & que j'aurois de satisfaction à me brouiller avec vous! si je n'avois pas encore le racommodement à craindre.



LETTRE XXXVIII.

JE vais vous faire la plus extravagante, la plus ridicule, la moins vraisemblable querelle qu'on ait jamais imaginée. Je suis de mauvaise humeur aujourd'hui, & votre charge auprès de moi vous oblige à essuyer mes caprices; vous voyez que je vous préviens, mais quoique je commence par m'avouer folle, je n'en serai peut-être pas moins raisonnable dans ce que j'ai à vous dire. Je n'étois pas hier chez la Duchesse; & Madame de *** y étoit. Cette Dame, comme vous le sçavez, aime tant l'amour, que quand elle n'a pas le tems de le faire, il faut qu'elle en parle. Elle vous demande ce que vous pensez

de

de la constance, vous répondez ingénuement qu'il n'est rien de plus ennuyeux : on vous le conteste: & pour appuyer votre raisonnement, & faire voir que ce n'est point par opiniâtreté que vous êtes d'un sentiment contraire, vous dites qu'elle vous ennuie, vous personnelement; on n'en veut rien croire; pour qu'on n'en doute plus, vous rapportez des aventures qui vous sont arrivées, vous mourez presque de plaisir en exprimant celui que vous trouvez à faire une perfidie, & vous terminez votre discours en disant que, graces à Dieu, pas une femme encore ne vous a prévenu. Cela m'a piquée, j'ai cru pendant quelques heures qu'il seroit plaisant pour moi d'être infidelle; & puis, par une idée plus sote, j'ai pensé qu'il étoit plus beau de se laisser

prévenir. C'eſt prendre pour ſoi-même un parti bien douloureux, mais on a, en pareil cas, le plaiſir d'être plaint, l'on paſſe pour l'exemple de ſon ſiécle; & l'amour propre ſe dédommage par là de ce qu'il y perd d'ailleurs. Quoique je ſuis perſuadée que votre eſprit s'eſt égayé aux dépens de votre cœur, je ne ſuis pas contente de vous voir ſoutenir par de petites hiſtoires, peut-être réelles, un ſentiment qui me déplaît; & dans la ſituation où vous êtes, vous ne deviez pas croire qu'il y eût au monde des inconſtans. Vous m'aimez, j'en ſuis ſure, malgré votre indolence vous m'adorez: & ſi l'adoration n'eût pas été égale, où en auriez-vous été? Je pouvois ſaiſir ce prétexte, & dire pour ma juſtification que, puiſque vous trouviez du plai-
ſir

ſir à être inconſtant ; vous aviez envie de le devenir, mais malheureuſement la fantaiſie de vous aimer me tient encore, & tant qu'elle me tiendra, vous aurez la bonté de vous en tenir à la conſtance. Cela eſt cruel ! je frémis de votre ſituation, & pour y ajoûter quelque choſe de plus terrible, je vous ordonne de venir paſſer la journée avec moi. Je ſuis curieuſe de voir ſi vous oſerez ſoutenir devant moi vos propos d'hier. Adieu, voilà tout ce que j'avois à vous faire ſçavoir. Ce n'étoit pas la peine de faire une ſi longue lettre, mais je m'ennuyois, j'ai pris la plume ſans avoir d'idée bien déterminée que mon dernier ordre. Il n'étoit pas ſéant de vous l'expoſer d'abord; j'étois un peu piquée contre vous, cela ne valoit pas la peine de vous gronder

bien férieusement, j'avois pourtant envie de le faire. J'ai commencé avec distraction, j'ai continué de même, & voilà pourquoi je vous ai fait tant de discours inutiles. Je vous les aurois épargnés si j'avois été sage; mais vous avez tant de tems à perdre, que je ne dois pas me reprocher de vous avoir fait employer quelques momens, c'est toujours faire quelque chose que de lire une lettre à propos ou non. Je devois vous quereller, l'ai-je fait? Mon Dieu, que j'ai de peine à finir! Adieu, pourtant je vous aime toujours.

LETTRE XXXIX.

AVOUEZ que je suis bien aimable, & que malgré toutes les envies de changer qui vous

vous prennent de tems en tems, mes agrémens vous retiennent dans mes chaînes. C'eſt un eſclavage éternel pour vous ; un ſeul de mes regards détruit toutes vos fantaiſies ; & quand vous me voyez, vous êtes honteux d'avoir penſé que vous pouviez être infidéle. N'avez-vous pas raiſon, mon cher Comte, ſçait-on à quoi on s'engage quand on pourſuit de nouvelles conquêtes? L'incertitude, où l'on eſt de plaire, réveille par un tourment effectif, & la peine que l'on prend à déveloper un cœur inconnu, vaut-elle le plaiſir qu'on a à lire dans celui qui eſt à nous? Que pouvez-vous voir dans le mien qui ne doive faire votre félicité ? Toujours occupé de vous, il ne conçoit rien, ne ſent rien qui ne ſoit vous. Fermé à toute autre idée que la vôtre, quel

quel plaisir ne ressent-il pas à vous exprimer sa tendresse, à se tromper même sur la vôtre? Quelles preuves de mon amour ne vous ai-je pas données? Quel chagrin de n'en pouvoir trouver de nouvelles! Quel charme pour moi, d'en pouvoir imaginer! Mon cher Comte, ma passion n'a point de bornes - pourquoi la façon de vous l'exprimer, de vous l'apprendre en a-t-elle? Pourriez-vous vous résoudre à changer? Quel autre plaisir vous fourniroit votre inconstance, que celui de faire mourir de douleur la personne du monde qui vous aime le plus tendrement? En seroit-ce un pour vous? Hier pourtant vous aviez la cruauté de me faire entendre que vous pourriez cesser de m'aimer, peut-être même l'aviez-vous souhaité! Avois je méri-

mérité que vous me donnassiez unsi cruel chagrin? Vous m'accusez de souffrir vos transports avec peine; vous fermez donc les yeux sur les miens. Ah! je n'ai que trop de sensibilité: Mais l'amour n'est-il que cela? Ne peut-on jamais s'y livrer sans offenser la vertu des personnes sensées qui s'aiment? N'ont-elles que cela à se dire? Je le vois, vous cherchez à user votre passion, puis-je être d'accord avec vous sur ce sentiment, Moi, qui ne le connois pas; moi, qui de jour en jour vous aime plus fortement. Je sçais d'ailleurs l'effet que les plaisirs continus ont sur l'amour: On les goûte d'abord avec transports pour la nouvauté. Les désirs, irrités d'une longue résistance, leur donnent ce charme qui s'assoupit ensuite nécessairement; on les cher-

cherche encore par fantaisie ou par habitude, puis ils ne touchent plus. Que deviendrois-je si je vous voyois parvenir à ce point, & si dans les momens que vous recherchez sans cesse, j'étois réduite à me plaindre de votre indifférence. J'ai jugé, pour éviter une chose si douloureuse qu'il valoit mieux que vous eussiez à vous plaindre de la mienne. J'ai même envie de vous faire recommencer, & de vous voir vous donner les soins qu'il vous a fallu pour m'acquérir. Je crois, si je ne m'y prens trop tard, que c'est l'unique moyen de réchauffer votre amour; mais vaux-je encore à vos yeux la peine d'être aimée? J'avois envie d'être modeste: mais, en me mirant par hazard, je me suis trouvée si jolie, que je n'en ai pas eu la force: c'est mon a-

mour pour vous qui m'embellit. Adieu je vous remercie de votre lettre, jamais vous ne m'avez écrit tant de choses tendres; vous en viendrez, quand vous voudrez, recueillir les fruits. J'ai mille satisfactions à vous faire, tant sur ce qui se passa hier, que sur les impertinences qui m'ont échapé sur la fin de cette lettre; Je ne sçais jamais ce que je dis, quand je ne dis pas que je vous aime.

LETTRE XL.

JE ne sçais quand finiront vos fantaisies, ou quand cessera mon indulgence pour elles? Je commence à être lasse de l'une, & je ne me sens pas disposée à être long-tems la dupe de l'autre. Depuis que nous nous aimons, ou pour mieux dire, depuis que je vous aime, vous ne m'a-

viez point tourmentée au point où vous le faites il y a quatre jours: & jamais il ne vous est venu dans la tête des idées si déraisonnables ! Que vous importe que j'aye aimé quelqu'un avant vous ? Quel droit aviez-vous sur mon cœur avant que je vous connusse ? Ai-je cru, lorsque j'ai commencé à vous aimer, que vous n'aimiez rien vous-même, jusqu'au moment qui a fait naître votre passion pour moi ? Mais que me fait à moi, si vous m'aimiez bien, que vous en ayez aimé d'autres ? J'avoue qu'il m'eût été plus doux d'avoir allumé en vous les premiers désirs; mais quoique fort jeune, alors il y avoit long-tems que vous ne vous souveniez plus de votre premiere amourette. Me convenoit-il de vous en faire un crime ? Et si je vous avois mar-

qué une jalousie si extraordinaire, ne m'auriez-vous pas répondu, mais, Madame, pouvois-je deviner que vous m'étiez destinée ; & devois-je renoncer aux conquêtes qui se présentoient de tous côtés, pour en mériter mieux une personne que je ne connoissois pas? Hé bien, Monsieur le Comte, je n'aurois que cela à vous répondre. Si j'étois dans le cas où vous me supposez, je n'aurois pas pu penser que j'aurois un jour le bonheur de recevoir les hommages de M. le Comte de.... & que je le trouverois bon : & si avant lui quelqu'un s'étoit présenté & m'avoit plû, je n'aurois pas cru faire une infidélité au Comte de .... d'aimer le soupirant actuel. Avouez la vérité, vous ne cherchez qu'une raison pour justifier l'infidélité que vous méditez. Je suis

ſuis aſſez malicieuſe pour ne vous la pas fournir. Vous ne pouvez plus tenir à l'ennui qui vous accable ; & voilà l'unique ſource de toutes les mauvaiſes querelles que vous me faites. Vous exigez de moi un détail ſincére de ma vie, de l'état de mon cœur, avant & après que je vous ai connu, & des impreſſions que vous avez faites ſur lui. Vous ne voulez vous en ſervir que pour y trouver des raiſons de mépris pour moi, ou de vanité pour vous. Je devrois vous le refuſer, mais ce feroit vous confirmer dans votre erreur ; & quoique peut-être vous ne ſoyez pas diſpoſé à croire ce que je vous dirai, la vérité n'en ſera pas plus altérée dans mon recit. Je vous ſuis obligée du détail que vous me voulez faire, je ne ſuis pas curieuſe ; d'ailleurs

vous le pourriez faire aussi faux que celui que je voulois vous donner, pour vous punir de vos extravagances ; & puis je crois qu'il vaux mieux ignorer mille choses sur une matiére si délicate, que d'en trop apprendre. Je commence ;

Figurez-vous que dans cet âge où les filles sentent qu'elles doivent plaire & qu'elles le veulent, je ne le sentois ni ne le voulois ; une éducatipn prise au milieu du grand monde, un peu de raison, beaucoup de fierté, de bons avis m'avoient éclairée sur les ridicules des hommes, je les voiois sans plaisir & les entendois avec dégoût : les jeunes me paroissoient impertinens, & les vieux incommodes ou vicieux. Je réfléchissois sur leurs façons avec les femmes, & j'y trouvois toujours de quoi les craindre

ou les méſeſtimer, un ſeul pourtant, &, je vais vous le nommer, de peur que vous ne faſſiez de ce ſilence un ſujet de jalouſie, un ſeul, c'etoit le Marquis de P**, (il eſt mort, vous le ſçavez) m'avoit ſçu plaire: ſes manieres polies & ſenſées, ſon eſprit plus formé qu'on ne l'a d'ordinaire dans l'extrême jeuneſſe, ſes empreſſemens pour moi, ſa façon naïve & vraie de m'exprimer ſon amour, avoient fait naître dans mon cœur une inclination très-forte; mais contrainte par mon état, inſtruite par ma raiſon, je ne lui dis rien du progrès qu'il avoit fait ſur moi. Dans ces diſpoſitions on me maria ſans que je le vouluſſe, ou que je m'y opoſaſſe? Le Marquis en penſa mourir de douleur, mes chagrins furent auſſi vifs que les ſiens, mais j'avois de
la

la vertu, & je parvins à les surmonter, mon mari m'aimoit, mais occupée d'une passion, que ses malheurs me rendoient encore plus chere, je souffrois de ses soins, & ne les voyois qu'avec froideur. Le Marquis s'éloigna : fortifiée par son absence, je fus plus en état d'ouvrir les yeux sur le mérite de mon mari. J'étouffai des soupirs criminels pour moi, & je me fis enfin un plaisir de mon devoir. Je fus charmée du changement qui s'étoit fait dans mon ame, je sentis que j'aimois & j'en eus d'autant plus de joie que je n'avois point cet amour à me reprocher, je passai deux ans dans cet état tranquille; j'aimois, j'étois aimée, je jouissois d'une grande liberté, j'employois les momens que mon amour ne remplissoit pas, á la lecture, à la mu-

musique; en un mot à toutes ces occupations qui amusent en instruisant. Mon sort changea bien-tôt, les infidélités de mon mari éclaterent; mais quand la voixpublique ne meles eûtpoint apprises, son indifférence pour moi ne me les eût que trop fait connoître; je tombai dans le plus affreux désespoir, je pleurai, je gémis, je me plaignis à lui de mes tourmens; je n'en fus pas moins malheureuse, j'essayai vainement de le ramener, sa froideur pour moi n'en devint que plus éclatante, de la froideur il passa au mépris, à la dureté. Je suis fiere, on ne m'outrage pas impunément, je pris tant de soin d'éteindre mon amour, il m'en donnoit tant d'occasions, qu'enfin j'y réussis. Après cette fatale épreuve de la perfidie des hommes, plus confir-

firmée que jamais dans l'horreur que j'avois eue pour eux, vous concevez sans peine que je ne cherchois pas un amant, j'étois même parvenue à une si grande insensibilité, que tous les discours séduisans de ceux à qui je plaisois, ne produisoient d'autre effet que celui de m'ennuyer. Je me souciois trop peu de mon mari, pour d'aigner m'en venger; & d'ailleurs, la vengeance qu'on me proposoit & les vengeurs qui s'offroient, me déplaisoient également. Je suis si peu sensible, que je n'avois pas même besoin de penser à mon devoir pour m'y retenir. Charmée du reposqui regnoit dans mon ame, assez heureuse pour ne pas haïr mon mari, m'amusant même de ses infidélités; je vivois dans un bonheur parfait, lorsque le Marquis lui-même vous amena chez

moi. Votre vue me frapa, vos discours me plûrent, je remarquai que vous m'aimiez ; j'eus besoin de toute ma vertu pour tâcher d'en être fâchée, je ne le fus pas assez apparemment, puisque vous ne vous en apperçûtes pas; je crûs pour mon malheur, que ce n'étoit qu'une impression foible que celle que vous aviez faite sur moi, je me livrai trop à cette idée, je badinai avec vous-même de votre amour, vous en tirâtes avantage, vous m'écrivîtes, je crûs, en vous répondant avec sévérité, que vous cesseriez de me tourmenter, peut-être que j'exprimay mal mes intentions ; & pour vouloir vous donner trop bonne opinion de moi, à force de vous écrire que je ne vous aimois pas, je vins enfin à vous écrire que je vous aimois. Je

vous

vous l'ai prouvé. Ingrat! Je vous le prouve tous les jours, vous méprisez à présent ma passion, je commence à me repentir d'un égarement que votre indifférence me fait sentir aujourd'hui, aussi criminel que je voudrois qu'il me l'eût toujours paru. De jour en jour, je me repens de plus en plus, & j'espére que bientôt je me repentirai si bien, que je ne vous aimerai plus du tout. Adieu, Monsieur, voilà tout ce que j'avois à vous dire, & peut-être plus que vous n'en vouliez sçavoir.

BILLET.

VOus ne pouviez pas plus mal prendre votre tems pour la partie de campagne que vous me proposez. Je suis malade à mourir; je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit, & ce qui me fait croire que je

*je suis bien mal, c'est que je n'ai pas trop pensé à vous. Je me sens dans l'ame une langueur, une indolence, & tant de foiblesse dans tout le reste, que je ne puis comprendre comment je ne me suis pas encore évanouie, & ce qui me désespére de cette indisposition imprévue, c'est qu'elle va à coup sûr me brouiller avec vous. Tout ce que je puis vous dire pour ma justification, c'est que je n'avois aucune envie de me porter mal. Vous sçavez qu'hier j'étois de très-bonne humeur, & je crains qu'elle ne soit la cause de ma tristesse d'aujourd'hui. Et puis aller à la campagne! Le tems me paroît d'un sombre affreux; mes chevaux sont malades, mon Cocher est déja ivre. Je ne veux point aller dans le carosse de Madame de***, Saint Fer *** y est toujours; je crains qu'on ne dise dans le monde que je suis amou-*

amoureuse de lui. Me faire voir dans le vôtre, ce seroit bien pis! Ainsi vous voyez qu'il n'est pas possible que je sorte. Venez chez moi, si cela vous amuse, peut-être aurai-je compagnie; mais en cas que nous soyons seuls, nous nous dirons de jolies choses, nous traiterons l'Amour métaphysiquement; s'entend; nous jouerons si vous voulez. C'est en conscience tout ce que je puis faire pour vous.

LETTRE XLI.

IL vient, mon cher Comte, de m'arriver la chose du monde la plus cruelle: nous allons être les plus malheureuses personnes du monde. Mon mari, ah! mon pressentiment n'étoit que trop vrai! n'aime plus vôtre Cousine; il vient de se jet-

ter à mes pieds, m'a demandé pardon de ses égaremens, m'a juré, les larmes aux yeux, un amour éternel. Dans la surprise où un pareil coup m'a jettée, je n'ai pas eu la force de l'interrompre, ni de lui marquer à quel point son retour m'est odieux. Il a interprêté mon silence à son avantage; & pour mieux me prouver que sa démarche est sincere, il veut, dit-il, passer tout l'Eté avec moi en Bretagne. Comment parer cet effroyable départ? Dois-je abandonner le soin de ma réputation? Que pensera ma famille, si je refuse de partir? Que penseroit-il lui-même de cette résistance à ses volontés? Quel seroit mon malheur, s'il alloit démêler la cause de mon indifférence pour lui! Mon cher Comte, nous serions séparés pour

pour jamais. Vous ne connoiſſez point ſes fureurs ; le moindre de mes maux ſeroit un exil éternel. Que vais-je devenir ? Quelles reſſources puis-je trouver contre lui ? Ma mere, témoin de mes pleurs & de ſes infidelités, elle qui me conſoloit, autrefois, regardant cette reconciliation comme ce qui peut m'arriver de plus heureux, joindra ſes perſécutions à celles de mon mari. Blâmée, abandonnée, ſi je ne pars pas ; mourante de déſeſpoir ſi je m'éloigne de vous, ſi je vais paſſer mes jours infortunée loin de la ſeule perſonne qui me faſſe aimer la vie, tourmentée ſans ceſſe par ſon amour, dévorée du mien, trahie par ma douleur, ou forcée de la contraindre ; interrogée à tout moment ſur ce qui peut la cauſer, ne répondre que par

mes

mes soupirs, & me trouver enfin exposée à tout ce que la jalousie peut imaginer de plus funeste. Heureuse, cependant, au milieu de tous les maux que je prévois, si je vous suis toujours chere! Si vous n'abandonnez pas une infortunée, qui ne l'est que parce qu'elle vous aime: il n'y a point de tourmens, de persécutions que la certitude d'être aimée de vous ne me fasse supporter avec joie? Constamment à vous, je serai trop payée de mes maux, si votre sensibilité les partage. Adieu, venez ce soir chez la Duchesse, que je vous voye, que je jouisse encore du seul plaisir qui me reste.

Fin de la premiere Partie.

LETTRES
DE
LA MARQUISE
DE M***
AU
COMTE DE R***

Par M. DE CREBILLON, *fils.*

SECONDE PARTIE.

LETTRES
DE
LA MARQUISE
DE M***,
AU
COMTE DE R***.

Par M. DE CREBILLON, *fils.*

SECONDE PARTIE.



A LA HAYE;

Chez HENRY SCHEURLEER.

M. DCC. XLIX.



LETTRES
DE
LA MARQUISE DE M***
AU
COMTE DE R***.

LETTRE XLII.

NE craignons plus d'être séparés, mon cher Comte : le même caprice qui avoit poussé mon mari à renouer avec moi, l'a ramené dans ses anciennes chaînes ; votre Cousine en triomphe encore, croyez vous que cela lui fasse autant de

fir qu'à moi? Nous n'avons dû tant d'alarmes qu'à la jalousie qu'il avoit conçue contre elle, & c'étoit pour lui faire croire qu'il étoit absolument guéri, qu'il étoit revenu à moi. Ma mere est si surprise d'un changement si prompt, & si indignée en même-tems, qu'elle me fait, sans y penser, des sermons de fort mauvais exemple. Pour mon mari, il ne se souvient presque plus de tout ce qu'il a voulu, il agit à son ordinaire, avec un peu plus de circonspection cependant, en un mot, avec un peu de ce que j'appellois froideur autrefois; mais que m'importe, pourvu qu'il ne me tourmente pas, de quelle façon il vive avec moi. Que nous allons nous aimer, mon cher Comte, & qu'après avoir craint de nous perdre pour toujours, no-
tre

tre amour va reprendre de vivacité ! Je n'avois pas besoin de tant d'alarmes, mon cœur se soutenoit assez sans elles, mais le vôtre languissoit dans le repos. J'ai obligation au Marquis de l'amour que vous m'avez témoigné ; je vous ai vu des mouvemens dont je ne vous croyois pas capable : pour la premiere fois de votre vie je vous ai vu répandre des larmes, elles ne m'étoient pas suspectes. Je sentois que l'amour seul en pouvoit exciter d'aussi tendres. Qu'elles me sont précieuses, & que j'en garderai cherement le souvenir ! Nous ne sommes pas faits pour être un moment désunis, nous languirions si nous ne nous aimions pas. Que deviendrois-je, hélas ! si je venois à vous perdre ? Pourrois-je vivre un instant sans vous ? Que vous même

me feriez à plaindre, si vous ne m'aviez plus pour vous aimer! Peut-être un jour.... Je n'ose y penser. Cette idée me fait frémir; des pressentimens dont je ne puis être la maîtresse, me remplissent l'ame de troubles & de terreurs. Sans doute la situation où je me suis trouvée les a fait naître; quoique rassurée sur le malheur dont j'étois menacée, je ne puis m'empêcher d'en craindre d'autres. Il en est tant pour moi! Qui sçait si dans le tems que je vous crois le plus amoureux, je n'ai point à redouter ce dégout subit; fruit ordinaire d'une passion longue & tranquile? Qui sçait si mon mari, entraîné par son inconstance naturelle, ne me rendra pas quelque jour aussi malheureuse que je viens d'éviter de l'être? La mort, peut-être.... Ah! plût au

au Ciel qu'elle ſeule nous ſéparât ! Adieu, ſoyez sûr que je vous adore, & que rien ne pourra jamais m'empêcher d'être toute à vous, pas même votre indifférence.

LETTRE XLIII.

SAINT FER*** a eu raiſon de vous écrire que j'apprenois la Philoſophie, mais il a tort de vous faire penſer que je ne m'appliquois à cette ſcience que pour apprendre à ne vous plus aimer. Votre abſence m'ennuie, & j'ai cru, pour la rendre plus ſupportable, devoir m'occuper à quelque choſe. Vous devriez m'être obligé d'avoir choiſi ce genre d'amuſement. Peu de femmes auroient imaginé de chercher dans la Logi-

que à ſe conſoler de l'abſence d'un Amant, & je penſe auſſi, qu'en pareil cas, ce ne ſeroit pas le parti que vous voudriez prendre. Vous craignez donc que la Philoſophie ne me mette aſſez de force dans le cœur, pour affoiblir ce malheureux amour que j'ai pour vous. Qu'elle ſeroit admirable, ſi elle pouvoit faire ce miracle! Mais raſſurez-vous, tout le fruit que j'en ai tiré juſques ici, eſt d'entendre des raiſonnemens longs & ennuyeux; d'être aſſez folle pour en vouloir faire, & d'être parvenue au point, que ſi Dieu ne m'aſſiſte promptement, je ne m'entendrai plus moi-même. J'ai pour maître le plus joli Pedant du monde, friſé, poudré, & qui, à ce qu'on m'a dit, a le bonheur de parler l'Hébreu avec toute la politeſſe poſſible.

Je

Je crois que j'ai un peu dérangé sa morale; il n'a, lorsqu'il me regarde, que des idées confuses; qu'il exprime plus confusément encore qu'il ne les conçoit. Il marmote entre ses dents des paroles barbares, que ses yeux me rendent moins intelligibles, & j'aurois déja congédié ce charmant Précepteur, si ce n'étoit que j'attens une déclaration d'amour en langue hébraïque, qui sera sans doute la plus touchante du monde. Je n'ai point au reste fait d'autre profit dans cette science, que celui de m'en d'égouter. Votre absence ne m'attriste pas moins, que si je n'avois point cherché á me distraire. Et, pour avoir eu quelques leçons de Philosophie, mon coeur n'en est pas devenu plus Philosophe. Ma raison voudroit en vain me conseiller de

vous oublier. Vainement des réflexions tristes, mais salutaires, voudroient me ramener à mon devoir. En proie aux remors, je sens tout le poids de mon égarement! Entrainée par mon amour, je rougis d'avoir osé le combattre. Je sçais qu'un jour vous cesserez de m'aimer, & que des liens illégitimes, nés du caprice de la foiblesse, sont aisés à rompre. Cette certitude me tourmente & ne m'aide pas. La crainte de vous voir changer m'accable, & le malheur que j'aurois de vous perdre, me ferme les yeux sur les avantages qui suivroient peut-être votre inconstance. Je sçais que, rendue à moi-même, je n'aurois plus rien à me reprocher, mais je ne jouirois plus du bonheur de vous aimer, & il n'est rien dans le monde qui pût me dédom-

dommager de ce que je perdrois, en le perdant. Oui, mon cher Comte, je n'aime que vous, je vous ennuie ſans doute à vous le dire, vous ne m'écrivez plus que froidement, vous croyez que je veux ceſſer d'être à vous, mes réflexions vous le font craindre. Ah! Devez-vous me les reprocher? Triomphent-elles de ma foibleſſe? Et ſi je n'ai pas eu aſſez de vertu pour réſiſter à votre paſſion, penſez-vous que ce qui m'en reſte puiſſe m'arracher à vous? Vous vous offenſez de mes remors, puis-je quelquefois n'en être pas déchirée? Tout, depuis que je vous aime, a été contre mon devoir. Je n'ai point fait un pas, je n'ai pas écrit un mot, je n'ai pas conçu une penſée que je ne doive me reprocher. Vous ne connoiſſez point ce cruel devoir, vous n'y
êtes

êtes pas assujetti ; vous n'offenissez rien, en vous consacrant à moi : vous pouvez me donner toutes vos pensées, & vous livrer tout entier au désordre de vos sens. Mais puis-je être tranquille, moi qui vous ai tout sacrifié, moi qui ne vis que pour vous, lorsque le moindre soupir, qui peut m'échaper, est un crime pour moi ; lorsque, par les effets de ma fatale passion, je me trouve sans cesse prête à perdre le seul objet qui puisse me consoler de ma foiblesse ? Adieu, vous ne vous amuserez pas en lisant cette Lettre, mon dessein n'étoit pas cependant de vous ennuyer ; mais il ne se présente à moi que des idées affligeantes. Revenez me rassurer par votre présence, je vous dirois de presser votre départ, si je ne sçavois pas que des ordres vous

vous arrêtent où vous êtes: Mais quelque douleur qu'ils me caufent, je ferois moins méconrente, fi je pouvois être sûre que vous fouhaitiez quelquefois de me voir. Adieu, confervez-vous, je vous en conjure, quand même ce ne feroit pas pour moi.

LETTRE XLIV.

QU'UNE femme eft à plaindre, quand elle aime, & qu'un homme eft ridicule, quand il eft aimé! Ce trait de morale vous paroît actuellement déplacé, parce que vous le prenez pour vous peut-être; détrompez-vous: quoique je puffe fans vous faire tort, me récrier ainfi fur votre compte & fur le mien, ce n'eft point vous que cela regarde

garde. Madame de*** & Saint Fer*** viennent de se brouiller si vivement, que soit que Saint Fer*** n'eût plus envie d'être constant, soit que Madame de*** l'ait assez maltraité pour l'obliger à prendre pour jamais son parti. A ses yeux, il s'est jetté dans les bras de Madame de L*** qui pour le recevoir plus décemment, se retire de ceux de D***. Cette inconstance marquée a fâché notre Amie, peut-être a-t-elle senti par le changement de Saint Fer *** qu'elle l'aimoit encore, peut-être aussi que sa vanité piquée se déguise sous un mouvement d'amour. Quoi qu'il en soit, elle est fort triste de la perte qu'elle a faite, & elle a toutes les peines du monde à concevoir que Saint Fer*** se soit si promptement consolé de la sienne.

né. Elle ne conçoit pas encore comment Saint Fer*** qui a paru jusqu'ici aimer les sentimens, a pu s'attacher à une femme, qui n'est connue dans le monde que par le mépris qu'elle en fait. Le plus inconsolable des deux abandonnés, c'est D***, qui ne faisant que d'entrer dans le monde, & ayant besoin de se faire une réputation, avoit choisi le cœur de Madame de L***, comme celui de tout Paris le plus propre à faire connoître un jeune homme. Il parle, il est écouté, favorisé & congedié en un mois; & voilà tout d'un coup un homme perdu de réputation. Madame de L*** passe à bon droit pour se connoître en mérite. Les femmes de son espece se reglent sur son goût. D*** pouvoit esperer des fortunes brillantes, mais le moyen de se pré-

préſenter ailleurs après avoir été abandonné avant un mois de ſervices. Quelles réflexions cela ne fait-il pas faire ! Tous les regards ſont aujourd'hui attachés ſur Saint Fer***. Nombre de curieuſes examinent ſa taille, ſa démarche, cherchent enfin des traces de ce je ne ſçais quoi qui a déterminé Madame de L***. Toutes en général conviennent qu'il a l'air infiniment guerrier ; & ſe fondant ſur le goût de la Dame, ne doutent point qu'il n'ait beaucoup de merite. Saint Fer*** au milieu de tous les applaudiſſemens, & du plaiſir qu'il peut reſſentir de ſe voir homme à la mode, m'a cependant paru chagrin. Madame de *** n'eſt point une Maîtreſſe à perdre ſans regret ; il ſçait mieux qu'un autre de quel prix elle eſt. Il ſoupiroit en m'en parlant,

&

& je crois qu'il pourroit souhaiter de la retrouver, si après un si grand éclat, il pouvoit penser qu'elle fût encore sensible pour lui. Madame de***, d'un autre côté voudroit le ramener, mais comment ? Quel affront d'aller montrer sa douleur & son amour à un homme engagé ailleurs, & qui ne se serviroit de cette démarche que pour s'affermir dans son nouveau choix! Si elle ne lui témoigne que de l'indifférence, & ce seroit au fond le meilleur parti, peut-être l'oubliera-t-il absolument. Comment accorder l'honneur du sexe & l'amour qui la tourmente? C'est à vous qu'on a recours pour une négociarion de cette importance. Parlez à votre ami, s'il est vrai que son amour pour Madame de L*** ne soit qu'un goût de caprice, ou un

coup

coup de deſeſpoir ; car il faut être bizarre ou déſeſperé, pour faire une pareille ſottiſe. Faites-lui eſpérer ſon pardon. Si vous vous apperceevez qu'il en ſoit véritablement amoureux, ne commettez point mon amie, & ne donnez pas à cet inconſtant le plaiſir de croire qu'on le regréte. Après tout, s'il eſt ſi méchant, on tâchera de piquer ſa vanité, en feignant d'en aimer un autre. Nous avons cinq ou ſix Galans très-propres à mortifier la ſienne. On tâchera d'en aimer un, on fera du moins comme ſi cela étoit. En pareil cas, il faut bien ſe ſervir de toutes ſes reſſources. Mon Dieu ! que de ſecrets je vous révéle-là ! Ne vous aviſez pas au moins d'en abuſer. Prompte réponſe. Adieu, aimable Comte. Je ſerois bien fâchée de donner à Madame de

***

*** la peine que je prens pour elle.

BILLET.

*Mon mari vient de m'annoncer l'ennuyeuse Madame de*** & il compte qu'elle passera la journée avec moi: cela rompt, comme vous voyez, toutes nos mesures, & je veux le punir, en dérangeant les siennes. Il doit aller tantôt chez votre cousine, où je sçais qu'il a un rendez-vous. Allez-y diner, & engagez son Mari à une partie de plaisir qu'elle ne puisse détourner. Qu'il prenne pour la contraindre cet air brusque & imposant, dont il se sert à tout propos. Ne donnez pas même à votre Cousine le tems d'écrire à son Amant. Je veux, pour rendre ma vengeance complette, que cela ait l'air d'une infidélité. Votre cousine vous*

èn voudra un peu de mal, mais vous aurez pour excuse votre étourderie ordinaire : au reste elle ne sera pas plus malheureuse que moi, qui ne vous verrai pas de la journée. Le soir ramenez-la chez elle bien poliment, ne lui demandez pas la cause de la mauvaise humeur qu'elle vous témoignera ; sans doute cela prendroit trop de tems, & je serai pressée de vous remercier.

LETTRE XLV.

POURQUOI supposez-vous que je vous veux du mal? J'avois hier un air froid & contraint, est-ce ma faute, & ne seroit-ce pas à vous à dissiper les nuages qui m'obscurcissent l'ame ? Vous fûtes froid vous-même toute la journée, vous ne sçaviez que me dire, & vos yeux en me regar-

gardant, n'exprimoient qu'un ennui, & un dédain qu'il paroissoit que vous ne vouliez pas cacher. Vous en ai-je fait un crime ? Il a été un tems que j'aurois cru qu'une passion nouvelle me rendoit moins aimable à vos yeux ; mais je vous connois trop pour vous faire cette injustice. Votre cœur vous joue quelquefois le mauvais tour de paroître tel qu'il est : il ne sent rien, que voulez-vous qu'il exprime? Vous avez reçu de la nature une insensibilité que l'usage corrige ; mais qu'il ne détruira jamais. Vous n'étiez pas fait pour aimer. Toujours maître de vous, vous n'êtes jamais que spectateur des transports que vous faites naître. Je vous vois pensif & rêveur dans des momens qui ne sont faits que pour éteindre la raison, & où sans cesse vous me

rappellez à la mienne. Vous vous passionnez pour des plaisirs que vous ne ressentez pas, & si quelquefois vous feignez des désirs, ce n'est que par vanité, ou par ennui. Vous me dites souvent les choses du monde les plus animées, & vos yeux immobiles ou distraits, démentent toujours votre bouche. Vous ne connoissez ni l'amour ni l'Amante. Vous faites l'un, parce que c'est le bel air, & vous ne voyez l'autre, que pour jouir de la vue d'un objet dont vous êtes le maître, & que vous avez le plaisir de rendre la victime de vos caprices & de vos froideurs. Vous vous plaisez à faire des épreuves. Occupé sans cesse à me tourmenter, vous essayez tour à tour les absences, les mépris, la fausse jalousie, rien ne vous touche; & lorsque, par

par le moindre de vos ſoins, vous pourriez me rendre heureuſe, que par les miens je mérite tous vos empreſſemens, que je languis, en attendant cet heureux moment qui doit vous offrir à mes yeux, je ne trouve dans les vôtres que la plus cruelle indifférence, & ſi vous êtes attentif à quelque choſe, c'eſt à me faire verſer des larmes. Il me ſemble que je ſouffrirois moins de me voir une rivale, & d'attribuer. vos refroidiſſemens à votre paſſion pour elle, que de vous éprouver ſi différent de ce que vous devriez être, l'orſqu'aucun objet ne me combat dans votre cœur. Pourquoi mon mari n'eſt-il point jaloux ? La néceſſité de tromper ſes ſoins vous arracheroit peut-être à votre indolence. Vos déſirs croîtroient par la peine que vous auriez

riez à les satisfaire; votre passion plus vive & plus ingénieuse, tâcheroit de surmonter les obstacles que sa bisarrerie feroit naître, je vous verrois moins souvent, mais plus tendre & plus attentif à me plaire. Que je suis folle, bon Dieu, de me souhaiter tant de maux! Il faut que je vous aime bien éperduement, pour vouloir acheter votre cœur à ce prix-là. Toute votre tendresse pourroit-elle me dédommager des tourmens que celle de mon mari me feroit souffrir, & ne vaudroit-il pas mieux pour moi, que profitant de votre indifférence, je me dégageasse d'une passion qui vous ennuie, & qui me devient odieuse? Adieu. Je suis fâchée contre moi-même de vous aimer tant, d'avoir tant à me plaindre, & de ne pouvoir changer. Hélas! je

je n'aurai encore que trop longtems ce reproche à me faire.



LETTRE XLVI.

AH ! pour le coup la guerre est férieusement allumée. Ce qui m'en divertit le plus, c'est que je ne ferai pas, comme il y a quelque tems, la victime de la querelle. Cette paſſion ſi vive, & qui étonnoit par ſa longueur ceux qui connoiſſoient les gens dont il eſt queſtion, vient enfin de s'éteindre. L'aventure eſt plaiſante ; je veux vous la conter. Mon mari eſt venu ce matin dans ma chambre, l'air déſœuvré & languiſſant ; ſon chagrin a paru à mes yeux, & je n'ai pu m'empêcher de lui en demander la cauſe. Madame, m'a-t-il répondu myſtérieuſement, il eſt des cho-

ſes

ſes que l'on voudroit pouvoir ſe cacher à ſoi-même. Ces paroles obſcures ayant redoublé ma curioſité, je l'ai conjuré plus que jamais de me faire part de ſes inquiétudes. Que voulez-vous que je vous diſe, m'a-t-il repondu? les confidences que je pourrois vous faire ne ſont point faites pour vous: j'ai déja trop de choſes à me reprocher avec vous; & peut-être ſeroit-ce vous braver, que de vous dire ce qui m'agite. Je l'ai aſſuré qu'il pouvoit parler. Il faut donc s'y réſoudre, a-t-il repris. Vous ſçavez combien je vous ai aimée, je croyois dans le tems que je vous ai épouſée, que ma paſſion pour vous ne pouvoit pas diminuer; mais quoique je trouvaſſe en vous tout ce qu'il falloit pour m'arrêter, vous n'avez pu tenir dans mon cœur, contre le libertinage

de

de mon imagination, le déréglement des maximes du monde, & la séduction perpétuelle des femmes. Je me suis d'abord livré à elles par curiosité, la facilité de les vaincre a flaté ma paresse ; j'ai continué par habitude ; & malgré mes réfléxions, j'y ai enfin trouvé du plaisir. La raison me ramenoit quelquefois vers vous : souvent, sans vous le dire, je sentois combien vous étiez aimable ; mais la sévérité de votre humeur m'effrayoit ; sçachant combien vous laviez à vous plaindre. La crainte d'essuyer vos reproches m'arrêtoit sur les satisfactions que j'aurois dû vous faire ; & la difficulté d'obtenir mon pardon me plongeoit dans de nouveaux égaremens. Vous vous plaignîtes enfin ; mais occupé alors d'une passion violente, je répondis mal

à vos bontés, & je ne tardai pas à m'appercevoir que je vous étois devenu indifférent; vous me l'avez depuis confirmé: je ne suis pas injuste, & je sens trop combien je l'ai mérité, pour oser vous en faire un reproche. Mais pour venir au fait, vous avez sçu que jaimois Madame de***, & qu'elle répondoit à mes soins; je vous avouerai même que le bruit qui couroit qu'elle n'étoit pas cruelle, & la liste de ses Amans qu'on me donna, fut ce qui m'engagea le plus à lui marquer de l'amour. Je crus que je pourrois fixer son cœur, & qu'il seroit beau de ne la voir sensible que pour moi. J'envisageai aussi que ses rigueurs ne seroient pas longues, ou, qu'en cas que je fusse rebuté, jaurois avec elle des motifs de consolation que je ne trouverois pas

auprès d'une perſonne plus eſtimable ; enfin, je m'en fis une affaire plus de fantaiſie que de ſentiment. Je débutai avec elle ſur le pied d'un homme qui ne s'attend pas à de grandes cruautés, & dont l'enjouement promet de ces flammes vives qui amuſent ſans attacher. Je l'inſtruiſis de mes intentions ; les approuver & s'y conformer fut à peine l'ouvrage de deux jours. Quoiqu'avec aſſez d'expérience du monde, je ne connoiſſois pas encore tout le riſque qu'il y a à aimer des coquettes : elle eſt aſſurément la plus dangereuſe de toutes ; artificieuſe même dans les momens où il ſemble qu'on doive tout oublier. Ses tranſports ſont auſſi étudiés que ſes diſcours. Ses geſtes, ſes regards, ſes ſoupirs, tout en elle, eſt plein d'un art d'autant plus dangereux

qu'il eſt caché ſous les apparences de la plus parfaite naïveté. Je crus tout terminé avec elle, d'abord qu'elle ne m'eut plus rien laiſſé à déſirer ; mais ce fut où je pris de l'amour, je me ſentis des émotions que ſeul il peut faire naître, mes déſirs ſatisfaits me fourniſſoient de nouveaux tranſports. Je cherchois en vain dans de nouveaux plaiſirs à les éteindre, ſource nouvelle de flammes pour moi, ils augmentoient mon ivreſſe. Je n'étois plus à moi-même, plein de la paſſion qui me dévoroit, j'avois les yeux fermés ſur tout le reſte du monde; je m'étois arraché à tout pour n'être qu'à elle, mon eſprit ne pouvoit plus recevoir d'autre idée ; j'étois même ſi aveuglé, que je démentois ce qu'on m'avoit dit ſur ſa façon de penſer, & d'abord que je l'ai-

mai

mai, il ne me fut pas possible d'imaginer qu'elle en eût aimé d'autres. Tous les reproches, que le public lui faisoit sur sa conduite, me parurent des calomnies qui ne devoient leur naissance qu'à la jalousie des femmes, ou aux discours impertinens de quelques jeunes gens qui n'avoient pas pu se faire aimer d'elle. La jalousie si ordinaire aux Amans, ne trouvoit point de place dans mon cœur: j'aurois craint de l'offenser en lui marquant de la défiance, & je voyois sans chagrin tout ce qu'il y avoit de gens dans la ville en différens genres, venir lui rendre des hommages. Les choses auroient sans doute été toujours de même, si ses refroidissemens trop marqués ne m'avoient instruit à craindre son changement. Je commençai à voir que j'avois

des rivaux, je me flatai quelque tems qu'elle étoit insensible à leurs soins; & lorsque je m'apperçus qu'ils ne lui étoient point indifferens, je crus qu'elle ne vouloit qu'essayer mon amour: d'ailleurs, je sçavois qu'il y a des discours qui ne tirent à aucune conséquence, & que pour peu qu'une femme ait d'agrémens, elle se trouve cent fois par jour exposée à des fadeurs qui l'ennuient, même en flatant sa vanité. Que les hommes même, sans aimer sont par leur état obligés à dire des galanteries, sans que leur cœur y prenne la moindre part, & de-là je concluois, ou que les gens qui la louoient pouvoient n'en pas être amoureux, ou que s'ils l'étoient, ils n'étoient pas favorisés. Quand je considerois aussi le nombre de ceux qui l'obsédoient, il ne m'étoit pas

pas possible de croire qu'ils fussent tous heureux: quand j'examinois ses façons, je les trouvois les mêmes pour tous: mêmes regards, mêmes discours, chacun d'eux paroissoit content; & je ne pouvois croire que, s'ils en étoient tous également touchés, cette uniformité de manieres ne fît naître entr'eux de la jalousie; & la mienne dans une si grande foule d'adorateurs demeuroit suspendue, faute de pouvoir se choisir un objet. Que je me trompois! Il n'y en avoit pas un qui eût lieu d'être mécontent; ils avançoient tous auprès d'elle par dégrés. Ceux, qui les premiers avoient déclaré leur passion, avoient les plus fortes preuves de sa tendresse; & les plus malheureux en étoient à ces faveurs, qui assurent que la derniere viendra à la premiere occasion. Le

moyen d'imaginer de pareilles choses. Peut-on croire ce qu'on aime, capable d'une aussi méprisable conduite ? Et d'ailleurs avec quelle adresse n'étois-je pas trompé ? Combien de fois, pour se défaire de mes empressemens, & favoriser ceux des autres, ne m'a-t-on pas fait passer pour jaloux le mari du monde le plus docile, dans le tems que, pour endormir ses soupçons, on me le faisoit promener par la ville, & que je m'écartois de sa femme, afin de lui persuader que je n'avois aucune envie de lui plaire. On profitoit de son absence & de la mienne pour répondre à la tendresse d'un amant dont j'avois la bonté de faciliter les plaisirs. Combien de fois me suis-je interdit la douceur de la voir, de peur que mes fréquentes visites ne me rendissent suspect;

pect, ou que vu avec elle dans un endroit écarté, je ne compromiſſe ſa réputation, lorſque libre chez elle, elle prenoit avec un Amant nouveau des plaiſirs que celui de me tromper lui rendoit encore plus vifs! Je n'étois donc pas jaloux abſolument; mais voyant, comme je vous l'ai dit, que mon amour ne plaiſoit plus tant, je commençai à n'être plus ſi ſûr du ſien. Je fus cependant aſſez imbécille pour croire que je lui avois fourni des raiſons pour paroître indifférente, & qu'en lui marquant plus de tendreſſe, je ramènerois la ſienne à ſa premiere vivacité. Comment m'y pris-je pour cela? Soir & matin j'étois chez elle, mes aſſiduités ne finiſſoient point, plus de mari jaloux qui me retînt, par conſéquent moins de momens pour me tromper; jugez

jugez combien je me rendis odieux ! Mais comme je n'entrois point dans ses projets, & qu'il n'étoit pas naturel de me les confier, elle m'écarta à force de caresse, se rendit par-là sa premiere liberté, & me remit en même-tems dans mon ancienne confiance. J'en étois donc aussi amoureux que jamais, lorsque des regards adressés trop vivement au Chevalier de Saint Fer*** me firent sentir encore de la jalousie. Las de vivre dans l'incertitude, je pris des mesures pour m'éclaircir ; & pour y réussir mieux, je cachai mon dépit & mes soupçons sous un air libre & confiant. Elle en fut la dupe, le Chevalier avoit enfin obtenu tout ce qu'on peut obtenir d'une femme qui n'a pas la force de refuser. Ils étoient d'accord, mais il s'agissoit

giſſoit de trouver un jour où perſonne ne vint les troubler; elle me dit, le ſoir, que ſon mari la forçoit à le ſuivre à la campagne le lendemain, qu'elle ſeroit au déſeſpoir de ne me voir pas, mais qu'il falloit obéir. Je penſai la croire, mais en l'examinant quelques momens après, je la vis qui ſerroit la main au Chevalier; je ſortis, très-réſolu de déranger le tête-à-tête. Ce jour qu'elle croyoit ſi fortuné, arriva; un homme de confiance étoit de bonne heure à ſa porte, il vint me dire que le mari étoit ſorti ſeul, & qu'un moment après ſon départ, il avoit vu entrer le Chevalier. Ma douleur ne fut pas ſi violente à cette nouvelle que je l'aurois cru; l'eſpoir de me venger de ſa perfidie la calma: je me fis une joie maligne de la confuſion que ma vue ni causeroit;
je

je me rendis promptement chez elle. Sure de ma crédulité, elle n'avoit donné aucun ordre à son Suisse qui me regardât : j'entrai sans bruit, elle étoit dans le salon qui est au milieu du jardin; toutes les fenêtres, excepté celle qui regarde la maison, étoient fermées; heureusement dans le tems que je me coulai dans le jardin, elle n'avoit pas eu le tems de me voir. Je m'approchai du salon, le repos qui y regnoit me fit juger que je devois chercher dans leurs actions l'éclaircissement que leur silence me refusoit. Je me mis donc à regarder de toutes mes forces, je ne pouvois choisir un instant plus heureux; &, ce qui vous paroîtra extraordinaire, vu les dispositions dans lesquelles j'étois entré, c'est que je les vis sans aucun mouvement de colere. Il ne

ne me vint pas même en tête de les troubler, je me retirai de la fenêtre quand je crus qu'ils alloient être en situation de me voir. Je sortois satisfait de ma découverte, lorsque pour mettre le comble à ma joie, une femme de chambre que j'avois gagnée sans y penser, mécontente de sa maîtresse, & indignée, disoit elle, de voir tromper si cruellement un aussi galant homme que moi, m'arrêta pour me mettre entre les mains des lettres de toutes façons qu'elle avoit surprises à mon infidelle.

N'admirez-vous pas ma patience, ou plûtôt mon imbécillité, de vous conter ainsi la longue & lamentable histoire de mon mari. Pardon, mon cher Comte, je l'interromps pour vous dire que je vous aime, & que j'aurois mieux fait de ne vous écrire que

pour

pour vous en aſſurer. Je ſçaurai demain, à qui de vous ou de moi, cette aſſurance fait plus de plaiſir. Bon ſoir, je n'ai plus la force de vous parler, jugez de mon accablement.

LETTRE XLVII.

NON, je ne vous pardonne pas, je ſuis ſeule, vous le ſçavez, & vous ne venez point chez moi; que vos excuſes ſont foibles! Peuvent-elles balancer le chagrin de ne vous point voir? Les bienſéances, les affaires; ſi j'étois déraiſonnable, je dirois que le devoir même, que tout doit céder. Ne mérité-je donc plus que vous me faſſiez un ſacrifice? Ingrat, vous profiterez encore de ma ſolitude. Je vous écris; mais pour vous punir, vous

vous n'aurez de moi que la ſuite de l'hiſtoire que je n'achevai point hier. Songez que c'eſt mon mari qui parle.

Je regagnai mon caroſſe ſans bruit, &, pour jouir ſans embarras de l'agréable lecture que j'avois à faire, j'allai me confiner dans le bois de Vincennes. Vous ne devineriez jamais quel fut le premier objet qui m'y frapa les yeux: le mari de la perfide, qui s'y promenoit myſtérieuſement avec une femme qui, en m'appercevant, ſe cacha le viſage avec ſa coëffe: cette vue me ſurprit d'autant plus, que je ne me ſerois pas aviſé de croire de*** homme à bonnes fortunes. J'allois me détourner lorſqu'il vint à moi. Il ne faut rien te diſſimuler, me dit-il, tu vois ce dont il s'agit ici, garde-moi le ſecret auprès de ma femme, ſa jalou-

ſie me déſeſpere ; & je ſerois le plus malheureux de tous les hommes, ſi elle venoit à découvrir ce qui ſe paſſe. A ce plaiſir ajoûtes-en un autre ; cette Dame te connoît, & ta préſence la gêne : Je lui promis le ſecret, & je partis. Je fus fâché dans le moment de l'avoir trouvé occupé, j'aurois pu lui prouver que ſa femme ne devoit pas tant le tourmenter, &, en lui montrant les lettres que je tenois, & celles qui m'étoient écrites, le délivrer du moins de ſa prétendue jalouſie : mais j'aimai mieux le laiſſer dans l'erreur où il étoit, & puiſque j'étois trompé, je crus qu'il n'y avoit pas de mal qu'il le fût auſſi. Je trouvai dans les lettres qui m'avoient été données, des ſtyles de toute eſpéce ; déclarations & remercimens de petits Maîtres, langueurs & ennuis d'un hom-

homme de robe, offres de service & brusqueries d'un Financier, amour badin & léger d'un homme de Cour: il y en avoit de toutes façons; & j'en aurois bien ri, si quelques-unes de mes lettres, mêlées parmi celles-là, ne me les eussent pas rendues moins ridicules. Je ne me sentis après cette lecture, ni colere ni amour pour ma charmante maîtresse; & excepté un petit mouvement d'amour propre, qui me donna un peu de chagrin, je pris la chose en homme ferme, je fus étonné même de me trouver si peu sensible à son changement. Mais je ne sçavois point encore que la tendresse ne peut pas subsister au milieu du mépris. Je me ressouvins sur quels sentimens je m'étois déclaré son amant; &, pour n'être pas tout-à-fait la dupe de l'aven-

ture, je résolus de paroître tranquille. Il me falloit cependant le plaisir de la confondre. Je pensai qu'une lettre ne suffisoit pas, & qu'il valoit mieux, qu'armé du sang froid le plus insultant, j'allasse moi même la féliciter sur ses conquêtes. Le parti me parut le plus raisonnable, parce que je ne l'aimois plus, & que j'étois sûr qu'il ne m'échaperoit aucune marque de foiblesse; & le plus satisfaisant, parce que je pouvois jouir de son trouble & de sa confusion. Je me rendis donc chez elle le lendemain. Elle étoit à sa toilette, & dans cet aimable désordre où les Graces sont si touchantes. Le Chevalier y étoit, & la vue de son Amant lui mettoit dans les yeux quelque chose de si tendre, que quoique ce fût pour un autre que moi, j'eus peine à tenir

contre. Elle rougit un peu en me voyant, je l'abordai à mon ordinaire : elle sçavoit que j'étois venu la veille chez elle, & crut d'abord que je venois pour la gronder : mon air la rassura ; & comme elle ne m'avoit point vu, elle pensa que je pouvois fort bien ne l'avoir pas vue aussi. Il ne s'agissoit donc plus que de se justifier sur ce qu'étant restée chez elle, elle ne m'avoit pas fait avertir, mais elle croyoit la chose aisée. Le Chevalier sortit. J'ai été hier, me dit-elle, extrêmement malade, mon Mari a été seul où nous devions aller ensemble, & je vous gronderois de ce que vous êtes venu ici, & que vous ne soïez pas resté, si ma migraine ne m'avoit pas endormie toute la journée. Ce n'est rien que de dormir, lui répondis-je grave-
 ment,

ment, si l'on ne fait pas des songes gracieux. Oh! de cela, reprit-elle, je ne m'en plains pas, je n'ai rêvé que de vous. Cependant, repris-je, des gens qui ont tenu compte de vos songes, m'ont dit que vous vous y étiez un peu plus aidée du Chevalier que de moi; mais comme quand on dort, on n'est point maître du choix de ses idées, je n'ai garde de m'en plaindre. Ne rougissez pas interrompis-je. Il est donc vrai que vous ayez dormi tout hier. Hélas! oui, m'a-t-elle répondu, d'un air naïf. J'ai dormi aussi, lui dis-je, & j'ai rêvé aussi de vous: écoutez mes songes, ils sont plaisans. J'ai rêvé que vous étant endormie, vous vous étiez imaginée être dans le salon du Jardin; que dans le tems, que vous preniez un plaisir infini à rêver de moi, le Chevalier étoit

entré ; qu'il avoit d'abord commencé par fermer toutes les fenêtres, excepté une ſeule qui étoit néceſſaire pour avoir l'œil ſur ceux qui entreroient dans le Jardin ; que dans le tems que vous alliez lui demander pourquoi toutes ces précautions, il s'étoit jetté à vos genoux ; qu'alors vous étant troublée, mon idée avoit diſparu, & que, choſe fort ſinguliere ! en voyant le Chevalier, vous l'aviez pris pour moi ; quoiqu'il fût toujours le Chevalier ; que dans cet égarement d'eſprit, vous aviez laiſſé éclater toute la tendreſſe que vous avez pour moi ; & que vous paroiſſant un peu timide ; vous aviez daigné par les plus tendres careſſes, l'encourager à partager votre ardeur ; & qu'enfin, s'étant livré à ſes tranſports, vous y aviez répon-

du

du, ne comprenant pas encore par quelle adresse, ou par quel miracle, je m'étois dans ce moment revêtu de la figure du Chevalier. Et à quel propos vous disiez vous à vous-même, a-t-il pris cette figure? Je n'aime point le Chevalier; ce n'étoit pas là le moyen de me faire répondre à ses empressemens; cependant, force étrange de ma tendresse pour lui, je le favorise, quoiqu'il soit renfermé dans une personne, qui m'est tout-à-fait indifférente. Et là-dessus, vous faisiez des réfléxions très-sensées sur la bizarrerie des songes, & les idées ridicules qu'ils offrent aux sens. J'ai rêvé encore, que vous vous étiez réveillée en sursaut, toute alarmée de la prétendue infidélité que vous veniez de me faire, protestant contre vous-même du

dé-

désordre de votre esprit. Que cependant, vous étant rendormie, vous aviez rêvé encore cinq ou six fois la même chose: que pour écarter enfin ces impertinentes imaginations; vous vous étiez levée brusquement, si pleine de ce songe, que vous me voyez encore auprès de vous, toujours sous la figure du Chevalier. Là je me suis éveillé aussi, au désespoir d'avoir rêvé de pareilles extravagances. Je ne vous dis point quels étoient ses mouvemens pendant ce beau recit, ils sont in exprimables. La honte, la fureur, la haine, se peignoient sur son visage à mesure qu'elles naissoient dans son cœur. Il n'y avoit plus d'artifice, je la regardois avec des yeux, où le mépris que j'avois pour elle, étoit si parfaitement expliqué, qu'elle ne s'y pou-

pouvoit pas méprendre. Il n'y avoit pas moyen de nier. Elle ne pouvoit pas douter que je n'eusse tout vu. Elle m'avoit pour témoin de son infidélité. Que faire en pareil cas ? Me demander pardon ? c'étoit s'exposer aux discours les plus humilians ; Désavouer le fait ? la chose auroit été inutile. Voici le parti qu'elle prit. Avez-vous le tems de m'écouter, Monsieur, me demanda-t-elle ? je lui dis qu'oui. Vous avez tout vu, reprit-elle, & rien n'est moins rêvé que ce que vous venez de me dire. Je pourrois le nier ; mais il ne me plaît pas de m'en donner la peine. J'avoue que j'aime le Chevalier, & je suis charmée que par votre curiosité, vous ayez sçu ce que je n'aurois pas tardé long-tems à vous apprendre. Vous m'y auriez

riez forcée, quelqu'envie que j'eusse de vous ménager, & vous m'étiez devenu si insuportable, qu'il ne m'étoit plus possible de me contraindre. Une autre chercheroit des excuses, mais tout ce que je puis vous dire, c'est que j'aime le Chevalier, & que je ne vous aime plus. Vous auriez dû vous en appercevoir; & il y a assez long-tems que je vous donne des preuves de ma parfaite indifférence, pour que vous ayez pu porter ailleurs les soins ennuyeux dont vous vouliez bien m'honorer. Après un aveu aussi libre que celui-ci, j'espere que j'aurai le bonheur de ne vous plus voir; & il me paroît si grand, que, si je suis dans tout ceci fâchée de quelque chose, c'est de ne me l'être pas procuré plutôt. Adieu, Monsieur, je vous le répete encore,

j'aime le Chevalier. N'aimez-vous que celui-là, Madame, lui répondis-je ? J'en aime cent si vous le voulez, mais je ne vous aime plus, l'ai-je assez dit, assez prouvé. Finissons, & partez. Je vous avouerai qu'à cet excès d'impudence, je demeurai immobile d'étonnement. J'avois cru la mortifier en lui aprenant que j'étois témoin de sa perfidie, mais le ton sur lequel elle le prit, me donna autant de confusion, qu'elle en auroit dû ressentir : je crus qu'il seroit inutile de lui montrer les lettres que j'avois apportées dans le dessein d'augmenter sa honte ; & je me contentai, en lui faisant l'adieu le plus méprisant, de prendre congé d'elle pour toujours. J'étois cependant piqué qu'elle ne le fût pas, & pour me soulager, je résolus de chercher tous ceux dont

dont je tenois les lettres, & de leur faire entendre qu'elle me les avoit ſacrifiées : cela n'eſt pas tout-à-fait dans l'exacte ſincerité ; mais je crûs que je pouvois me permettre quelque reſſentiment contr'elle. Ce n'étoit pas que ſa perfidie me causât un chagrin réel ; mais j'étois bien-aiſe de punir le mépris avec lequel elle m'avoit répondu. Le premier que je trouvai dans ma recherche, fut Saint Fer***. Je ſçavois qu'il avoit ardemment aimé Madame de*** votre Amie, & ne croyant pas que leur commerce fût rompu, je ne pouvois comprendre quel tems il avoit pu choiſir pour faire cette infidelité. Je l'avois bien vu s'atacher depuis quelque tems à la célébre Madame de L***, mais il l'avoit quittée preſqu'auſſi-tôt pour ma perfide, & lorſ-

que je le vis dans ſa maiſon, je ne pus jamais penſer qu'il y vînt pour ſe mettre ſur les rangs; j'imaginai qu'il pouvoit être ſurvenu entre votre Amie & lui un caprice, qui les portât à ne ſe point voir de quelque tems; & comme je connoiſſois leur paſſion, j'enviſageai plutôt un raccommodement entr'eux, qu'une paſſion nouvelle de la part de Saint Fer***. Je le regardai moins comme rival, que comme un homme qui, dans le déſœuvrement & l'ennui où nous jette la perte d'une habitude, cherchoit à ſe diſtraire en fréquentant ſes Amis. Vous ſçavez combien je me ſuis trompé dans mon raiſonnement. Je vous ai dit que j'étois parti dans le deſſein de raſſembler, s'il ſe pouvoit, tous mes Rivaux. Le premier qui me tomba ſous la main

main, fut Saint Fer***, qui me parut bien le plus mélancolique homme à bonnes fortunes, que j'aye vu de ma vie. Pourquoi donc ce prompt départ, lui dis-je, en approchant de lui ? J'ai pensé, me répondit-il d'un air nonchalant, quand je t'ai vu entrer chez Madame de *** que tu pouvois avoir quelque chose à régler avec elle, & je suis sorti pour ne te point gêner. Le procedé, repris-je, ne feroit pas étonnant dans un Ami, mais dans un rival, il me semble rare Moi; ton rival, s'écria-t-il, aimois-tu Madame de *** ? Hé! oui, dis-je, si tu ne l'avois pas sçû, tu ne m'aurois pas répondu comme tu viens de faire. Ecoute, reprit-il, il y a différentes façons d'aimer, mais il n'y en a qu'une qui soit du goût de la Dame qui

fait le sujet de notre entretien. J'ai cru que tu n'y étois attaché que par la facilité qu'on trouve auprès d'elle, & par ta paresse ? qui t'empêchoit de songer à d'autres amusemens, & je n'ai pas dû croire, te voyant bien avec elle, que tu y fusses sur le pied des beaux sentimens : attendu qu'elle ne les aime pas. J'aurois cependant respecté tes plaisirs, si elle n'avoit pas cherché à lier avec moi un espece de commerce. Je m'y suis laissé entraîner par un mouvement qui n'est rien moins que de l'amour pour elle ; & j'aurois sans doute poussé loin les choses, si l'avertissement que tu me donnes ne m'obligeoit à retirer mes prétentions. Tu n'en as donc reçu aucunes faveurs, lui répondis-je ironiquement ? Elle m'a donné beaucoup d'espérance

rance, reprit-il, mais c'eſt ce dont je me ſoucie le moins. Je ne l'aime pas aſſez pour être impatient. Il eſt dans le monde tant de ces conquêtes-là, elles ſont ſi peu flateuſes, tant de gens vous ont précédé, tant de gens vous ſuivent, que vous ne pouvez, lorſqu'une femme de ce caractére vous prie d'amour, vous faire le moindre petit compliment ſur votre bonne fortune: l'on eſt obligé de ſe regarder comme le miniſtre des caprices d'une femme mépriſable, & cela n'eſt pas ſatisfaiſant. Il réſulte donc de tout ceci, repris-je, que tu me cedes Madame de ***, & ſans avoir profité de ſa bonne volonté pour toi. Voilà ce qui rend le ſacrifice plus noble; car ſuppoſons qu'hier elle eût comblé tous tes vœux, je pourrois penſer que tu ne me

la rendrois que parce que tu n'aurois pas trouvé dans sa personne des charmes capables de t'arrêter. A quoi bon cette supposition, me demanda-t-il, tout surpris? Je n'ai de Madame de*** que des assurances d'un bonheur prochain, que jusques à présent je n'ai pas voulu presser. Tout rempli d'une autre passion, occupé de la perte d'un cœur que je régrete, je n'ai répondu aux avances que m'a faites Madame de*** que pour tâcher de donner de la jalousie à l'objet que j'ai perdu. Mais je suis malheureux en tentatives, l'on m'a vu sans chagrin passer de Madame de L*** à Madame de *** ; & je suis assez indifférent pour ne pouvoir ni fâcher, ni être plaint. Voilà de furieux malheurs, répondis-je, & je sçais bon gré à Madame de *** d'avoir travaillé hier à

ta consolation. Le Salon fortuné où tu as reçu tant de preuves de son bon cœnr..... a été le témoin des plaisirs de bien d'autres, interrompit-il brusquement. Il y a deux heures que tu me tiens ici, pour me dire que Madame de *** a voulu que je passasse hier la journée avec elle, & moi en moins de tems, je te dis, comme je le pense, que ce sera la derniere de ma vie : j'étois curieux, je ne le suis plus, je te ferai plaisir de ne la plus voir, je te rens ce service de grand cœur : si j'avois cependant un conseil à te donner, ce seroit de prendre le même parti que moi, qui la juge indigne des soins d'un galant homme. C'est aussi ce que je fais, repris-je; mais je suis piqué, j'ai été trompé, & tu ne l'es pas; il me faut une vengeance, & j'ai de quoi la

prendre

prendre ; je tiens ici toutes ſortes de lettres qui m'indiquent les noms & la qualité de mes rivaux préſens ; j'ai envie de les leur envoyer, ou de les faire courir dans la ville, & pour ſuivre mon projet en partie, voici les tiennes que je te rends, & je te fais grace du ridicule, en faveur de ta ſincérité. Et que peux-tu eſperer de cette vengeance, me dit Saint Fer*** ? De la voir, repris-je, réduite pendant quelque tems à n'aimer que ſon mari, & à n'avoir perſonne à tromper. Que vous dirai-je encore, mon projet a réuſſi au delà de mes eſpérances ; je l'ai brouillée avec toute la terre, elle ſçait que c'eſt le fruit de mes ſoins, & je vous avoue que je me ſens autant de joie à préſent d'être ſûr de ſa haine que quand je croyois l'être de ſa tendreſſe : mais ce qui l'a irritée

irritée, sur-tout, c'est le procedé de Saint Fer ***, qui vient de se raccommoder avec votre amie, & qui l'a abandonnée le lendemain de son bonheur; que n'est-elle pas forcée de penser de ses charmes? Quel coup humiliant pour sa vanité! & que ce qu'elle souffre à présent me dédommage bien de tout ce qu'elle m'a fait souffrir! Que je la hais! Ne le croyez pas, lui dis-je alors, vous êtes en colere, & ce grand mouvement de haine n'est peut-être que beaucoup d'amour. Vous la méprisez, je le veux bien; mais le mépris n'éteint pas toujours une passion violente; on gémit sur son choix, on en connoît toute l'horreur; mais emporté par un sentiment plus fort que la raison, on adore ses chaînes en les détestant; vous me paroissez en-

core dans une ſituation violente, & que deviendriez-vous, à quel mépris ne vous expoſeriez-vous pas ſi vous cherchiez à la revoir? Peut-être elle-même ſeroit-elle charmée de vous rengager, pour vous rendre votre eſclavage plus cruel que celui que vous avez éprouvé; vous m'avez parlé avec franchiſe, je dois répondre à votre confiance, & je ne le puis mieux, qu'en vous donnant des conſeils déſintereſſés: après l'éclat que vous avez fait, il ne vous ſiéroit pas de la revoir, les témoins de votre rupture ne vous pardonneroient pas votre réconciliation, & ſi vous renoüiez avec elle, vous feriez infailliblement la fable de toute la ville; vous êtes accoutumé à aimer, je n'ai rien à vous dire là-deſſus, mais ſauvez-vous du ridicule. Vous avez raiſon,
m'a

m'a répondu mon mari, mais je suis las d'aimer, & je ne veux plus être forcé à vous faire de pareilles confidences, elles me coutent trop, & je ne sçais encore comment vous avez pu me les arracher. Je ne veux point, ais je dit, diminuer le prix de la confiance que vous m'avez marquée; mais croyez-vous qu'en pareilles aventures le public soit muet. J'aurois appris de lui, avec quelque changement dans les circonstances, à la vérité, tout ce que vous venez de me dire. Après quelques autres discours, il a pris congé de moi avec un demi soupir, & m'a priée de lui faire l'honneur de l'avertir quand mon cœur seroit dans de meilleures dispositions pour lui, qu'il n'oublieroit rien pour les mériter, & enfin tout ce que peut dire un homme qui seroit trop heureux

heureux que sa femme lui voulût du bien. Mon Dieu, le croiriez-vous, il y a cinq heures que j'écris. Que ma lettre est lougue! & dans tout cela, pas un mot de douceur pour vous; n'importe, vous sçavez bien que je vous aime. Adieu, ne manquez pas de venir ce soir, si vous le pouvez. Quelque divertissant que soit mon mari, il ne vaut jamais un Amant, ne voilà-t-il pas que j'ai oublié ma colere!

LETTRE XLVIII.

JE le sçavois bien moi, qu'à force de chercher à faire une conquête, je ferois soupirer quelqu'un. On est épris de mes charmes, on m'adore; ce sont bien d'autres empressemens que les

les vôtres. Vous autres guerriers, qui croyez avoir ſur les belles des droits inconteſtables, vous nous traitez avec la même barbarie qu'une ville priſe d'aſſaut, & ne laiſſez pas même à notre vertu chancelante la gloire d'une courte réſiſtance. Les petits ſoins vous ennuyent, & vous attendez tout de votre mérite & de notre foibleſſe. Que les armes cédent à la Magiſtrature; faites retraite, Monſieur le Colonel, je viens de faire emplette d'un petit Magiſtrat, ſi doux, ſi reſpectueux, qu'en un beſoin il effaceroit feu Céladon; il m'a même aſſurée que, s'il étoit aſſez heureux pour me plaire, il auroit pour moi, malgré le feu qui le conſume, un reſpect éternel. L'aimable petit homme! Il n'a pas encore oſé me regarder en face. Il ne falloit

falloit pasmoins qu'un rival aussi dangereux, pour vous bannir demon cœur. Vous vous croyez trop aimable pour ne pas l'emporter toûjours; voyez, pourtant, ce que c'est que le cœur d'une femme: le mien s'est rendu à la premiere menace. Comment aussi le refuser à un homme qui promet de ne jamais manquer de respect? Est-il rien de si séduisant? Il me dit si modestement. Je vous aime, & rougit tant après me l'avoir dit, que dans cette affaire, à voir mon air aguerri, & la timidité de mon Magistrat, on me prendroit pour l'agresseur. C'est d'ailleurs un garçon doué de talens très estimables. Croyez-vous que comme vous, il se tienne à ma toilette les bras croisés, qu'il ne s'y trouve que pour exercer sa critique sur mes rubans, ou

pour

pour rendre vains, par ſes folies, les ſoins qu'on prend pour l'arrangement de mes cheveux ? Ce n'eſt pas pour cela qu'il y vient. Oh! pour un Sénateur, il y a un plaiſant emploi: il n'y a point de Preſident dans quelque Chambre que ce puiſſe être, qui friſe mieux que celui-ci: Il tourne une boucle comme une déclaration d'amour; c'eſt tout dire, il eſt mon conſeil dans mes emplettes: il a le goût merveilleux, & s'il vouloit tirer avantage de ſes talens, il pourroit ſe vanter d'avoir fourni des deſſeins merveilleux pour les etoffes. En vérité, c'eſt une grande école que le Palais, pour façonner au beau monde. Vous ne devez pas douter qu'avec de ſi heureuſes diſpoſitions, il ne renversât la cervelle à toutes les femmes, & n'éteignît les vertus

les plus farouches, ne fît quitter prise aux soupirans les plus tenaces, ne brisât les liens les plus affermis; ne fît naître enfin de la jalousie dans le cœur des amans les plus sûrs de leurs mérites, s'il ne bornoit son ambition au plaisir d'entendre dire, Madame la Marquise est bien coëffée! Qu'elle est de bon goût! Je vous instruis de toutes les perfections de votre rival, afin que vous puissiez mieux comprendre que ma blessure est sans remede, & que vous vous désaffiez d'un malheureux amour, que je ne favorise plus. Croyez-moi, ne poussons pas les choses plus loin; n'épuisons point nos cœurs, nous nous verrons avec plus de plaisir, ayant encore quelque désir à satisfaire; plus d'une fois le dégoût a pensé rompre notre union; nous avons en vain

tâché

tâché de le surmonter, il nous en est resté des impressions de tristesse, , qui nous rendent plus malheureux que ne sont les gens qui n'aiment rien. Je le sens, nous ne nous voyons plus que par paresse. Laissez-moi, pour éveiller nos cœurs, profiter de votre absence. Un peu de perfidie est un raffinement d'amour: quand on ne craint pas de se perdre, on s'aime avec trop de langueur.

BILLET.

IL ne falloit point de réponse à la lettre que vous m'avez écrite. Vous ne m'y demandez rien, & vous me marquez que vous êtes content. Je ne pouvois que vous féliciter sur vos plaisirs, mais les complimens embarassent; une lettre auroit été trop longue, & j'ai peine

à croire que mon Billet vous paroiſſe trop court. Vous êtes trop occupé pour que je vous diſe que je vous aime ; & , trop aimable , pour que je vous diſe que je ne vous aime pas. Je n'oſe vous faire des reproches , & je ne puis vous remercier : toutes ces choſes ſupoſent que je vous écris ſans bien ſçavoir ce que je fais. Vous me mandez que ſans mon idée qui vous ſuit par tout , vous vous ennuyerez. Je vous rens graces de l'honneur que vous lui faites , mais j'en croirai faire autant que vous , quand je vous dirai que je m'ennuie avec la vôtre. Vous êtes , dites-vous , avec des Dames charmantes ; ſi vous ne penſiez qu'à moi , vous en ſeriez-vous apperçu ? Les hommes que je vois tous les jours , me paroiſſent ſi laids ! Elles ſont belles, ces femmes; & vous reſtez ; vous vous amuſez , & je ſuis abſente. J'aurois bien de-

quoi vous gronder, mais vous ne mériterez pas pas que je sois jalouse. Vous me dites que vous resterez où vous êtes, encore assez de tems pour pouvoir m'écrire trois lettres ; songez que je ne vous pardonne que celle qui m'annoncera votre retour.

LETTRE XLIX.

NOus partons demain pour la campagne : Le Marquis prevoyant vous a mis de la partie, & doit aller vous en prier. J'aurai donc le plaisir de vous voir, de vous parler à tout moment. Vos empressemens répondent-ils aux miens ? Attendez-vous ces jours comme moi ? Les désirez-vous ? Vous verrez-vous sans ennui si près d'une femme qui vous aime ? Sentez-vous le plaisir qu'il y a à inspi-

rer des transports si vifs? Je vous aime plus qu'il n'est possible de le faire ; croiriez-vous que cela va jusqu'à la folie, & qu'il me semble que je ne vous donne pas tout ce que vous méritez. Je n'ai pas assez de toute mon ame, elle est entierement à vous, & je me trouve encore trop de tiédeur. Que je suis malheureuse! Au milieu d'un amour, qui dévoit être tranquille, de former des desirs, qui ne seront jamais remplis. Ma passion devient fureur, rien ne la calme, tout l'irrite. Votre indifférence, vos transports, vous rendent à mes yeux également aimable. Ce n'est pas assez du désordre de le journée, des songes heureux me séduisent. Quelles illusions! Quelles nuits! Quels emportemens! Et si votre seule idée répand tant de trouble dans mes

sens,

ſens, quels plaiſirs ne me donneroit pas votre préſence ! Ah ! que dans ces heureux momens vous ne m'accuſeriez pas d'inſenſibilité. Ne croyez pas jouir, comme moi, des mêmes tranſports ; je ne dois de ſi grands plaiſirs qu'à l'exès de ma paſſion. Vous languiſſez dans les plus tendres plaiſirs, & je brule lorſque même je ne jouis que de votre idée. Que ne pouvez-vous égaler mes tranſports ! Mais pourquoi vous fais-je des reproches ? Où me laiſſé-je égarer ! Que de mots pour vous dire que nous allons à la campagne ? Et comment ſe peut-il qu'ayant ſi peu à écrire, on rempliſſe tant de papier ? Qu'un Amant nous rend babillardes ! Je ne veux point ſonger à cela, la têre m'en tourneroit. Plaiſe à Dieu que ce ne ſoit pas déja be-

beſogne faite; bon jour ......
Ah! j'oubliois de vous dire que mon mari, qui rend, à l'heure que je vous parle, des ſoins ſilentieux à Madame de T***, m'a priée, ſans faire ſemblant de rien, de l'engager à venir avec nous: Il y a apparence qu'il ſera ſi occupé d'elle, qu'il ne ſongera guéres à ce que nous ferons; ne croyez pas pour cela être diſpenſé de vous obſerver. Avec Madame de T***. il y aura beaucoup de femmes, qui ſe diſent toutes les meilleures de mes amies; mais auſquelles il ne déplairoit pourtant pas que je leur fourniſſe quelques petites occaſions de médire de moi. Adieu, ſoyez ſage devant tous ces gens-là, ou, pour mieux dire, tâchez de m'empêcher d'être folle; je le ſerai dans nos momens de liberté, peut-être
plus

plus que vous ne voudrez, avouez que je commence on ne peut pas mieux. Adieu, mon cher petit Comte.

BILLET.

*TENEZ, absolument nous nous brouillerons, je n'y puis plus résister, cela devient insupportable. Qu'est-ce donc qu'un Amant? Pendant que j'y suis dussiez-vous vous en plaindre, je veux le définir, c'est quelque chose de ridicule. Encore, si j'avois eu l'esprit de voir cela d'abord; mais il est bien tems de faire des réflexions quand on est devenue folle, & que ce soit quelque chose de ridicule qui vous renverse la cervelle; voilà ce qui n'est pas concevable. Ce n'étoit pas la peine de me gronder tant hier, pour me demander pardon aujourd'hui. Le Comte de*** m'a parlé à l'oreille,*

 sçavez-

sçavez-vous bien ce qu'il faisoit-là? Il me disoit une impertinence. Voulez-vous sçavoir ce que c'étoit, il me faisoit confidence de ..... Oh pour cela, je ne puis l'écrire, je vous le dirai. Vous voulez vous raccomoder avec moi, n'est-ce pas? Vous êtes honteux de votre emportement. Vous faites bien; mais je ne sçais pas si j'aurai le tems de vous voir. J'ai envie d'être piquée: Oui oui, venez, je n'ai rien à faire, peut-être votre présence m'amusera-t-elle Que je suis sotte d'être si bonne! Cela est inoui! il est cependant vrai qu'un raccommodement est une jolie chose.

LETTRE L.

NON, ne le croyez pas, ou je m'y connois mal, ou le repentir de Saint Fer*** est inutile. Vous fondez son par-

don sur l'amour que Madame de *** eut autrefois pour lui ; & c'est ce même amour si cruellement outragé, qui s'est éteint pour jamais. La patience des Amans a des bornes : on peut se passer de petites choses, mais une ame délicate souffre à pardonner souvent. Un moment d'aigreur améne des réflexions ; & quoiqu'elles soient d'ordinaire effacées par l'amour, elles reviennent lorsqu'on est offensé, le cœur s'attiédit, la raison recommence à regner ; & quand elle a une fois repris son empire, ce même amour ne parvient plus à la chasser. Examinez comme une passion s'établit dans notre cœur, & combien il faut que vous paroissiez différens de vous-mêmes, pour nous faire céder à vos désirs. Que de tendresse, de complaisance, de

respect, ne nous marquez-vous point, pour arriver à cet instant qui vous met en droit de reparoître tels que vous êtes! De quelles rigueurs ne nous accablez-vous pas, quand vous n'en avez plus à craindre de nous? Dans quel esclavage ne nous reduisez-vous point, lorsque comblés des preuves de notre tendresse, vous devriez être plus attentifs & plus aimables, que lorsque nous vous les refusions? Comment voulez-vous qu'une femme accoûtumée à des soins, à tout ce que l'envie que vous avez de la vaincre vous suggere, pour en venir à bout, puisse vous pardonner vos caprices, vos hauteurs, ces fausses jalousies si méprisantes & que vous n'imaginez que pour lui cacher vos froideurs & vos dégoûts? Pourquoi voudriez-vous qu'elle s'obstinât

ſtinât à aimer ce qui ne veut plus paroître aimable, & la forcer à une conſtance que vous ne méritez pas, & dont vous ne vous ſervez que pour la rendre l'objet de vos mépris? Vous ne conviendrez pas, ſans doute, de ces vérités? Et plût à Dieu, pour les mieux déſavouer, que vous ne reſſemblaſſiez pas aux hommes dont je viens de parler! Vous me direz que vous êtes fidéle: cela peut être: mais vous êtes comme les femmes prudes, qui vantent toûjours leur retenue, & qui n'en font pas plus eſtimables. Vous ne vous ſouciez pas de plaire à d'autres; mais vous ne prenez aucun ſoin de me plaire. Votre fidélité vous péſe & vous embaraſſe. Je m'apperçois à tous momens de la mauvaiſe humeur qu'elle vous cauſe; & vous me

faites payer cher le plaisir de ne me point donner de rivales. Mais pour revenir à Saint Fer*** (car je ne sçais comment vous êtes entré dans tout ceci) je crois que vous vous flatez trop, quand vous croyez que Madame de*** puisse se résoudre à rénouer avec lui. Vous & moi, témoins de leur passion, nous avons presque toujours été occupés à justifier les bizarreries de Saint Fer***, & réduits souvent à condamner le fol amour de notre amie. Saint Fer*** a dans cette brouillerie un tort qu'il ne pouvoit réparer, qu'en le reconnoissant sur le champ; mais loin qu'il ait daigné le faire, il y a joint l'inconstance la plus outrageante. Aujourd'hui qu'il a connu par ses nouvelles conquêtes le mérite de Madame de ***, il voudroit revenir à elle: assu-

assurément le retour est flateur, & devroit faire sentir à notre amie ce qu'elle vaut. Peut-être même, telle épreuve a dégoûté Saint Fer*** de l'infidélité. Il sçait qu'il peut trouver des femmes disposées à l'aimer, mais qu'elles ne meritent pas toutes de l'être, & qu'il y a des cœurs, dont la conquête est peu satisfaisante. Enfin, Madame de*** pourroit espérer de retrouver un Amant plus tendre, & plus persuadé de son mérite, qu'il ne l'étoit avant son changement. Toutes ces réflexions sont justes, mais elle s'y est refusée. Non seulement elle n'a pas voulu recevoir ses lettres, mais elle n'a pas même été touchée de son air languissant. A propos, c'est la plus plaisante chose du monde, que vous autres hommes, quand vous êtes amoureux

Tout eſt affecté dans votre perſonne, juſqu'au ſon de votre voix. Vos regards, chargés de langueurs, ne ſe tournent jamais que douloureuſement ſur l'objet aimé. Votre démarche lente & abatue, ſemble à chaque pas lui reprocher une rigueur; vos ſoûpirs longs & fréquens, vos inſomnies, votre trouble, vos diſtractions: oh c'eſt un article eſſentiel que celui-là! Il ſert à prouver que vous n'êtes plus à vous-même; c'eſt par là que vous m'avez priſe. A force de réfléchir ſur vos diſtractions, il m'en vint de ſi fortes, que j'oubliai tout ce dont il falloit que je me ſouvinſſe. J'eus la ſotiſe de vous croire bien amoureux, parce que vous étiez diſtrait; & je me ſuis apperçue depuis, que c'eſt chez vous un vice d'habitude ou de temperament.

rament. La triſteſſe eſt encore pour vous d'une grande reſſource. Vous paroiſſez triſte avec tout le monde. Le bruit ſe répand par tout qu'un tel, dont on vantoit la gaieté, eſt devenu d'une mélancolie mortelle. Ce bruit parvient juſques à celle que vous aimez, alors elle croit la choſe ſérieuſe : on ſçait que la triſteſſe conduit au déſeſpoir : elle craint que cet étourdi ne faſſe un coup d'éclat ; & trouve enfin qu'il vaut mieux conſerver les jours d'un homme, que d'être cauſe de ſa mort. Malheureuſes que nous ſommes! de nous laiſſer ſéduire par des démonſtrations ridicules, qui ne devroient mériter que notre mépris. Saint-Fer*** a paru aux yeux de Madame de *** comme un homme qui s'abandonne au déſeſpoir ; il m'a ſemblé qu'elle n'y pre-

prenoit aucun intérêt. Peut-être son cœur la trompe-t-elle ; mais quoiqu'il en soit, je n'y ai trouvé aucun mouvement de tendresse pour lui ; elle en parle avec indifférence, & j'aimerois mieux qu'elle eût de la colere. Je parlerai encore pour lui, puisque vous le souhaitez ; mais vous ne sçavez pas combien un inconstant, qui veut reprendre ses premieres chaînes, est méprisé d'une femme raisonnable : & d'ailleurs la façon dont il vous repondit, lorsque vous voulûtes le ramener à Madame de***, est de ces choses qui s'effacent rarement. Je vais chez elle, vous m'y trouverez ; nous tâcherons d'obtenir sa grace. Quant à vous, aimez-moi toujours assez, pour n'avoir pas besoin de me demander la vôtre.

LETTRE LI.

ON cherche la solitude, on s'ennuïe du tumulte de la ville mais le moyen de la quitter avec plaisir, l'orsqu'on y l'aisse ce qu'on a de plus cher. Pour prévenir ce chagrin, on vous prie de vous trouver à cinq heures chez vous avec Monsieur de Saint Fer***. L'on ira vous y prendre, pour vous conduire dans un lieu que vous ne connoissez pas, & que l'on ne peut vous nommer. On ne vous cache pas que l'on vous fera passer par de terribles aventures; mais vous êtes Chevalier, & amoureux, c'en est trop pour manquer de courage. Après avoir parcouru un pays immense, on vous fera entrer dans un Château, dont

dont un ſeul géant du Canton de Berne, défend la porte contre tous les ennuyeux. Un Veſtibule ſuperbe s'offrira d'abord à vos regards; après que, ſelon l'ordre établi, vous en aurez admiré l'architecture, vous paſſerez outre; ni monſtre; ni griffons ne s'oppoſeront à votre paſſage; & ce n'eſt pas dans la cour du Château que doivent commencer vos faits d'armes. Grand nombre de Chevaliers courtois vous conduiront en cérémonie dans des appartemens magnifiquement ornés, où des Demoiſelles vous parfumeront, & guideront vos pas dans un cabinet miſterieux, où négligemment couchées ſur des ſofas brillans d'or & de pourpre, vous recevront deux Princeſſes plus belles que les aſtres du firmament. A votre aſpect, la pudeur

deur couvrira leurs joues du plus bel incarnat du monde, & leur donnera de nouveaux charmes. Après des ſoupirs que leur cœur, pénétré de plaiſir, laiſſera partir avec violence, on vous tendra languiſſamment une main, que vous ne manquerez pas de baiſer avec transport. La joie pendant ce tems-là, ſuſpendra toutes les fonctions de votre ame, & juſqu'à ce que vous ſoyez revenu de ce premier mouvement, on vous permettra obligeamment de ne dire que des choſes mal arrangées. Ce pénible préambule fini, on vous menera dans des jardins charmans, que la nature & l'art ont embellis de concert. Il y regne un perpetuel printems; les zéphirs y ſoufflent ſans ceſſe un air voluptueux; les Roſſignols y ſoupirent leurs tendreſſes; & leurs con-

concerts joints aux ramages des autres habitants des forêts, font de ces lieux une seconde Isle de Cythere. Il est dans un bois épais & sombre, une grotte plus délicieuse que toutes les beautés de cet aimable desert, couverte par un bosquet de myrthe; les Faunes y viennent en liberté jouir du fruit de leurs soupirs. La Driade amoureuse ne craint point de s'y laisser surprendre. Par un enchantement qu'on ne peut assez admirer, la Nymphe fugitive ne peut en détourner ses pas, & l'Amour qui marche devant elle, en l'éblouissant avec son flambeau, la conduit jusques dans la grotte qu'elle voudroit éviter. Il est vraisemblable que lassées d'une longue promenade les Infantes voudront s'y reposer. Là, vous pourrez conter votre martyre; l'aspect de ce lieu

lieu charmant ranimera votre ardeur; & plût aux Dieux qu'il inſpirât aux Amans autant de diſcrétion, que peut-être il inſpirera de foibleſſe aux Amantes! Qu'ils apprennent du moins à profiter de l'exemple des Bergers, qui, en quittant cette grotte, n'y ont point laiſſé des monuments de leur bonheur. Au ſortir de ce lieu, on viendra vous prier de vous rendre dans un ſalon, où vous trouverez une table couverte de tout ce que le goût le plus fin peut imaginer de plus exquis. Les vins les plus délicats brilleront dans des vaſes du plus clair cryſtal. La Folie ſera priée de la fête, & Bacchus tâchera de la finir auſſi bien que l'Amour l'aura commencée. Alors, nous appercevant du retour de l'aurore on enverra dire aux conducteurs des chars, d'atteler

teler leurs courſiers ; on partira ; & après un aſſez long voyage, on ſe trouvera tout d'un coup aux portes de Paris. Là vous direz adieu aux Infantes, non ſans pouſſer quelques ſoupirs, de leur part, elles ne vous les épargneront pas. L'un de vous deux ſera obligé à des proteſtations d'amour, & de fidélité, dont pour le préſent on voudra bien diſpenſer l'autre. Vous monterez dans votre char, & avant que Morphée verſe ſur vous ſes pavots, vous parlerez de l'objet de vos feux, & ainſi que cela ſe doit, vous leur adreſſerez votre oraiſon mentale, Adieu, Comte.

BILLET.

REVENEZ dans ces lieux. Vous ne méritez pas que ce ſoit moi, qui vous y rappelle ; auſſi ne ſuis-je

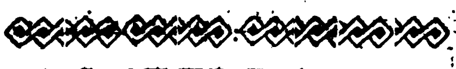
que

que secretaire. N'allez pas croire que l'amour me dicte pour vous la moindre fleurette : encore une fois, ce n'est pas pour moi que j'écris. Je pourrois, il est vrai, me servir de l'occasion, mais je ne suis pas assez contente de vous, pour prendre des prétextes. Vous pensez, sans doute, que votre absence me chagrine; vous le pensez, & vous vous trompez. Je vais où je veux, j'écoute qui je trouve, je répons ce qui me plaît, je joue, & je perds. Je vais au spectacle, & je m'y ennuie. J'ai des amans, dont il ne tient qu'à moi de m'amuser. Ne sont-ce pas là des ressources? Croyez-vous qu'avec elles j'aye le tems de désirer votre retour? Et puis tous les jours je vois mon mari; il aime d'une force inconcevable, cela me distrait; & quoique vous en puissiez dire, un mari sédentaire vaut mieux qu'un amant

*qui s'absente. Tout cela veut dire, que vous pourriez rester où vous êtes, si les nòces de Madame de*** & de Saint Fer*** n'exigeoient pas que vous quittiez votre solitude : Elle s'est enfin déterminée ; elle prétend par-là, fixer absolument Saint Fer***, jugez de sa folie. Si les sentimens d'un Amant ne valent rien, de quel force peuvent être ceux d'un époux ? Elle compte sur de la fidélité, de la complaisance, de la tendresse ; & quoiqu'elle n'ait rien trouvé de tout cela dans son premier mariage, elle veut bien imaginer que Saint Fer*** ne manquera à rien. Je le souhaite. Mais en pareil cas, je n'en penserois pas autant de vous, & vous vous ressemblez. Adieu, Monsieur, c'est à Lundi la Fête ; ce sera assez pour tout le monde de vous voir arriver la veille. Vous me verrez au reste à votre commodité, vous ne*

m'ac-

m'accuserez pas au moins d'être génante. Hé bien! Monsieur, direz-vous encore que je vous aime!



LETTRE LII.

AH! Monsieur, mes craintes n'étoient que trop justes. Que je serois heureuse aujourd'hui, si elles avoient pu me servir toujours contre vos désirs! Cette certitude que j'avois de vous perdre un jour, contre laquelle vous me rassuriez par tant de sermens, qui me coûtoit tant de larmes, vient donc enfin de m'être confirmée par vous. Ingrat, vous m'abandonnez! avez-vous prévu ce qu'il m'en va coûter? Vous êtes-vous résolu à me faire mourir de douleur? Avez-vous pu oublier si-tôt avec quel-

le tendresse je vous aime? Vous épousez Mademoiselle de la S***, barbare! Et je me vois réduite à vous perdre, sans oser seulement me plaindre de votre inconstance. Mais pourquoi faut-il que je ne l'apprenne pas de vous-même? Ne m'osez-vous confier votre bonheur; & quoiqu'il m'en doive coûter le mien, présumez-vous assez mal de moi, pour croire que je ne vous le sacrifierai pas; Mon cœur ne m'a jamais rien reproché sur vous, mais je me croirois peu digne de votre estime, si dans cette occasion, je suivois tous les mouvemens qu'il m'inspire. Il faut m'y arracher, & renoncer à vous pour jamais. Pour jamais! Grand Dieu! & c'est ma propre bouche qui me prononce un arrêt, qui peut-être ne sortiroit point de la vôtre. Ces jours que

vous passiez à m'assurer de votre tendresse, seront à jamais perdus pour moi. Vous vivrez pour un autre; vous oublierez dans ses bras mon amour & ma douleur: vous ne me direz plus que vous m'aimez, vous pourrez vous résoudre à ne le plus sentir. Ah! Dieu, qui vous forçoit de m'aimer! Ne m'avez-vous choisie, que pour me rendre malheureuse? Ne deviez-vous pas prévoir que vous ne seriez pas toujours à moi, & quand enfin ma passion a si bien répondu à la vôtre, n'avez-vous pas dû vous reprocher la douleur que votre perte me causeroit? Vous aimer, vous le dire, vous le persuader, étoient mes uniques soins. Qui pourra me dédommager de les avoir perdus! je vous voyois, je ne vous verrai plus. Ah, ingrat! Si vous m'aimiez comme je vous

aime, qui auroit jamais pu vous arracher à moi? Que dis-je? malheureuse! mon amour étoit trop peu pour vous; & je ne dois plus songer qu'à me conserver votre estime. Pardonnez-moi d'avoir eu d'autres sentimens. Je les désavoue, ils ne sont dignes de vous, ni de moi. Ne craignez pas de me déplaire en achevant ce Mariage; j'ai prévu le sacrifice, je m'y soumets. Vous m'aimez à présent, qui peut vous assurer que vous m'aimerez toujours, & que vous ne vous repentirez pas d'avoir préferé à un établissement solide, une liaison qui peut finir d'un moment à l'autre, & qu'un instant de votre caprice, ou du mien, peut détruire à jamais. Je ne vous aime que pour vous; & vous voir heureux me tiendra lieu de tout. Vous m'avez

mal connue, si vous avez pensé de moi autrement. Oubliez-moi, ou ne pensons l'un à l'autre que pour nous estimer mutuellement. Vous me serez toujours cher. Si j'avois changé, vous m'auriez méprisée; si vous m'aviez abandonnée, je vous aurois haï: n'ayons du moins rien à nous reprocher. La raison veut que je vous aide à me bannir de votre cœur. Soumettez-vous-y comme moi. Ne craignez pas que j'aye pris ce parti, sans qu'il m'en ait coûté, & sans qu'il m'en coûte encore bien des larmes. Jamais je ne vous ai plus tendrement aimé; mais c'est par l'amour même que j'ai pour vous, que je vous conjure de m'oublier. Ah! cela ne vous sera que trop aisé. Dans l'état où je suis, ne devriez-vous pas me consoler? Avez-vous perdu pour moi jus-

jusqu'aux sentimens d'humanité ? Vous ne devez pas douter que je ne sois accablée de la plus cruelle douleur, & vous restez éloigné de moi. Ah ! ne me faites pas voir tout mon malheur, que je puisse me flater du moins que vous me perdez avec quelque regret. Avec tant d'amour, méritai-je tant d'indifférence ? Une ligne, un mot, devroient-ils tant vous coûter ? Hélas ? je n'exige point que vous quittiez pour moi ce fatal objet, qui m'ôte tout ce que j'aime. Mais, si vous me refusez votre vue, ne me donnez pas du moins des marques de mépris. Un peu de pitié pour moi ne sera point un crime contre elle ; elle n'en triomphera que plus, & j'en serai moins malheureuse. Mais dans la situation où nous sommes, que me diriez-vous pour

me consoler, que vous pensassiez ? Vous vous reprocheriez toutes vos paroles, vos yeux les démentiroient ; je n'y verrois plus rien pour moi, & il m'échaperoit des choses que je me reprocherois moi-même. Non, ne me voyez pas, je garderai toute ma vie le souvenir de notre amour. Tachez de n'én point faire autant : renvoyez-moi mes lettres, & mon portrait ; ne conservez rien qui puisse vous rappeller mon idée : mais s'il se peut, cependant ne m'oubliez pas tout-a-fait. Plaignez-moi quelquefois, je n'ose vous demander des sentimens plus vifs. Adieu. Les larmes dont cette lettre est baignée, doivent vous être un temoin fidéle de la douleur que je ressens en écrivant ce funeste mot. Ne vous présentez plus à mes yeux. Je sçais trop

ce qu'il en coûte d'aimer sans être aimée, pour contribuer à donner ce chagrin à Mademoiselle de la S*** , elle ne mérite que trop toutes vos attentions. Nous sommes séparés pour toujours. Adieu. Hélas ! ne m'oubliez jamais. Daignez vous souvenir quelquefois combien je vous ai aimé ; mais ne vous rappellez pas combien je vous aime encore, & que je ne changerai jamais.

LETTRE LIII.

JE vous reconnois, Monsieur, aux idées que vous avez conçues, elles me montrent votre mépris pour moi, & m'assurent de votre indifférence. Je ne vous aime donc plus, & mes allarmes sur le bruit de votre mariage

riage, ne sont pas réelles ? Je ne les affecte que pour cacher ma nouvelle passion, & c'est un prétexte pour vous abandonner plus surement ? Vous êtes le seul qui, en pareil cas, pût imaginer une chose semblable : vous ne le croyez pas ; mais pourquoi me l'écrire ? Ne me trouvez-vous pas assez infortunée ? N'est-ce donc pas assez de vous perdre, & lorsque l'amour s'éteint, le mépris doit-il prendre sa place ? Moi méprisée ! Grand Dieu ! étoit-ce de vous, ingrat, que je devois l'être ? moi, qui vous ai sacrifié jusqu'à mon amour même ; moi, qui n'étois occupée que du soin de vous marquer ma tendresse, & qui viens de vous en donner une preuve que vous auriez peut-être vainement cherchée ailleurs. S'il est vrai, que vous soyez touché de ma

perte, sera-ce en me donnant un caractere odieux, que vous me prouverez que je vous suis chere ? Si vous me soupçonnez d'infidélité, vous pouviez vous plaïndre sans m'offenser, & encore, de quoi vous seriez-vous plaint ? d'être trop tendrement aimé. Vous auriez senti, si vous pouviez sentir quelque chose, que je méritois d'être plainte, non outragée. Quelqu'un a-t-il jamais aimé comme vous ? Il me paroît par les choses que vous m'écrivez, que je commence à vous devenir odieuse, & cependant vous n'épousez pas Mademoiselle de la S***, Comment accorder tant de haine & tant d'amour ? Avec quelle froideur m'assurez-vous que vous êtes toujours à moi ? Ah, qu'une véritable passion a bien un autre langage ! Vous me trom-

trompez. Autrefois mes craintes vous étoient précieuses, il n'y avoit rien que vous ne fissiez pour les dissiper : vous craigniez de voir couler mes larmes. Vous n'épousez point Mademoiselle de la S*** Si vous ne l'aviez refusée que par rapport à moi, vous seriez venu me jurer que vous m'aimiez encore. Je consentois bien à vous perdre pour vous-même, je m'immolois sans murmurer à votre bonheur; mais je ne vous verrai jamais, sans mourir, oublier, entre les bras d'une nouvelle Maîtresse, le sacrifice que je vous faisois. Peut-être que je suis injuste; mais que m'importe que vous n'en aimiez pas d'autres, si vous ne m'aimez plus ? Votre inconstance, & votre froideur sont la même chose pour moi, & je ne vous en perds pas moins. Vous con-

damnerez sans doute mes frayeurs ; mais tout autre à ma place en seroit-elle moins susceptible ? Une lettre suffit-elle ? Et dans la situation où je suis, seroit-ce trop de vous-même, pour calmer mes inquiétudes ? Que faites-vous éloigné de moi ? Vous me croyez infidelle, & je crains que vous ne soyez perfide. Devrions-nous avec ces idées-là être tranquilles ? & pour peu que vous prissiez encore quelque intérêt à mon cœur ne feriez-vous pas venu me convaincre de mon infidelité, ou jouir avec moi du plaisir de me trouver constante ? Ayez pitié de l'état où je suis, daignez, & c'est la seule chose que j'exige de vous, daignez me rassurer sur mes craintes, & éclaircir vos soupçons. Que je sçache, si je dois vous aimer en-

core, ou songer à vous haïr à jamais.

LETTRE LIV.

MOi! que je vous haïsse, cher Comte, lorsque vous me donnez de si fortes preuves de votre tendresse. Ne me haïssez-vous pas vous même, de vous avoir outragé dans le tems que vous écartez les obstacles qui pourroient vous empêcher d'être tout entier à moi. Je vous retrouve fidéle! Concevez-vous l'excès de ma joie! Je ne puis plus douter que vous ne m'aimiez. Sentez-vous tout ce que cette certitude doit produire sur mon cœur? Quand vous m'auriez abandonnée, aurois-je pu m'en plaindre? Vous n'auriez fait que m'obéir; mais vous

avez connu ce qu'il m'en coûtoit pour vous en prier; vous avez été touché de l'état funeste où m'avoit déja réduite la crainte de vous perdre. Tâchez de ne vous en point repentir. Puissiez-vous, content de mon cœur, croire qu'il peut vous dédommager de ce que vous avez fait pour moi! Je suis sûre que vous m'aimez, ne doutez jamais que je vous aime. Pourquoi n'avoir pas en moi la confiance que j'ai en vous? Les jours que nous passons à nous tourmenter, ne seroient-ils pas mieux employés à nous donner des preuves de notre ardeur? Et, lorsque ni jaloux ni facheux ne nous inquiétent, faut-il que nous nous fassions nous-mêmes plus de maux qu'ils ne pourroient jamais nous en faire? Avons-nous besoin, pour ne pas tom-

ber

ber dans la langueur, du secours du raccommodement? Les fréquentes querrelles aigrissent le cœur, & ne donnent pas à l'amour plus de vivacité. Les absences, ausquelles nous nous condamnons volontairement, ne seroient-elles pas pour nous un supplice insuportable, siquelqu'un vouloit nous y forcer? Ne sommes-nous pas insensés de nous donner tant de chagrins? Avons-nous donc des momens à perdre? Ne m'aimez pas avec autant de fureur que vous m'en montriez quelquefois, elle est toûjours suivie de trop de tiédeur. Ce ne sont pas vos transports, c'est votre cœur que je cherche, ce sont ces tendres épanchemens de l'ame, ausquels on peut ce livrer sans offenser la vertu. Je voudrois de cet amour, qu'on dit que Platôn connois-

ſoit, ſi bien, & qu'après lui, nous avons ſi mal connu. De cet amour dépouillé de toute impreſſiondes ſens dont la pratique pourtant doit être difficile, puiſqu'on a tant de peine à le faire comprendre. Adieu. Sans nous inquiéter de tout cela : aimons-nous toujours comme nous avons commencé de le faire. Notre amour nous ſatisfait, & je crois que nous perdrions à en imaginer un autre. Mon Dieu, que je ſuis étourdie ! Il y a deux heures que je ne vous dis que des bagatelles, & j'oubliois de vous avertir que Madame de*** vous prie de vous rendre chez elle à midi, elle va à.... paſſer le reſte de la journée, & comme j'ai mille choſes à vous dire, je ne doute point que je n'y aille auſſi. Ah ! me diriez-vous bien pourquoi je ſoupire ?

LETTRE LV.

CETTE pauvre Madame de la G***, après une constance de quatre ans, vient enfin de perdre son Amant ; & malgré les exhortations, les charmes de la petite J*** ont achevé ce que son dégoût pour elle avoit ébauché. Oui, Madame, me disoit-il il y a quelques jours, c'en est fait; les soins que je lui rens ne partent plus depuis long-tems, que de ma reconnoissance; & sans une sotte idée qui me tourmente, elle, & moi, depuis deux ans nous serions bons amis, & rien de plus. Je crains que, sensible comme elle l'est, elle ne puisse me voir inconstant, sans mourir de douleur. Il n'y a rien que je n'aye fait pour l'amener insensible-

ment

ment au point de souhaiter une rupture, qui, de jour en jour, nous devient plus nécessaire. J'ai feint de m'attacher à d'autres. Elle a attendu avec impatience que je revinsse à elle. J'ai été cent fois la voir, pour lui dire que je ne l'aimois plus; il sembloit qu'elle choisît ce tems-là pour m'accabler des plus fortes preuves de sa tendresse; & j'étois obligé de la quitter, sans avoir pu prendre avec elle les arrangemens que j'aurois souhaités. Ces conversations, autrefois si animées, sont languissantes & stériles : ces momens, que je passois avec elle, & que l'amour rendoit si charmans, me pésent & m'embrassent. J'ai beau m'exhorter à la constance, je sens, par le besoin que j'ai de me faire des leçons combien elles sont inutiles. Je cherche quel-

quelquefois quelle peut être la cause de mon dégoût. Je vois une femme aimable qui a de la jeunesse & de l'esprit ; mais ses agrémens ne me touchent point. Ma raison me dit encore qu'elle est belle, mais mon cœur ne me le dit plus, & le reste parle vainement en sa faveur. Ne devroit-elle pas sentir par ma froideur que je ne l'aime plus ; & une femme peut-elle se tromper à des transports si étudiés, après avoir joui du trouble & de la fureur d'un Amant ? Malgré mes efforts, il faut que nous rompions ? & c'est à mon sens un plus cruel supplice de feindre de l'amour pour une femme qu'on n'aime plus, que pour une femme que l'on n'aime point. Il conclut tout ce beau raisonnement, en priant Saint Fer***, ami de Madame de la G***, de lui

lui jetter des soupçons dans l'esprit, de lui dire qu'elle n'étoit plus aimée; & il lui jura qu'il ne le dédiroit de rien. Mais, Comte, lui répondit-il, tu ne songes pas qu'elle en mourra de douleur. Ah! si je ne le craignois point, repondit P***, je ne te prierois pas de lui annoncer mon inconstance. Par pitié! sauve-moi; elle veut que je l'épouse; dailleurs, une chose de cette sorte est moins cruelle, quand elle sort de la bouche d'un autre, que de celle d'un Amant accoûtumé à tenir un langage différent. Saint Fer*** refusa opiniâtrément de se charger de cette commission. Hé bien, reprit-il, je ne t'en parle plus, mais tu es cause que je vais lui porter le poignard dans le sein. Il sortit; & nous étions aux Tuileries, réfléchissant
encore

encore ſur cette conſtance inuſitée de Madame de la G***, quand, nous abordant avec un air effaré : C'en eſt fait, dit-il, je ſuis content, ſi toutefois on peut l'être, en mettant au déſeſpoir une femme qu'on a tendrement aimée. En ſortant d'avec nous il étoit allé chez elle ; elle l'y attendoit avec impatience, & le jour même avoit été pris, pour ſe donner des preuves mutuelles de leur tendreſſe. L'occaſion étoit preſſante, l'aſpect du péril le tranſit, il reſte, il héſite, elle le preſſe, il ſe fâche ; elle ſe déſeſpere ; & lui, découvre franchement à la Dame l'origine du mal. Elle s'évanouit ; P*** lui donne du ſecours ; elle revient à elle, toute en pleurs ſe jette à ſes pieds, & lui dit les choſes du monde les plus touchantes. P*** tout en pleurant auſſi, l'exhorte

à prendre ſon parti. La fureur ſuccede à l'amour; elle veut le tuer; il reprend ſon épée, ſe ſauve, & pour ne lui laiſſer aucun lieu de douter de ſa bonne foi, il écrit dans la loge du Suiſſe ſon congé bien ſigné. Il triomphoit, en me contant ſon aventure, & m'aſſuroit toujours qu'elle en mourroit de douleur. En effet, elle ſe couche après ſon départ, paſſe le reſte de la journée, & toute la nuit, à ſoupirer, & à s'évanouir. Elle ſe léve avec la même douleur; & la lumiere lui étant odieuſe, elle fait tirer les rideaux de ſa chambre, & languiſſamment couchée ſur un canapé, elle déplore la perte de ſon amant. Elle tombe encore dans une foibleſſe, qui fait tout craindre pour ſa vie; & peut-être qu'elle ſeroit morte, ſi le jeune Duc de ***, qui

qui entra dans le moment qu'on lui donnoit du secours, ne l'eût consolée une heure après qu'elle avoit pensé expirer à ses yeux! Le Duc qui a trouvé l'avanture plaisante, l'a, sur le champ, racontée à ses amis. Un de ceux là, ami de P***, lui en a fait part; & P*** au désespoir qu'elle ne soit pas morte, & qu'elle ait accepté si-tôt une consolation, dont il la croyoit incapable, a senti rallumer son amour par ce qui auroit dû l'éteindre. Il a cherché à se remettre bien avec Madame de la G***: mais vous sçavez ce que c'est qu'une personne consolée; elle l'a méprisé, & il a toutes les peines du monde à l'oublier avec la petite J***, qu'il aimoit auparavant à la fureur. Adieu, Comte, avant de me faire une infidélité; souvenez vous de l'avanture de notre

ami, & la façon de se consoler de Madame de la G***.

BILLET.

*LA précieuse Madame de *** vient d'arriver avec deux beaux esprits qui me donneront la migraine, si je n'y mets ordre. Elle me demande à souper, je suis perdue si vous ne venez; amenez aussi S. Fer***, je vous en conjure, il aime à disputer, & pourra tenir tête à ces Messieurs. Je vous parlerai, je vous verrai du moins, sans ce secours je meurs. Vous ne sçavez peut-être pas à quel point ces gens sont nécessaires, ils parlent sans cesse, & je n'entends pas un mot, de ce qu'ils disent, jugez combien je suis à mon aise. On me menace encore de la lecture d'un Ouvrage, Rancune tenant, venez me délasser de l'ennui du précieux,*

quand

quand même vous imagineriez que je prens un prétexte pour vous voir! C'est un service qui ne restera pas sans récompense, & je vous dédommagerai de votre ennui, en vous permettant de me voir quinze jours de suite tête à tête. Viendrez-vous?

LETTRE LVI.

Y A-t-il quelque chose au monde de moins raisonnable que votre jalousie? Et pourriez-vous m'estimer assez peu, pour me trouver capable d'aimer l'homme qui vous inquiéte? Donnez-vous du moins des Rivaux qui ne me deshonorent pas. Hé, pourquoi voulez-vous en avoir, quand toutes mes actions vous prouvent combien je vous suis attachée? ne pensez pas que je veuille me justi-

fier de l'inconſtance que vous m'imputez; je vous offenſerois trop, ſi je croyois votre jalouſie véritable. Je connois vos caprices, & ceci en eſt un, Votre délicateſſe n'eſt pas aſſez grande pour ſe choquer, lorſque je parle à un homme, qui n'eſt jamais venu chez moi; qui n'y viendra jamais, malgré ce que vous en voulez imaginer, & qui n'eſt pas fait de façon à vous inſpirer de la terreur. Cette modeſtie m'étonneroit, ſi je n'en découvrois pas la cauſe. Vous vous eſtimez, mais vous ne m'eſtimez pas; & dans les traits de ſatyre que vous lancez ſans ceſſe contre mon ſexe, vous ne faites de moi aucune exception particuliere, Vous croyez que je vous aime, mais vous ne m'en avez aucune obligation: Vous me ſuppoſez une néceſſité abſolue

d'aimer

d'aimer quelqu'un; &, si quelquefois vous vous flatez que c'est votre mérite qui m'a rendu sensible, plus souvent encore vous pensez que le caprice seul m'a déterminée, & qu'il peut m'entraîner vers un autre, comme il m'entraîne vers vous. S'il vous en souvient cependant, ce cœur que vous méprisez tant aujourd'hui ne fut pas si facile à gagner. Vous eûtes besoin d'employer l'artifice pour vous en rendre maître, & vous ne l'auriez jamais été, si, en l'attaquant vous vous étiez montré tel que vous êtes, si j'avois pu, en suivant ce que ma raison me dictoit, vous croire semblable à ces mêmes hommes pour qui j'avois conçu tant d'horreur. Vous m'alléguerez peut-être, la durée de votre passion, j'avoue que je voudrois qu'elle vous

vous fît tout l'honneur que vous en voulez tirer. Mais combien de perfidies, combien d'attachemens passagers n'a-t-il pas fallu que je vous pardonnasse ? Par combien de peines & de larmes n'ai-je pas acheté vos retours, & depuis quel tems votre passion ne seroit-elle pas finie, si mes soins & mon indulgence ne vous avoient pas empêché de l'éteindre, si je n'avois pas opposé à vos refroidissemens une constance si égale, que vous n'avez jamais osé m'annoncer que je vous avois perdu ? Vous m'auriez sans doute beaucoup plus aimée, si, moins sensible & moins tendre j'avois affecté pour vous, autant d'indifférence que je vous ai témoigné d'amour. Si, paroissant avoir du goût pour toutes sortes d'objets, je vous avois mis sans cesse dans la nécessite de ne

ſçavoir que penſer de mon cœur, de la coquetterie & de la diſſimulation auroient éveillé un amour ſur lequel vous vous endormiez. Et d'abord que vous m'auriez cru capable de changer, vous auriez craint mon inconſtance; mais je rougirois de vous devoir à de tels artifices. Je ſens que je vous perds, mais, ſans me rendre la victime de vos fantaiſies, annoncez-moi tout d'un coup votre perte, quelque douloureuſe qu'elle me ſoit, elle ne peut l'être plus que la cruelle incertitude où je vis. Je n'exige plus de vous que de me dire que vous ne m'aimez plus; pour tant de tendreſſe eſt-ce trop d'un peu de ſincérité?

LET-

LETTRE LVII.

AU milieu de votre plus forte passion pour moi, j'ai prévu votre changement, il m'afflige, mais il ne me surprend pas. Ai-je dû me flater que vous m'aimeriez toujous? Et parce que mon cœur m'assuroit de ma constance, devoit-il m'être garant de la vôtre? Vous me quittez: que ce soit pour une autre, ou que dégoûté de l'amour, vous vous condamniez à une indifférence éternelle, je n'entre point dans les raisons qui vous font agir; on seroit trop malheureux si, quand on aime, on s'enchaînoit à jamais, & que pour conserver une conquête dont on fait peu de cas, on renonçoit à toutes les occa-

sions

ſions qui ſe préſentent d'en faire de nouvelles. Je n'ai point à me plaindre de vous, ce n'eſt pas votre faute ſi je vous aime encore ; & vous avez fait depuis long-tems ce qui étoit néceſſaire pour chaſſer une paſſion que vous ne vouliez plus entretenir. Vous ne m'aviez pas promis de m'aimer toujours ; & quand vous auriez pu le faire, je ne ſerois point étonnée du parjure. Vous m'avez trouvée aimable, je ceſſe de vous le paroître, puiſque mes ſeuls agrémens vous avoient déterminé, il eſt juſte que vous changiez avec eux. La ſeule choſe que j'exige de vous, & je ne vous la demande que par ce qu'elle ne vous coutera point, c'eſt que vous ne me voyez plus. Je ſens que je vous aime encore, laiſſez-moi m'accoutumer, par votre abſence, à vous re-

regarder comme un homme indifférent : votre vue me plongeroit dans le plus affreux désespoir. Vous ne pourriez me dire que ce que vous m'avez écrit, & il ne seroit pas généreux à vous de voir couler des larmes que vous ne voudriez pas essuyer. Mais, il est vrai que vous m'avez abandonnée. Quoi, dans ce cœur qui faisoit tout son bonheur de notre union, dans ce cœur parjure, ne reste-t-il plus rien pour moi. Ah ! que l'on sent douloureusement la perte d'une chose à laquelle on avoit attaché ses plus cheres délices ! Hélas ! malgré ce que je vous disois de votre inconstance, je ne la prévoyois pas ; tranquille sur la foi de vos sermens, rassurée contre votre perte, par l'amour extrême que j'avois pour vous ; je ne pouvois pas croire que

vous

vous fussiez capable d'une perfidie. Je sentois que rien ne pouvoit vous arracher de mon ame : & je me flatois quelquefois que j'étois la seule que vous pussiez véritablement aimer. Je trouvois de la douceur à penser qu'il n'y avoit que ma mort qui pût vous rendre à vous-même, & que dans mes derniers instans je jouirois encore du plaisir de vous voir me regretter & de mourir aimée. Pourquoi m'enviez-vous la seule consolation qui me reste ? Barbare ! venez m'accabler par votre indifférence ? songez qu'il y a trop de cruauté à ne pas m'arracher la vie. Je vous perds ! Je ne vous perds que parce que vous le voulez, voilà l'idée que vous me laissez de vous ! Vous n'aimez point ailleurs, & vous m'abandonnez ! Ah ! avez-vous

pensé à ce que vous m'écrivez ; en avez-vous senti l'importance ? Songez-vous que rien au monde ne pourroit nous rapprocher ; & que, rompant avec moi si injustement, quand je vous reverrois à mes genoux plus tendre que je vous ai jamais trouvé ; quand j'aurois encore pour vous ces sentimens, qui ont fait si long-tems notre bonheur, je ne voudrois plus voir en vous qu'un homme digne de toute ma haine. Adieu, je n'ai plus rien à vous dire.

LETTRE LVIII.

PAR ma derniere lettre je vous ai prié de ne me plus voir, je sentois que votre vue entretiendroit en moi des sentimens qu'il m'est important d'éteindre ;

teindre ; mais dans le cruel état où vous m'avez réduite, le plus affreux de mes malheurs eſt de ne vous voir pas. Je ne vous demande plus de la tendreſſe ; mais je n'ai pas mérité la répugnance que vous avez à me voir. Ne craignez pas que je vous faſſe des reproches, je ſçais combien ils ſeroient inutiles ; je me plains plus de moi que de vous. Si mes yeux n'avoient pas été ſi cruellement fermés, ſi ma paſſion, moins folle, m'avoit permis de réfléchir ſur vos démarches, d'y voir combien vous étiez inſenſible à ce que je faiſois pour vous, vous n'auriez pas eu beſoin de m'annoncer votre inconſtance : mais tel étoit mon aveuglement, que je ne vous voyois que comme je déſirois que vous fuſſiez. Sans vouloir entrer ici dans un détail qui vous dé-

déplairoit, je ne vous reproche pas de m'avoir abandonnée, mais ai-je mérité votre mépris ? Je suis malade, vous le sçavez, & je ne vous vois pas. Qu'ai-je fait qui vous oblige à tant de dureté ? Vous craignez encore mon amour. Ah ! n'en redoutez rien, quelque violent qu'il soit encore, votre insensibilité & ma fierté me sauve de tout ; vous ne me verrez point répandre d'indignes larmes, ni descendre à des prieres honteuses ; mais pour avoir cessé d'être amans, avons-nous renoncé au plaisir d'être amis ? Voilà le seul sentiment que je puisse vous demander, mais l'inconstance auroit peu de charmes pour vous, si vous n'y joigniez pas le mépris. De quoi suis je coupable cependant ? Vous seul avez fait tous mes crimes, sans vous je

jouirois encore.... Ah! que me sert-il d'être tourmentée par de si cruelles réflexions? Elles m'éclairent sur des fautes qu'elles n'ont pas sçu prévenir, & redoublent mon désespoir. Je me plaindrois moins de votre indifférence, en cessant d'être aimée, si je pouvois voir renaître dans mon ame le repos que vous en avez chassé : mais loin que votre froideur puisse éteindre mon amour, elle semble le rallumer avec plus de violence. Que je suis malheureuse! Je vous aimois éperduement quand vous feigniez une tendresse que vous ne ressentiez pas; & je meurs de douleur quand vous cessez de vous contraindre. Ayez pitié de l'état où je suis, je ne veux que vous voir, je ne serai point seule, accoutumez-moi insensiblement à vous perdre pour toujours:

dites moi tout ce qui peut me confirmer mon malheur, il y auroit trop de cruauté à m'épargner. Songez aussi, qu'en cessant tout d'un coup de venir chez moi, vous faites faire à mon mari des réfléxions. Vous êtes trop honnête-homme pour ne les lui point épargner. Adieu, Monsieur, vos complaisances pour moi ne dureront pas, & je sçaurai par une prompte absence vous délivrer de l'embarras de les avoir long-tems.

LETTRE LIX.

DE grace, cessez de m'écrire, sauvez-moi de l'affront de mépriser ce que j'ai cru digne de mon estime. Vous avez rompu avec moi, je ne m'en suis pas plainte. J'ai assez

bien présumé de vous pour croire que vous ne me faisiez pas injustice, & que sans de fortes raisons vous ne m'auriez pas abandonnée. Je vous ai estimé même de la franchise avec laquelle vous m'avez instruite de votre changement. Aujourd'hui, vous osez me demander pardon ! Vous pouvez m'avouer que ce n'est qu'à votre caprice que j'ai dû votre éloignement : de sang-froid vous me plongez le poignard dans le sein. A moi ! qui ne respirois que pour vous. Pouvez-vous me mépriser assez pour croire que je puisse revenir à vous ? Barbare ! qui pour le seul plaisir de me désesperer, avez agi avec moi, comme avec la femme dont on auroit le plus à se plaindre. Encore, si déterminé par un autre objet, vous m'aviez quittée pour vous

livrer à lui, j'aurois excusé votre inconstance, j'aurois même poussé la génerosité jusqu'à croire que j'y aurois donné lieu ; je me serois consolée d'une passion née peut-être malgré vous. Mais que vous me quittiez, que vous m'abandonniez sans ménagement, dans la seule vue d'éprouver si je serai sensible à votre perte, voilà ce que je ne puis soutenir. Quelque peu qu'une pareille feinte puisse durer, elle dure toujours trop ; il y a même de la cruauté à l'imaginer. Je vous l'aurois cependant pardonnée, je vous aimois assez pour me flater qu'elle ne seroit venue que d'un excès de délicatesse ; & quelque bizarres que puissent être les assurances qu'un Amant veut prendre de notre cœur, elles nous sont toujours précieuses, quand elles

nous

nous prouvent ſon amour. Si votre idée avoit été telle, un jour ſuffiſoit pour votre ſatisfaction & mon tourment. Vous ne m'auriez pas refuſé les plus légeres complaiſances, vous n'auriez pas été quinze jours ſans me voir; & quand vous m'avez revue depuis, & toujours accablée par ma douleur, vous n'auriez pas inhumainement joint les inſultes les plus marquées à l'injure que vous m'aviez faite. Et vous oſez m'écrire! Vous pouvez, ſans mourir de confuſion, vous rappeller mon idée! Vous m'aimez! que je ſerois heureuſe que vous diſſiez vrai! Puiſſe cet amour faire votre éternel ſupplice, & puiſſé-je un jour vous donner autant de preuves de mépris & de haîne, que je vous en ai donné, d'une tendreſſe dont le plus déteſtable de tous

tous les hommes auroit été plus digne que vous.

LETTRE LX.

En effet, il ſeroit très-ſingulier, que je vous aimaſſe encore, & j'imagine comme vous que cela ſeroit fort plaiſant. Mais, mon pauvre Comte, je me ſuis corigée de rire. Je vous l'avois bien dit, que la fin de la Comédie ne ſeroit pas agréable pour vous. Si vous ſçaviez combien le perſonnage que vous y jouez à préſent, eſt ridicule, vous n'auriez pas la force de le ſoutenir plus long-tems. Oui, vous êtes deſœuvré, languiſſant; Madame de *** a refuſé vos ſoins, je ris de vos ſoupirs. Que de mortification! Conſolez-vous, il y a peu d'hommes, à qui

qui la meme chose ne soit arrivée: mais étoit-il possible qu'elle vous arrivât, &, qu'aimable comme vous êtes, vous vous trouvassiez rébuté de deux côtés? Après tout, il vous reste une ressource. Vous m'avez aimée; mais, je sçais comme vous vous y êtes pris pour me tromper; imaginez quelque nouvelle façon, dont je puisse être encore la dupe. Je connois votre air triste, ces soupirs affectueux que vous tirez du fond du cœur, ces petits mots si joliment dits, ces lettres si élegamment écrites. ces beaux yeux noyés dans les larmes, ce visage abattu, tout cela ne peut plus me toucher; & je crois pourtant, que c'est tout ce que vous sçavez faire. Vous perdriez encore l'esprit, que je ne m'en appercevrois pas. Ainsi, vous jugez bien que tou-

tes ces gentilleſſes ne peuvent vous être d'aucune utilité. Ce qu'il y a de fâcheux encore, c'eſt que vous paſſez pour trompeur ; que peu de femmes de bon ſens voudront vous croire, & que vous n'aimez pas les conquêtes trop faciles. Vous ne trouverez pas ſitôt un dédommagement. Voyez combien vous êtes malheureux ! Vous étiez las de m'aimer, je n'avois plus rien de touchant pour vous ; à peine vous ſouveniez-vous de m'avoir trouvé belle. Vous me faiſes une infidélité, vous cherchez fortune, vous ne la trouvez pas, & tout de ſuite vous revenez à moi. Je ſuis un peu cruelle, & vous voilà plus amoureux que jamais. L'aimable cœur que le vôtre ! & quel plaiſir de pouvoir diſpoſer ainſi de tous ſes mouvemens ! Vous aviez cependant
aſſez

assez bien arrangé cette aventure : il est vrai que vous aviez mis dans votre plan, que je vous aimerois encore, & sans mes caprices, cela étoit naturel, vous me connoissiez, & vous pouviez répondre de moi. Je ne vous blâme point d'être étonné de me trouver si différente de moi-même. Vous ne pouviez pas imaginer cet incident, quoiqu'il soit le plus intéressant de tous. Mais sans m'arrêter plus long-tems à ce badinage, il faut répondre à votre lettre. Je vous dois pour moi-même de bons conseils, & un aveu sincére de ce que je pense sur votre compte. Je ne vous aime plus : dans le tems de ma colere, je vous en aurois dit tout autant, mais avec beaucoup moins de sincérité. Dans un état violent, on peut se tromper soi-même,

mais

mais revenu de ce premier mouvement, on voit les choses de sang froid, & l'on en est moins la dupe. Il est donc vrai que je ne vous aime plus, & que je ne vous aimerai jamais. Votre repentir fût-il sincére, il ne me toucheroit pas. On ne pardonne que quand on y trouve du plaisir, & que lorsque les offenses peu graves n'ont point éteint l'amour. Vous sçavez de quelle nature sont celles dont je me suis plainte, & je ne daigne pas même vous les rappeller. Que votre cœur se juge lui-même, qu'il vous accable de tous les reproches que vous méritez, & puisse-t-il vous en dire assez, pour vous faire desormais éviter des procédés aussi condamnables, que les vôtre l'ont été avec moi. Je vous aimois, ma passion ne s'étoit pas

un

un moment démentie, vous l'avez éteinte. Vous me dites à présent que vous maimez ; vous seriez trop malheureux, si vous nourissiez des sentimens ausquels je ne puis plus répondre. Supposé cependant que cela fût, gardez-vous de vous livrer à des idées trop flateuses. Rendez-vous justice, & n'esperez rien. Vous ne seriez pas peut-être assez raisonnable pour cesser de me voir, c'est à moi d'y mettre ordre : on ne se guérit bien qu'en fuyant ; & pour les passions malheureuses, il n'y a pas de plus cruel tourment que la vue de ce qui les cause. Si cependant, comme vous me l'assurez, vous devez bien tôt partir, je vous permets de me venir dire adieu. Je ne suis, ni ne serai jamais votre ennemie, je ne serai jamais non plus votre

amante. Que mes bontés ne vous en imposent pas. Vous pourriez espérer tout si j'en avois moins; & la permission que je vous donne de me voir, doit vous être un sûr garant de mon indifférence.

BILLET.

HELAS! oui, Monsieur, je vous permets de venir à l'Opéra, & je vous sçais même un gré infini du soin que vous avez pris de vous informer de ma loge. Je ferai ensorte, puisqae vous le souhaitez, qu'il y ait une place pour vous; mais tous les jours d'Opéra ne se ressemblent pas, quelque tendre que soit la Musique, & quelque jolies choses que vous me disiez sur Armide, & sur Renaud, je me souviens trop bien d'avoir été l'une, pour souffrir

souffrir jamais que vous redeveniez l'autre.

LETTRE LXI.

J'AVOIS cru jusques ici que le droit de montrer de la jalousie appartenoit à l'amant aimé, & je ne puis assez m'étonner, quand je songe aux choses que vous m'avez dites hier. Tout de vous m'offense, lorsque je vois que l'amour, ou la vanité (car vous avez surement plus de l'une que de l'autre) se mêle encore de vos démarches. Sçavez-vous bien que l'homme du monde qui me seroit le plus indifférent, seroit plus près d'obtenir mon cœur que vous que j'ai si tendrement aimé. Qu'avez-vous à me demander, & sur quoi fondez-vous vos prétentions? Si ma

tendreſſe avoit eu quelques charmes pour vous, vous l'auriez conſervée avecplus de ſoin, & vous ne m'auriez pas forcée à n'avoir pour vous que de l'indifférence. Je ne ſuis pas ſurpriſe que vous ayez voulu ceſſer de m'aimer, puiſque je ne vous touchois plus : il étoit naturel que vous finiſſiez un commerce dans lequel vous ne trouviez plus d'agremens. Quelque choſe qu'on diſe de la conſtance, elle ne dure qu'autant que l'amour ; & d'ordinaire il ne ſubſiſte qu'autant que les deſirs qu'il fit naître ne ſont pas entierement ſatisfaits. J'ai bien ſenti, lorſque je me ſuis livrée à votre ardeur, qu'elle diminuroit, que je vous perdrois ; mais entraînée par un ſentiment qui étouffoit ma raiſon, en connoiſſant le péril que je courois, je n'eus

pas la force de l'éviter. Je vous ai vu pendant quelque tems plus tendre que vous ne l'étiez avant les plus fortes marques de ma foiblesse ; & malgré ce qu'il m'en avoit coûté, je ne pouvois m'empêcher d'être contente, quand je vous en voyois faire votre bonheur. Ce tems dura peu, vos desirs s'affoiblirent ; comme c'étoit la seule chose qui vous eût attaché à moi, je vous vis beaucoup moins attentif qu'auparavant ; ma passion n'avoit plus pour vous les mêmes charmes, vous aviez besoin de réfléxion pour me donner ces mêmes soins que j'avois dûs à votre cœur : un reste de considération vous empêchoit de vous abandonner à votre froideur, vous languissiez auprès de moi, vous receviez à regret les preuves que je vous donnois de ma foiblesse,

tout

tout vous ennuyoit. Qu'auriez-vous fait si vous n'aviez pas changé ? Il ne me siéroit pas de m'en plaindre, vous étiez maître de vous-même, & l'amour ne lie qu'autant qu'il plaît. Vous croyez m'aimer aujourd'hui, vous avez même des jalousies. Avez-vous oublié combien votre liberté vous étoit chere ? Ne vous souvenez-vous donc plus que vous m'avez sacrifiée au plaisir d'en jouir encore ? Vous exigez de moi des complaisances, celle que j'ai de vous écrire ne doit pas vous en faire esperer d'autres ; je vois à regret qu'elle vous entretient dans des idées, que pour votre repos, vous auriez déja dû détruire ; & si vous y vouliez penser, vous sentiriez qu'il y a pour le moins autant d'indifférence que de générosité à ne vous point
vou-

vouloir de mal. On passe aisément de la haine au sentiment contraire, & si je ne m'en sentois pour vous, je ne répondrois de rien, mais vous avez le malheur de n'être pas haï. A l'égard de vos craintes, vous vous doutez bien que je ne vous en ôterai aucune, & que, quand je vous aimerois, je ne vous tiendrois point compte de votre jalousie, sûre qu'elle naît bien plus du peu de cas que vous faites de moi, que de la défiance où vous êtes de votre mérite. Après tout quand je me serois engagée dans une autre passion, je ne ferois que ce que vous m'avez dit; & c'est bien le moins que je vous croye de bon conseil. Adieu, Monsieur, mes affaires ne me permettent pas de vous voir aujourd'hui, ma fantaisie ne me le permettra pas demain,

&

& je ne puis répondre du reste de la semaine. Vous pouvez sur ceci, arranger vos plaisirs, ou vos affaires.

BILLET.

Vous avez tout lieu de vous applaudir du tour ingénieux que vous m'avez joué, en me faisant gronder par mon mari. Vous vous souvenez qu'en pareil cas, vous imaginâtes la même chose, & qu'elle vous réussit; mais dans ce tems-là, je vous aimois, & je fus bien-aise de me servir de ce prêtexte pour me raccommoder avec vous. Dans la situation présente, vous pouviez vous servir d'une invention nouvelle; mais quand on n'est pas bien amoureux, on n'est guere inventif. De si grands efforts d'imagination vous épuiseroient, & je vous conseille de les garder tous

pour

*pour Madame de N***. Vous voulez, m'a-t-elle dit, vous faire aimer d'elle, & je crois que vous n'aurez pas peu de peine à détruire la mauvaise opinion qu'elle a conçue de vous: je vous promets de la combattre le plus qu'il me sera possible, trop heureuse de voir vos soins se tourner vers une autre, il n'y a rien que je ne fasse pour fléchir sa cruauté. Mon mari vous portera tantôt ma réponse, & je vous prie de ne plus l'employer à de pareils messages; je suis honteuse de l'avoir souffert, & je ne serois pas pardonnable de le souffrir encore.*



LETTRE LXI.

IL est vrai que le Prince De*** m'aime; mais il n'est point vrai que je n'aime pas le Prince De***. La façon, dont

nous avons vécu ensemble, ne me permet pas de dissimuler; & d'ailleurs, il est si naturel d'aimer, que je ne vois pas que sur cet article, le démenti soit nécessaire. Oui, je l'aime; mais je ne sçais pourquoi, vous que j'ai vu si jaloux, vous ne le voulez pas croire? Avez-vous donc oublié que mon cœur est si tendre, que fût-il occupé par trente amans, il me resteroit encore de la sensibilité pour ceux qui se présenteroient? Il ne faut auprès de moi qu'un soupir. Je puis pourtant vous assurer que le Prince n'en a pas poussé, & que j'ai pris un soin extrême de les prévenir tous. C'est une conquête trop illustre pour ne pas mériter toutes sortes d'attentions; & j'ai peine à deviner pourquoi vous avez cru qu'il me trouveroit infléxible. Il est

vrai

vrai qu'il n'a pas un esprit prodigieux; mais tant de gens, s'il le veut, en auront pour lui, qu'on ne s'appercevra pas qu'il en manque. On en a bien peu, si l'on n'en a pas assez pour amuser une femme; & malgré ce que vous en voudrez penser, il me dit les mêmes choses que vous m'avez dites. Il me jure qu'il m'adore; il le prononce d'un ton penétré, qui ne lui sied pas mal, & ses yeux, plus éloquens que ses discours, me persuadent encore plus qu'eux. Ses manieres douces & attentives me prouvent qu'il sent ce qu'il dit. Et ce n'est point par les soupirs étourdis que vous affectiez hier, & qui font retourner toute une compagnie, qu'il veut m'assurer de son ardeur. Plus modeste que vous, je vois dans sa timidité plus de passion que

je n'en ai jamais remarqué dans votre pétulance. Il m'aime ſans eſpoir ; & , ne fuſſent-elles pas vraies, je ne hais pas ces façons déſintéreſſées. Que voulez-vous que je vous diſe? Peut-être qu'il me trompe ; mais il ne me déplait pas : & auprès d'une perſonne auſſi dégoutée de l'amour que je l'étois ; c'eſt ne pas mal avancer, que de perſuader à demi en quinze jours. Mais avec ces merveilleuſes qualités, je ne crois pas que je m'en amuſe long-tems. L'amant le plus aimable ceſſe aiſément de l'être, la certitude d'avoir plû le rend bien-tôt incapable de plaire. Je ſuis ſi perſuadée de ce que je vous dis, que déſormais je congédirai les ſoupirans avant le moment de foibleſſe. Se piquer de fidelité pour un homme, eſt le plus triſte

triste personnage du monde. La constance n'est qu'une chimére, elle n'est pas dans la nature, & c'est le fruit le plus sot de toutes nos reflexions. Quoi ! par un vain sentiment d'honneur, que nous ne concevons pas même, en nous y soumettant, il faut que l'on ne puisse changer quand on est mécontant de son choix ! il faut s'asservir aux caprices d'un amant bizarre, qui nous fait une loi de tout ce qu'il veut, essuyer les dégouts que lui cause une trop longue passion ; souffrir un maître, oú l'on ne devroit trouver qu'un esclave ; & se faire un mérite d'aimer ce qui ne nous touche plus ! Est-il rien de plus ridicule, & ne suis-je pas trop heureuse que vous m'ayez tirée d'une situation si cruelle ! Je vous prie, malgré toutes les

obligations que je vous ai, de ne pas venir si souvent chez moi. Vous voulez toujours me parler, & je crois vous avoir déja dit que je n'ai rien à vous répondre. Vous sçavez d'ailleurs que, lorsque je vous ai permis de me voir, j'ai compté qu'un prompt départ vous éloigneroit de moi : vous n'êtes point parti, & je ne suis pas d'humeur à avoir pour vous d'éternelles complaisances. Adieu, Monsieur, la bonté que j'ai eue de vous ouvrir mon cœur est moins à votre avantage que vous ne voudriez, peut-être, le croire, il m'étoit important de me rendre mon repos; vous le troubliez, en voulant me rengager à vous aimer; & je ne puis mieux, je crois, vous en faire perdre l'envie, qu'en vous faisant voir dans mon cœur des sen-

sentimens, qui ne me permettent plus de répondre aux vôtres.

BILLET.

Vous êtes malade! Ah traitre! Et l'on veut que j'en sois la cause? Je serai donc coupable désormais de tous les maux qui vous arriveront? De combien de façons essayez-vous ma foiblesse? La derniere fois, vos larmes, aujourd'hui!..... Vous dirai-je de guérir? Vous mettez votre santé à trop haut prix. Vous voudriez retrouver mon cœur tel qu'il étoit pour vous. Vous ne vous serviriez du pardon que je vous accorderois, que pour me faire de nouvelles insultes. Il est passé ce tems heureux que vous demandez encore, à peine, vous en souvenez-vous, pourquoi faut-il que je ne me le rappelle qu'en soupirant!

Tout le monde m'assure que vous n'avez pas cessé de m'aimer ; mais il faut qu'il n'en soit rien, puisqu'on a tant de peine à me le persuader. Guérissez pour me le dire vous-même, je ne demande pas mieux que d'être convaincue : Je sens que vous me donnez déja de la pitié, ce n'est, qu'en vous voyant, que je puis répondre du reste.



LETTRE LXII.

AH! je ne vous ai que trop pardonné, cruel que vous êtes : témoin hier de mes pleurs, & de ma foiblesse, que voulez-vous de plus? Je ne m'offense point de vos craintes, mais je ne veux point trop vous rassurer. Sûr de mon amour, il vous flateroit moins que l'incertitude où vous êtes : elle me prouve du

du moins que vous connoiſſez tous vos torts ; & craindre de ne pouvoir être aimé, c'eſt avouer qu'on ne merite guére de l'être. Reſterez-vous longtems dans cette idée ? Revenez-vous veritablement à moi ; Sentez-vous combien vous me devez de tendreſſe, & de reconnoiſſance ; Je vous ai vu des transſports, qui m'ont paru ſincéres ; mais que je crains que la vanité ſeule ne les ait fait naître ! Vous vous êtes vu un rival, & vous ne m'avez cru digne d'être aimée, que lorſque vous avez eu perdu tout eſpoir de me ramener. Vous vous êtes indigné de voir qu'un bien ſi long-tems à vous, alloit vous échaper ; & c'eſt plus pour faire ſentir au Prince de *** le pouvoir de vos charmes, que pour me prouver votre amour, que vous avez cher-

cherché à lui arracher un cœur qu'il vouloit se rendre favorable. Vous m'avez cru sensible à ses soins, & vous avez imaginé une espéce de honte à me perdre. Je n'avois pas besoin de vous pour ne le pas aimer. Toute entiere à ma douleur, vous ne m'en étiez pas moins cher : ma raison révoltée contre une passion si deraisonnable, masquoit quelquefois mes mouvemens ; je croyois vous haïr, mais ce sentiment me faisoit trop de peine pour être vrai. Je souhaitois de l'indifférence, le désir que j'en avois me faisoit connoître combien j'en étois éloignée. Déchirée par ces deux mouvemens, ils ne cessoient qu'à votre vue ; je ne me sentois plus que de l'amour, & les seuls vœux, que je pusse former, étoient de vous retrouver sensible. Heureuse ! au milieu de

de tant de trouble, d'avoir pu vous le cacher, davoir eu assez de force sur soi même, pour ne vous voir qu'en public! Combien ne m'en coutoit-il pas pour vous éviter! Que ne vous aurois-je point dit, si je m'étois abandonnée à moi même! Que de pleurs les vôtres m'ont fait répandre! & comment n'aurois-je pas voulu les essuyer! Et je vous écrivois que je ne vous aimois plus! Et vous le croyiez! Est-ce avec la passion qui me dévoroit, qu'on exprime bien l'indifférence? Vous aurois-je écrit, si je n'avois pas pris en vous le même intérêt? Mais si vous vous mépreniez à mes lettres, n'entendiez-vous pas mes regards? Ils étoient les interprêtes de mon coeur. Que vous y deviez lire d'amour! Vous ne poussiez pas un soupir, qui ne m'en arrachât: plus tourmen-

mentée que vous, je n'ofois vous montrer mes alarmes ; jaloufe, jufqu'à la fureur, vos yeux ne me paroiffoient regarder rien indifféremment ; j'y voyois de la tendreffe pour tout le monde, & je ne croyois que moi feule incapable de vous en infpirer. Si je voulois rappeller votre fouvenir, j'oubliois tous les fujets de plaintes que vous m'aviez donnés & rien n'étoit cher à ma mémoire, que ce qui m'empêchoit de vous en bannir. Je jettois les yeux fur votre portrait ; je me difois vainement que c'étoit l'image d'un perfide ; je n'y voyois que ces traits, que toute ma colere ne pouvoit effacer de mon ame. Traître que vous êtes : Que n'avez-vous dans le cœur la tendreffe qui brille dans vos yeux ? Vous me dites quelquefois avec tant d'ardeur

que vous m'aimez : pourquoi laiſſez vous faire à votre eſprit l'ouvrage de votre cœur ? Que je vous plains, ſi vous me dites ce que vous ne ſentez pas ! Et comment exprimez-vous ſi bien ce qui vous touche ſi foiblement ? Contente aujourd'hui de vos ſentimens, faites que je le ſois toujours. Tout à moi, comme je ſerai toute à vous, ne vivez que pour me donner toutes les preuves d'amour, que je me crois en droit d'exiger, que pour en recevoir de moi ; qu'unis à jamais, nous oublions dans nos tranſports, qu'il y ait au monde quelque choſe qui nous puiſſe ſéparer. Que ne pouvons-nous dans un coin de l'Univers, nous ſuffiſant à nous-mêmes, libres de tous ſoins, inconnus à tous, ne voir renaître nos jours que pour les paſſer

dans

dans les plaisirs que donne une passion vive & délicate ! Sûrs d'employer à nous aimer le jour qui succederoit, nous perdrions avec moins de regret celui que nous verrions s'écouler. Le passé ne nous offriroit un souvenir agréable, que pour nous encourager à ne rien laisser perdre du présent ; & dans les charmes d'une passion toujours nouvelle, nous ne verrions dans l'avenir que la certitude parfaite de nous aimer toujours. Seule avec vous je ne craindrois point qu'on vînt vous enlever à mon ardeur : & la mienne toujours plus vive, vous empêcheroit de sentir la nécessité où vous seriez de n'être attaché qu'à moi ; mais puisque je ne puis prétendre à un bonheur si grand, faites, qu'au milieu du tumulte du monde, il n'y ait de solitude pour vous, qu'où

qu'où je ne ſerai pas; que tous les objets qui vous environneront, ne ſervent qu'à vous faire déſirer celui qui vous manquera; qu'en bute aux regards de toutes les femmes, vous ne cherchiez que les miens; qu'exposé à toutes les occaſions de m'être infidéle, vous penſiez que je ſuis ſeule digne de vous. Vous ne ſçauriez me donner trop d'amour, pour me dédommager de ce que vous m'avez fait ſouffrir! Je ſerois morte de douleur, ſi dégagé pour jamais, je vous avois vû porter à une autre les ſentimens qui ne devoient être que pour moi. Avez-vous pu croire que j'aimaſſe le Prince de*** ! Et quand il auroit été vrai que vos procédés m'euſſent guérie, me connoiſſez-vous aſſez peu, pour me croire capable d'aller chercher dans un commerce nou-

nouveau, une continuation de deshonneur ? J'aurois trop bien justifié votre inconstance, & vos mépris. Vous sçavez que je ne m'engage pas facilement. Vous sçavez que dans de certains momens, je ne me consolois de vous avoir perdu, que dans l'espérance de rentrer dans mon devoir, & d'effacer par une conduite plus raisonnable, les reproches que je me faisois, & que peut-être tout le monde a à me faire. Vous n'avez pas osé me demander le sacrifice de ce rival. Que je serois heureuse, si vous me rendiez assez de justice, pour croire que vous n'en avez pas besoin ! Mais je connois votre délicatesse, & pour n'avoir jamais à le craindre, il vous suffit de la mienne. Vous ne le reverrez plus chez moi, & plût au ciel ! que pour rendre

Votre triomphe auſſi éclatant que je voudrois, il eût encore plus de mérite. Adieu, je viens de m'appercevoir que ma lettre eſt d'une longueur effroyable, & que je ne m'y ſuis pas bien tenu parole; mais j'ai été ſi long-tems ſans vous dire que je vous aime, que je puis bien me pardonner de vous l'avoir aujourd'hui un peu trop répété: ſi vous me le pardonnez vous-même, je n'aurai d'autres reproches à me faire, que de n'avoir pas dit la moitié de ce que je ſens. Ce n'eſt plus la peine au moins d'abréger vos viſites. Adieu.

Vous ne devineriez pas le malheur qui m'arive. Mon mari vient de m'apprendre que ma Tante eſt très mal, & je pars dans ce moment pour aller paſſer la journée chez elle. Je ſerois inconſolable de cet accident, ſi

je ne croyois pas me dédommager demain du plaisir que je perds aujourd'hui. Mais y a-t-il au monde gens plus malheureux que nous!

BILLET.

J'Allois vous écrire, quand j'ai reçu votre Lettre. J'avois bien des choses à vous mander; maintenant je ne sçais plus que vous dire. Je ne croyois pas qu'il dût m'en coûter tant pour répondre. Il est pourtant sûr que je voudrois vous voir: mais ne trouvez-vous pas mon cabinet trop solitaire pour cela! Depuis que j'en ai fait ôter mes livres, nous n'avons plus d'excuse pour y rester: & puis ..... Mon Dieu! que de choses embarrassantes dans la vie! Que vous importe ce cabinet? J'aurois envie d'aller à la campagne avec Madame

*de***, mais je n'ai garde de prendre cette résolution, sans que vous y souscriviez. Venez donc me tirer d'incertitude.*

LETTRE LXIII.

DEPUIS que vous êtes à la campagne, il s'est passé à la ville des choses fort extraordinaires. Madame de***, est devenue dévote, T*** est devenu libertin. L'une a quité son amant, l'autre son bénéfice : on croit qu'ils s'en repentiront tous deux. Le Comte de*** aussi désagréable que jamais, est accablé de bonnes fortunes, & la prude Madame de***, se divertit à être amoureuse. La séche Marquise médit toujours, met toujours du blanc, joue sans cesse, a conservé son goût pour

le vin de Champagne, ſon teint couperoſé, ſa taille ridicule, ſon babil importun, ſa vanité, ſes vapeurs, ſon page & ſes vieux amans. C'eſt une femme immuable celle là ! Les infidélités courent à Paris prodigieuſement, c'eſt comme une maladie épidémique. Dieu veuille nous en garantir, mais jamais les commerces amoureux n'ont été de ſi courte durée, ſoit que les faveurs ſe refuſent avec trop d'opiniatreté, ou qu'elles s'accordent trop promptement, tout eſt fini en moins de quinze jours. D***, étoit avant hier au ſervice de Madame d***. Aujourd'hui il ne lui eſt de rien : mais en revanche, il eſt de tout à la vieille Comteſſe, dont le galant rend ſes devoirs à la premiere ; & les deux bonnes Dames n'en ſont pas moins amies.

J'allai

J'allai hier à ***, vous avez eu raiſon de me dire qu'on y mediſoit de nous. La charitable N ***, que j'ai été voir m'a tout dit, mais pourquoi s'en facher? Croyez-vous que, de quelque façon qu'on puiſſe vivre, on échape aux diſcours; & ſi l'on ne donne point de priſe à la medisance, eſt-on à couvert de la calomnie? Que feroient donc ces courtiſans inoccupés, ces femmes abandonnées par la galanterie, dévotes par néceſſité, méchantes par temperament, & médiſantes par envie? Telle aura eu mille amans, & ſe ſera encore plus deshonorée par le choix que par la quantité, qui trouvera que c'eſt un crime enorme à moi d'en avoir un. La vieille Madame de***, s'eſt déchaînée contre nous; mais de toutes les médiſantes, c'eſtcelle

dont

dont je fais le moins de cas. Je ſuis ſure qu'elle aura parlé en termes ſi précieux, qu'on ne l'aura point entendue : on pourroit dire d'elle, ſi l'on vouloit, que tel Marquis bel eſprit qui la voit aſſiduement, & qui chante par tout les bontés de l'adorable Climene, travaille moins d'imagination que d'après les ſujets qu'elle lui fournit. Elle aura beau médire de mes charmes, je ne veux me croire laide que quand vous ne m'aimerez plus. Le petit D ***, a tenu des propos inſolens, & vous voulez l'en punir ? laiſſez-le avec ſon fard, ſa voix féminine, & ſes mœurs équivoques, être l'opprobre de Paris ; laiſſez-le vivre, c'eſt aſſez nous venger. La jeune de*** vient de reparoître plus brillante, & moins redoutable que jamais ; elle embellit

bellit par les absences, & elle est peut-être la seule qui puisse conserver autant de charmes au milieu de tant de peines! Les amans lui reviennent en foule, ceux qu'elle a maltraités jadis ne s'en souviennent plus, & les autres ne craignent que ses rigueurs. Madame de D***, qui n'a jamais éprouvé la même fortune, croit que cela ne durera pas, & que dans le nombre même de ses conquêtes, elle rencontrera de quoi les lui faire perdre. Madame de S***. & ce vieux Marquis de ***; qui n'a jamais eu que de l'imagination, viennent de se prendre d'une passion, dont ceux qui s'y connoissent ne sçavent que dire. Madame de S*** prude, mais sensible, le Marquis amoureux mais comme on l'étoit autrefois, Madame de S***

atta-

attachée au goût moderne, le Marquis respectant l'autre, vu la commodité dont il est pour les amans ruinés. Vous ririez trop de voir ces deux petites personnes dans leurs tendres discours: en vérité, cela est hideux. Depuis que la Dame a eu la générosité de prendre le Marquis sur son compte, on n'entend plus chez elle que des dissertations sur la délicatesse de l'amour. Tous les jours le Marquis lui envoie des réflexions sur chaque livre de l'Astrée, & retient par ses doctes discours la pétulance de sa Dame Elle n'a jamais vu, dit-elle, faire l'amour de cette façon, & gronde contre la jeunesse de la Cour qui l'y a introduite. Quoique ce ne soit que par necessité, le Marquis cependant n'en veut pas moins passer pour homme à bonnes fortunes, & malgré le dis-

discredit où il est, il n'entre jamais chez Madame de ***, qu'aussi mystérieusement que s'il y alloit pour affaire. Elle en paroît contente, & croit que cela sauve sa réputation : l'on dit cependant qu'elle se consoleroit moins facilement de cette maniere d'aimer, si ce n'étoit qu'elle garde encore le petit ***. C'est un enfant, mais il a des ressources, & de la complaisance ; il remplit le tems qu'elle ne donne pas au Marquis, & il n'a pas peu à faire, car elle ne l'occupe guére à huis clos. Misericorde ! je sui bien trompée, ou voilà bien de la médisance ! Mais je suis piquée, & si je ne finissois pas, je crois que je médirois aussi de vous. Bon jour.



BILLET.

Vous faites tous hors de propos. Hier je vous attens à sept heures, vous venez à neuf, & vous avez encore l'impertinence de croire que pour un rendez-vous, cela n'importe pas, cependant vous m'avez trouvée sortie. Ce matin vous me tirez du plus agréable sommeil, pour me faire lire une lettre qui ne vaut pas la moindre circonstance de mon songe. Apprenez une fois pour toutes, que quand on le peut, on ne se repose jamais sur d'autres du soin d'éveiller ce qu'on aime. C'étoit l'unique moyen de ne me pas faire regreter mon rêve. Oh! qu'est ce donc que ce rêve, direz-vous? Je croyois être dans des jardins charmans; si je ne me trompe, j'étois Flore, Zéphire ne vous ressembloit pas, & pourtant je le trouvois

vois le plus aimable Dieu du monde. Il m'avoit fait quelque méchanceté, & me prioit de la lui pardonner, comme vous m'avez mise dans cette habitude-là : je le faisois sans peine, & il étoit à m'en remercier, lorsqu'on m'a rendu votre lettre, & troublé les remercimens de Zephire ! Quelque mine que je fasse, je ne suis pourtant pas fâchée d'avoir été interrompue ; & quoique vous n'en valiez pas la peine, il n'appartient qu'à vous de commencer, & de finir mes songes. Adieu. Je vous avertis que je me rendors.

BILLET.

NON, je ne puis plus vous pardonner votre négligence. Ne croyez pas que mes craintes soient frivoles. Les démarches de mon mari, ses fréquens séjours à

*V***, le besoin qu'on a de lui, pour remplir la place qui vaque, les préparatifs sourds qu'il fait depuis un mois, son rang, ses richesses, son esprit, les études qu'il fait sur des choses ausquelles il n'a jamais pensé, tout m'inquéte. J'ai communiqué, mes frayeurs à Saint Fer***, il les trouve justes, & vous êtes le seul qui ne vouliez pas croire ce qui en sera. J'entrevois des malheurs qui me font trembler, & je ne les vois que plus grands, puisque vous ne daignez point partager mes inquiétudes. Restez où vous êtes, vous y apprendrez mon départ, & votre indifférence me le rendra moins sensible, Quoi! supposé que mes craintes soient mal fondées, n'est ce pas assez que je vous les marque pour vous les faire ressentir? Mais, vous ne m'aimez plus. Vous trembleriez autant que moi du coup qui me*

me menace, si l'amour vous le faisoit partager. Tant de sécurité annonce trop de froideur; & si nous nous séparons, je serai seule à répandre des larmes. Vous n'en jouirez pas du moins; vous auriez la dureté de triompher de ma douleur, & j'aime mieux en mourir, que de voir votre vanité s'en repaître. Mais, que faites-vous si éloigné de moi? Je connois votre aversion pour les affaires, & je ne doute point que vous ne fussiez déja de retour, si les plaisirs ne vous arrêtoient point. Quoi qu'il en soit, ne croyez pas que je vous sollicite davantage de revenir. Ne pensez pas aussi me calmer par une lettre, ce n'est qu'en partant, que vous pouvez vous excuser, & me faire avouer ce que je sens encore pour vous, tout ingrat que vous voulez paroître.

LETTRE LXV.

LEs voilà donc confirmés ces cruels préssentimens, que nous avions l'un & l'autre! Notre malheur n'est que trop certain, l'ambition de mon mari me plonge le poignard dans le cœur; il a enfin obtenu ce qu'il désiroit, & il m'entraîne dans un pays qui, quelque beau qu'il puisse être, ne sera jamais qu'un pays barbare. Je suis enfin parvenue à tout ce qu'une passion malheureuse peut donner de tourmens. La crainte de votre inconstance m'occupoit autrefois toute entiere; mais je ne sçais si je n'aimerois pas mieux vous voir inconstant, & vous voir toujours, que de vous perdre fidéle. Sentez-vous bien

toute l'horreur de ma ſituation? Je vous aime, mais que dis-je, aimer! Ah que ce terme eſt foible pour ce que je ſens! & je vous quitte pour jamais? & ce qui acheve de me déſeſperer, hélas, vous m'aimez auſſi! Comment pourrons-nous vivre éloignés l'un de l'autre? Nous, qui nous plaignons d'un ſeul moment paſſé ſans nous voir, qui ne connoiſſions pas d'autres plaiſirs. Je vous quitte pour jamais! Pour jamais! Grand Dieu! Puis-je écrire ce mot ſans mourir. Avons-nous pu mériter d'être ſi malheureux? C'eſt donc moi qui trouble tout le repos de votre vie. Moi! qui pour la rendre heureuſe voudrois ſacrifier la mienne. C'en eſt donc fait; nous ne nous reverrons plus! nous ſerons pour jamais ſéparés! Seroit-il poſſible que les adieux

que nous nous fîmes, il y a si peu de tems, fussent pour nous les derniers? Cette idée m'accable, me tue. Quoi! toutes les heures, tous les momens vont nous éloigner l'un de l'autre. Occupés sans cesse à nous regreter, ne nous retrouverons-nous jamais? Chacun de mes jours ne sera donc pour moi qu'un jour malheureux? Je ne vivrai donc que pour souhaiter la mort! Je les verrai s'écouler ces jours affreux, sans jouir un seul moment de votre présence! Je ne vous verrai plus. Mes yeux vous cheroheront vainement! Encore s'il me restoit dans un malheur aussi cruel l'esperance de vous revoir un jour. Toute remplie de ce moment heureux qui vous offriroit à moi, que l'espoir de vous retrouver & de vous revoir fidéle soulageroit mes tourmens!

mens! Un ſi grand plaiſir ne pourroit être acheté par trop de larmes ; mais ce qui met le comble à ma douleur, je ne vois dans l'avenir que la continuation de mon infortune. Attaché en France par trop de devoirs, vous ne pourrez que me plaindre, & qui ſçait, après tout, ſi vous me plaindrez long-tems ? Hélas ! je ne ſerai peut-être pas arrivée au lieu de mon exil que je ne ſerai plus préſente à votre cœur, & que notre amour ne vous paroîtra qu'un ſonge, dont même vous ne trouverez pas de douceur à vous rappeler le ſouvenir. Seroit-il vrai que vous puiſſiez me rendre ſi malheureuſe ? Pourriez-vous oublier combien je vous ai aimé, combien je vous aime encore ? Plaignez moi du moins quelquefois, ſouvenez-vous, & c'eſt la ſeule

grace

grace que je vous demande, que mon amour a causé les malheurs de ma vie, qu'il l'a terminée; oui, mon cher Comte, je ne survivrai point à votre perte, je n'ai point de courage contre de si grands malheurs. Adieu, je croirois vous faire injure, si je vous disois de presser votre retour, vous voyez combien j'ai besoin de votre présence. Je vois faire des préparatifs qui me tuent, dans huit jours peut-être je ne vous verrai plus; on pousse la barbarie jusques à vouloir me priver de mes larmes; & dans le tems où je meurs de douleur, il faut montrer un visage ouvert à ceux qui viennent me feliciter sur cette funeste dignité qui me prive de vous pour toujours. Adieu, que je vous voye, que je puisse du moins pleurer mes malheurs

avec

avec vous. Je ſçais en ſouhaitant vôtre vue, toutes les peines que je me prépare; mais que je ſerois heureuſe d'expirer entre vos bras!

LETTRE LXVI.

NON, ne me ſuivez pas: Je ſuis dans un état où vous ne pourriez me voir ſans mourir de douleur, votre vue augmenteroit la mienne, & dans l'affreuſe ſituation oú je me trouve, c'eſt un plaiſir que je dois me déffendre ſévérement. Non, je ne vous reverrai plus; en vain vous m'avez flatée d'un avenir plus heureux? depuis ſix mois je languis, & je ne doute pas que mes chagrins ne rendent enfin ma maladie mortelle. Cette ſeule idée me fait ſoutenir la vie

vie avec moins de déſeſpoir. que ferai-je en effet dans le monde? Accablée de la plus vive douleur, ſans eſpoir de la voir finir, puiſque je vous aimerai juſques à mon dernier moment, & que nous ne pouvons plus retrouver ces jours heureux que nous paſſions à nous jurer que nous nous aimerions toujours. Ils ſont perdus pour nous! & le ſouvenir qui nous en reſte, ne peut qu'augmenter notre déſeſpoir. Comment pourrai-je ſoutenir une abſence éternelle? Moi! qui compte tous les momens que je paſſe ſans vous; encore ſi j'avois la conſolation de vous ſçavoir heureux, ſi vous pouviez n'être pas ſenſible à notre ſéparation, ſi vous me perdiez ſans regret, ah! j'en mourrois de douleur! Je ne ſçais ce que je veux, je ſouhaite, je deſire

ſire même que vous ne m'aimiez plus, je n'enviſage qu'avec horreur ce que vous ſouffrez, & rien ne me fait cependant ſupporter mes maux que la certitude où je ſuis que vous les partagez. Quand je ſonge à l'état où je vous ai vu, à ces adieux ſi cruels où il nous a fallu l'un & l'autre dévorer nos larmes, où tant d'yeux témoins de nos actions nous forçoient à les contraindre, où l'ame en proie au plus cruel déſeſpoir, mourant d'amour pour vous, je n'ai pu vous dire que je vous aimerois toujours. Conſervez-vous du moins, au nom de tout ce que vous avez de plus cher; que je ferois heureuſe ſi c'étoit moi! Ménagez-vous, vivez heureux, mais ne m'oubliez point. Rapellez-vous quelquefois mon idée, vous recevrez bien-tôt la nou-

nouvelle de ma mort, je serois trop punie si je traînois plus long-tems une vie si douloureuse. Je pensai hier expirer en approchant de la terre dont vous portez le nom. On fit arrêter, nous descendîmes; que j'eus de plaisir à voir ce lieu! Nous visitâmes les appartemens, on me montra celui que vous habitez, votre portrait d'abord me frapa les yeux, je tombai sans connoissance. Mon mal, qui dura assez long-tems, m'obligea à prier qu'on n'allât pas plus loin. J'ai passai la nuit dans votre lit, nuit la plus triste! la plus douloureuse qu'on puisse imaginer. J'ai été le matin dans votre parc, hélas! j'ai pensé qu'un jour vous viendriez dans cette solitude me regreter, que vous reverriez avec plaisir des lieux où je vous ai laissé des marques de mon

amour

amour & de ma douleur. De combien de pleurs j'ai arrosé votre portrait ! Il me sembloit que j'allois expirer en le baisant : hélas ! mon tombeau m'auroit rappellée à votre mémoire. Mais pourquoi vous entretenir de ces idées funestes? Veux-je augmenter votre désespoir ? Je suis sure que vous m'aimez, & je tremble pour vous, si vous êtes dans l'état où je suis. Je les ai donc quittés pour jamais ces lieux que vous ne pouvez point abandonner ! je vous y ai vu pour la derniere fois ! Ah Dieu ! vous m'y chercherez vainement! Nos souhaits ne pourront point nous raprocher ! Est-ce donc à moi à vous rendre malheureux ? Ne serai-je donc point délivrée de tant de peines? Jours funestes! ne finirez-vous jamais pour moi ? Je le désire, je l'espere ; je mour-

rai

rai bientôt. Vous m'avez exhortée à attendre des tems plus heureux ! Avez-vous pu croire que mon ame fût au-dessus de tant de maux ? Je sens que j'y succombe, & je le sens avec joie. Adieu, mon cher Comte, vous faites tous les malheurs de ma vie, plût au Ciel que je ne causasse pas les vôtres ! Souvenez-vous quelquefois d'une infortunée, qui ne vivoit que pour vous. Adieu, puisse cet adieu n'être pas le dernier ! Hélas ! je vous ai perdu pour jamais, que je me crois heureuse de mourir !

LETTRE LXVII.

IL y a trois jours que j'attens inutilement une lettre de vous, ah vous ne m'aimez plus ! Tout me manque. Mon unique ref-

ressource étoit dans votre souvenir, je me flatois donc envain ? Je me suis donc trompée, quand j'ai cru que mes malheurs ajoûteroient à votre amour. Pouvez-vous m'abandonner, ingrat: lorsque vous sçavez que je meurs pour vous. Vous n'aviez pas long-tems à vous contraindre ; mais pourquoi souhaité-je encore d'être aimée ? Quelle est mon espérance ? Dans l'état funeste où je suis, la certitude de votre amour ne peut qu'augmenter mon infortune. Je ne vous verrai plus, pourquoi chercher à nourrir des désirs qui ne subsistent aujourd'hui que pour mon tourment ? Apprenez-moi à vous oublier ; Rendez-moi à moi-même ; Rendez-moi, s'il se peut, mon repos ; Barbare ! n'est-ce donc pas assez de votre absence pour m'accabler ? Il falloit

loit, pour rendre mes jours plus infortunés, que je ne doutasse plus de vous avoir perdu. Vous m'abandonnez! Ah! s'il vous reste encore de moi un leger souvenir, tournez les yeux vers moi, envisagez ma situation. C'est peu de ne vous plus voir, ce seroit bien moins de mourir; mais, grand Dieu! Quel objet s'offre tous les jours à mes regards? Qu'il me reproche de crimes! & qu'il me rappelle douloureusement votre idée! Vous ne sçauriez concevoir mes malheurs, ils sont au-dessus de toute expression. Quand même vous m'aimeriez encore, & que vous sentiriez notre éloignement comme je le sens, vous auriez toujours dans votre affliction des ressources que je ne puis trouver. Vous m'avez perdue; mais vous pouvez pleurer votre perte en liberté,

liberté : perſonne n'interrompt votre triſteſſe, perſonne ne peut vous interroger ſur le ſujet de vos larmes, vous n'êtes point forcé à montrer de la tendreſſe à quelqu'un que vous n'aimiez pas, vous pouvez me donner toutes vos penſées, tous vos regrets ; vous ne connoiſſez pas la contrainte, & vous avez le plaiſir d'employer tous vos momens à votre douleur ! Infortunée que je ſuis ! Ai-je depuis ſix mois joui d'un inſtant de tranquilité ? Ah ! que ne ſuis-je ſéparée du reſte du monde ! Dans la ſolitude, du moins, rien ne gêneroit mes ſoupirs. Attachée toute entiére à votre idée je goûterois la douceur de n'en être point diſtraire. Vous m'avez conſeillée de vous oublier ! Ah ! quand votre générosité vous auroit diƈté ce conſeil, quand tou-

ché de mes maux, vous vous ſeriez réſolu, pour les faire ceſſer à n'être plus aimé, que pourriez-vous me rendre à la place de ma douleur ? Vous oublier ! Quand je le voudrois, penſez-vous que je puſſe y réuſſir? Vous! qui dans le tumulte du monde, dans la ſolitude ; dans la nuit, m'occuper ſans ceſſe. Vous! unique objet de tous mes maux, vous enfin ! dont autrefois l'indifference n'a pu vous arracher mon cœur. Plus il eſt déchiré ce cœur, plus il ſe remplit de vous. Ah ſouvenir trop douloureux ! momens paſſés dans les plaiſirs! momens perdus à jamais! Pourquoi vous offrez-vous à ma mémoire ? Vainement, je veux les en bannir, ils me ſuivent par tout. Si le ſommeil au milieu de mes larmes, ferme un moment mes yeux, ne croyez
pas

pas qu'il ſoit pour moi un repos ; mes malheurs en deviennent plus vifs, votre image occupe d'abord mes ſens, je vous vois ſenſible, vous partagez ma douleur, j'ai le plaiſir de pleurer avec vous, j'entens votre voix ; ſouvent ces idées funébres ſe diſſipent. Je me vois avec vous dans ces lieux charmans où nous laiſſant emporter à notre paſſion, nous nous livrions à tout ce que l'amour peut inſpirer de plus tendre. Je me retrouve dans vos bras, j'entends vos ſoupirs, je vous accable des plus vives careſſes, vos tranſports excitent les miens, je ne ſuis plus à moi-même, je meurs .... mais cette illuſion finit. Toute remplie encore du trouble où elle m'a jettée, je ne puis me perſuader que ce ne ſoit qu'un ſonge, je vous cherche, je vous ap-

appelle je voudrois croire qu'en effet vous êtes auprès de moi ; mes désirs renouvellés me jettent dans une inquiétude affreuse, mes pleurs recommencent, je passe le reste de la nuit dans le plus crelle désespoir, le jour ne le dissipe doint. Je ne le vois naître ce jour, que pour le détester, & la seule espérance qui me soutienne, est d'apprendre que vous m'aimez encore. Une seule de vos lettres me calme, je la relis sans cesse. Pourquoi m'enviez-vous cette consolation ? Pourquoi cherchez-vous à m'accabler ? craignez-vous qu'il ne manque quelque chose à mon infortune ; & faut-il que ce qui y met le comble me vienne d'une main si chere ? Dans l'état où je suis, à qui pourrai-je avoir recours ? Et si vous m'abandonnez, qui m'aidera à sup-

ſupporter les reſte d'une vie ſi languiſſante? Peut-être que plein d'une autre paſſion, vous m'avez pour toujours oubliée. Cachez-moi du moins votre infidélité. Par pitié, trompez-moi ! laiſſez-moi ignorer à quel point je ſuis malheureuſe. Que je quitte la vie ſans avoir à me plaindre de vous. N'ayez pas à vous reprocher d'en avoir avancé le terme. Dans votre derniere lettre, vous voulez que je vous oublie, vous ne le voulez que pour en paroître moins perfide. Peut-être vous fais-je injuſtice. Peut-être que rempli encore de mon idée, vous ne trouvez dans mon abſence que des nouveaux ſujets de m'aimer toujours. Mais je ne vous vois pas, & vous ne m'écrivez plus. Adieu. S'il eſt vrai que je vous ſois toujours chere, n'oubliez

pas

pas combien vous me devez de tendresse, & si je ne vous suis qu'indifferente, combien vous me devez de soulagement & de pitié.

LETTRE LXVIII.

CIEL ! que venez-vous de m'apprendre! Hélas! après les coups dont j'ai été frapée, devois-je croire qu'il me restât encore des malheurs à éprouver? Quoi ! Madame de***, cette amie si généreuse, si constante, vient de mourir. Vous l'avez vue comme je serai dans peu, & ce malheureux Saint Fer*** comme vous serez peut-être vous même ! Ah ! que cette idée me fait frémir ! Ce n'est pas la perte de la vie qui m'effraye, mais juste Ciel ! que vois-je

après moi. Quelle horreur ! Que de fautes, & quel repentir ! Hélas ! je la réjoindrai bien-tôt. Mais, que mon ſort ſera différent ! Elle eſt morte ſans remords, & ſes derniers momens n'ont point été troublés par les images cruelles qui accompagneront les miens. En perdant ce qu'elle aimoit le mieux, rien ne contraignoit ſa douleur, ſes larmes étoient légitimes ; mais quel funeſte état que le mien ? puiſque je dois me reprocher juſqu'aux ſoûpirs que m'arrachent mes malheurs. Enſevelie ſans ceſſe dans les idées les plus noires, je ne trouve dans rien à m'en diſtraire. Votre perte, l'affoibliſſement de ma ſanté, une mort prochaine, des remords dont je ſuis perpetuellement déchirée, mon amour, qui dans un corps abattu, & dans une ame

timorée, s'accroît, & vit de ses tourmens. Infortunée dès-à-present, craignant encore plus l'avenir n'osant me rappeller le passé, brulant du désir de vous revoir, & ne l'espérant plus. C'est ainsi que mes jours se passent. Enchaînée par des bienséances cruelles, de tous mes malheurs je n'ai pû pleurer que cette mort funeste, dont Monsieur de M***. paroît aussi pénétré que moi. Son opiniâtreté à ne me point quitter, sa pitié, son attachement, ces pleurs qu'il répand sur moi, achevent de me désesperer. Je voudrois être accablée de sa haine, je voudrois qu'il ne me vit point, je voudrois enfin qu'il me détestât, autant que je me déteste moi même! Je ne le vois jamais sans frémir. C'est en vain que je veux quelquefois pour m'excuser ma

foi-

foibleſſe, me rappeller ſes déſordres, je ſçais qu'ils ne peuvent juſtifier les miens, je m'abandonne à toute l'horreur que je m'inſpire, je me flatte quelquefois que mon repentir a pris la place de mon amour, mais je ne puis vous oublier. Que dis-je! Vous oublier! Vous regnez au milieu de mes plus triſtes idées. Je crois que vous me regrétez, & je me conſole de mourir! Mais ne pourrois je pas vous revoir? Ah! ſi vous m'aimiez encore, aurois-je beſoin de vous le demander! Ne ſçavez-vous pas que votre vûë appaiſeroit mes tourmens, ou du moins que j'en mourrois plus contente? Vous ne m'aimez plus; vous ne ſeriez pas ſi tranquille, je vous aurois déja vû. Hélas! & que viendrez-vous faire ici? Pourquoi veux je vous percer

le cœur? Quel ſpectacle j'offrirois à vos yeux? Vous ne pourriez me reconnoître qu'à mon amour, & j'en verrois augmenter mes remords, & mon ſuplice. Adieu. Ne m'oubliez jamais, que je vive dans votre cœur! Vous me devez cette conſolation, puiſque rien n'a pû m'aracher à vous, & que ſi je ne vous avois pas aimé, je me ſerois épargné les malheurs qui m'accablent. Hélas! ce n'eſt pas que je vous le reproche, peut-être eſt-ce la derniere fois que je vous écris, ſi cependant le Ciel n'en diſpoſe pas autrement, je vous aſſurerai encore que je ne ceſſerai pas un moment d'être à vous. Adieu. Rendez à Saint Fer***, la lettre que vous trouverez ici. Aidez-le à ſupporter ſon déſeſpoir, mais cachez lui mon état. Hélas! vous n'aurez peut-

peut-être que trop tôt besoin des mêmes secours.



LETTRE LXIX.

VOUS ne sçavez pas dans le tems que vous vous obstinez à partir, & que vous me donnez de si fortes preuves de votre tendresse, vous ne sçavez pas, que quelque diligence que vous puissiez faire, vous n'arriveriez que pour me voir expirer. La mort n'est-elle pas d'elle-même assez douloureuse, & voudriez-vous par votre présence, augmenter les horreurs de la mienne? Croyez-moi, ce spectacle funeste seroit trop affreux pour vous, vous ne me verriez pas vous-même, sans mourir, dans un état si déplorable : évitez une image qui ne feroit qu'aigrir

votre désespoir & laissez-moi, dans ces derniers tourmens, en suporter seule tout le poids. Il faut nous separer pour toujours! Tout espoir est perdu pour nous. Nous ne nous reverrons plus! Recevez ce coup avec fermeté, & puisque rien ne peut changer nos malheurs, soumettez-vous comme moi. Depuis que je vous ai perdu, qu'avois-je à souhaiter, que de finir une vie dont tous les instans sont marqués par le désespoir! Mes jours sont enfin parvenus à leur terme, & puisque vous m'aimez, puisque vous pouvez par vous-même juger des maux que je souffre, loin de vouloir que je vive, félicitez-moi d'une mort qui m'arrache pour toujours à des tourmens cent fois plus épouvantables qu'elle. Peut-être, s'il m'avoit été permis de vous revoir,

ne vous aurois-je revû qu'infidéle? Faut-il, que dans l'état où je ſuis, jouiſſant à peine de la lumiere, cette idée me ſoit ſi douloureuſe? Dans quelles diſpoſitions, grand Dieu! La mort va-t-elle me ſurprendre? Que de momens dont je ne devrois me ſouvenir qu'avec horreur, que je me rappelle encore avec plaiſir! Quelle confuſion d'idée! Comment ſe peut-il, que devant être occupé de tant de choſes, je puiſſe ſeulement l'être de vous? Je ne ſerai donc bien-tôt plus, cette perſonne que vous avez tant aimée, qui vous conſacroit tous ſes vœux; victime de ſa paſſion même, & de ſon déſordre, va expier par la mort, ſa foibleſſe & ſon crime! Quelle épouvantable image! Que deviendrai-je! Quels remords, grand Dieu! Se-

roient-ils inutiles ? Adieu, ne m'écrivez plus. Vivez, & s'il ſe peut, vivez heureux. Je ſens que ma fermeté m'abandone. Cruels momens ! Adieu, s'il le faut pour votre repos, oubliez moi. Hélas ! j'ai plus de peine à vous en prier, qu'à mourir.

LETTRE LXX.

IL n'eſt plus tems de ſe flatter, le moment approche, je vais vous quitter pour jamais, je ſens que je me meurs. Ce n'eſt plus une femme foible, emportée par ſa paſſion qui vous écrit ; c'eſt une infortunée, qui ſe repent de ſes fautes, qui les voit avec horreur, qui en ſent tout le poids, & qui cependant, ne peut s'empêcher de vous donner encore des preuves de ſon atta-

attachement. Trifte refte de ma foibleffe ;qui, au milieu des horreurs de la mort & de la crainte, me force encore à penfer à vous. J'ai brulé vos lettres, & c'eft par ce facrifice, que j'ai commencé à me détacher de la vie. J'ai remis votre portrait en des mains fidelles, & plût à Dieu qu'avec lui j'euffe perdu tout fouvenir de vous! Que mon ame feroit tranquille! Et que je quitterois avec douceur une vie dont vous n'aurez pas rempli tous les inftans. Objet d'horreur pour moi-même, quelle fera mon infortune, fi je ne fuis pas un objet de pitié! Que je fuporterois avec joie mes malheurs préfens, fi je n'en voyois pas de plus affreux pour moi! La mort va donc pour jamais me fermer les yeux! Que de tourmens à effuyer avant que de

finir

finir ! que j'en ai encore, & que j'aurois peu de regret à la vie, si mes maux se terminoient à sa perte. Mais, grand Dieu ! que ferai-je ? que deviendrez-vous ? Je vois dans un avenir, dont je ne jouirai pas, des malheurs qui achevent de me tuer. Je vous vois, j'entens vos regrets, je partage votre désespoir, je le sens. Ah, funeste idée ! Mes larmes ont deja prévenu les vôtres. Je ne puis plus supporter ma douleur. Adieu. Puissent vos jours être plus fortunés que les miens ! Puissent mes voeux être exaucés. Adieu. Je vous perds pour jamais. Songez quelquefois à moi, mais ne vous rapelez pas mes foiblesses. Assurez Saint Fer *** que je meurs son amie. Prenez soin de lui, qu'il ne vous abandonne pas. Sçait-il combien je partage son dé-

déſeſpoir? Aimez-vous toujours. Mes pleurs & mon ſaiſiſſement m'empêchent de vous en écrire davantage. Plaignez-moi, mais conſervez-vous. Je ne ſerai peut-être plus quand vous recevrez cette lettre. Adieu. Il faut ſonger à profiter des momens qui me reſtent. Je ſuis parvenue au dernier de mes jours, & je vais me préparer à recevoir avec fermeté l'heure qui va les terminer. Adieu, Adieu, Adieu pour jamais.

Fin de la ſeconde & derniere Partie.

LE
SYLPHE,
OU
Songe de Madame de R***, écrit par elle-même à Madame de S***.



LE SYLPHE, OU Songe de Madame de R***.



OUS vous plaignez à tort de mon silence, Madame, & ce n'est pas assez pour accuser les gens de paresse, d'être une fois sorti de la sienne. Que je vous ennuyerois si mon exactitude vous forçoit quelquefois à m'écrire ! à peine avez-vous le tems de

de penser : considerez, peut-être ne l'avez-vous jamais fait, qu'il n'y a pas d'oisiveté au monde plus occupée que la vôtre. Le tumulte de Paris qui ne vous laisse pas le loisir de former une idée nette : les plaisirs qui se succedent sans cesse : la compagnie nombreuse dont le mélange amuse toujours, quelque ridicule qu'il puisse être : les façons de nos honnêtes gens : l'impertinence & la fadeur de nos petits maîtres, tant de Cour que de Ville, contraste bisarre, qui dans le grand nombre se trouve toûjours réuni : les aventures qui arrivent, & qui fournissent perpetuellement des occasions de médisance : les occupations de cœur qui divertissent, même quand elles n'interessent pas : le tems de la toilette si agréablement rempli par nos jeunes Sénateurs :

teurs : le plaisir toujours varié que donne la coquetterie, le jeu qui occupe quand la désertion d'un amant ou les égards pour les bienseances laissent des momens à perdre : Eh comment! dans cet embaras pourriez-vous quelquefois songer à moi ? Vous me reprochez mon goût pour la solitude; si vous sçaviez combien j'ai été agréablement occupée dans la mienne, vous viendriez avec moi prendre part à mes amusemens, quelque peu réels qu'ils soient peut-être. Vous vous moquerez de moi, sans doute, quand je vous avouerai que ces plaisirs que je vous vante tant, ne sont que des songes; oüi, Madame, ce sont des songes; mais il en est dont l'illusion est pour nous un bonheur réel, & dont le flatteur souvenir contribue plus à notre félicité que ces plai-

plaisirs d'habitude qui revienent sans cesse, & qui nous pesent au milieu même du desir que nous avons de les bien goûter.

Vous sçavez que de tout tems j'ai souhaité avec ardeur de voir un de ces esprits élémentaires, connus parmi nous sous le nom de Sylphes ; j'ai toujours crû que ce n'étoit point dans le fracas des Villes qu'ils aimoient à se produire, & le pourrez-vous croire ? Voilà l'idée qui m'entraînoit si souvent à la campagne, & me faisoit rejetter si fierement les conteurs de fleurettes : peut-être sans l'envie que j'avois d'être digne de l'amour d'un Sylphe, aurois-je succombé ; car il y en a de jolis de ces conteurs-là ; je ne me repens point de ma séverité, puisqu'elle m'a conduite à mon but, c'est un songe, je ne vous donnerai mon avanture

que

que ſur ce pied-là, il faut ménager vøtre incrédulité. Cependant ſi c'étoit un ſonge, je me ſouviendrois de m'être endormie avant que de l'avoir commencé; j'aurois ſenti mon reveil, & puis quelle apparence qu'un ſonge eût autant de ſuite qu'il y en a dans ce que je vais vous raconter? comment aurois-je ſi bien retenu les diſcours du Sylphe? il n'eſt pas naturel que j'aie penſé ce que vous allez entendre, toutes les idées que vous y trouverez ne m'ont jamais été familieres: Oh aſſurément! je n'ai pas rêvé, vous en croirez au reſte ce qu'il vous plaira: quant à moi, je ne me ſervirai pas de ces mots, il me ſembloit, je croyois voir; je dirai, j'étois, je voyois; mais finiſſons ce préambule.

J'étois un des derniers jours de la ſemaine paſſée, retirée dans ma chambre : la nuit étoit chaude, j'étois couchée d'une façon modeſte, pour quelqu'un qui ſe croit ſeul, mais qui ne l'auroit pas été, ſi j'euſſe cru avoir des ſpectateurs. Ennuyée d'une compagnie Provinciale qui m'avoit obſedée toute la journée, je cherchois quelque dédommagement dans un Livre de morale, lorſque j'entendis prononcer diſtinctement, quoiqu'à demi-bas, & avec un ſoupir: O Dieu que d'appas! Ces paroles me ſurprirent, & quittant mon livre, je tâchai malgré la frayeur qui commençoit à me ſaiſir, de prêter une oreille attentive; n'entendant plus rien dans ma Chambre, je crus m'être trompée & m'imaginai que mon eſprit diſtrait m'avoit rendu préſent ce que je venois

nois de lire : cependant il n'y avoit pas d'apparence qu'il dût se trouver avec de la morale ; d'ailleurs dans ce moment je ne rêvois à rien qui y pût convenir. J'étois encore plongée dans ces réflexions, lorsque j'entendis plus distinctement que la premiere fois : O mortels ! êtes-vous faits pour la posséder ? quelque flatteuse que fut cette exclamation, elle redoubla ma peur, & rentrant précipitament dans mon lit, je me mis le drap sur la tête, demi-morte, & dans l'état affreux où peut se trouver une femme peureuse. Ah cruelle ! s'écria-t-on alors, pourquoi vous dérober à ma vue ? que craignez-vous de quelqu'un qui vous adore, & qui malheureusement pour lui est si respectueux ; qu'il n'ose employer la violence pour vous voir ? répondez-moi du moins,

ne

ne mettez pas mon amour au déſeſpoir. Hélas! repris je d'une voix étouffée, que pourrois-je répondre dans l'éclat où une avanture ſi ſurprenante me réduit? mais que pouvez-vous craindre avec moi, replique-t-on? je vous ai déja dit que je vous adore, raſſurez-vous, je ne me montrerai pas; & quoique ma vue pût bannir la crainte de votre ame, je ne veux pas vous expoſer encore à la ſurpriſe qu'elle vous cauſeroit. Remiſe un peu par ces paroles, je releve doucement mon drap, je vis qu'il ne s'agiſſoit que d'une déclaration d'amour, & je me ſouvins que j'en avois ſoutenu plus d'une avec fierté. Je n'ai pas l'ame foible, & je crus d'ailleurs n'avoir rien à redouter d'une avanture qui commençoit de cette ſorte. Cependant on étoit amou-

amoureux, j'étois seule, & dans un état où j'avois tout à craindre de quelqu'un d'entreprenant, & à qui je supposois plus de forces qu'à un homme. Cette réflexion m'inquiéta, je vis tout d'un coup le risque que je courois, & le vis avec d'autant plus de peur, que je ne trouvois pas de moyen de le prévenir. Voilà de ces fâcheuses occasions où la vertu ne sauve de rien; j'imaginai aussi que c'étoit un esprit qui me parloit, & d'abord je le jugeai impalpable; cependant cet esprit étoit sensible, il m'aimoit: qu'est-ce qui l'auroit empêché de prendre un corps? ces differentes idées me tenoient dans une irrésolution qui ne finissoit pas, lorsque la voix reprenant: je sçai tout ce qui se passe dans votre ame, ma belle Comtesse; je serai respectueux, nous ne sommes

mes entreprenans que quand nous ſommes aimés. Bon, dis-je en moi-même, je ne crois pas que je te mette jamais à portée de me manquer de reſpect. N'en répondez pas, dit la voix, nous ſommes des Amans un peu dangereux, nous ſçavons tout ce qui ſe paſſe dans le cœur d'une femme, elle ne ſçauroit former de déſirs que nous ne ſatisfaſſions, nous entrons dans tous ſes caprices, nous vieilliſſons ſes rivales, & nous augmentons ſes charmes, nous connoiſſons toutes ſes foibleſſes, & quand elle pouſſe un ſoupir d'amour, que la nature dans un moment de diſtraction ſe trouve la plus forte, nous le ſaiſiſſons; en un mot, la plus legere idée de tentation devient par nos ſoins tentation violente, & bien-tôt ſatisfaite; avouez que ſi les hommes avoient

avoient notre ſcience, il n'y auroit pas une femme qui leur échappât. Ajoûtez à cela que notre inviſibilité eſt contre les maris jaloux, ou les meres ridicules, d'une reſſource merveilleuſe; point de précautions pour prévenir les leurs; point d'yeux ſurveillans qu'on ne trompe avec ce ſecret; mais de grace, ajouta-t il, ceſſez de vous cacher à mes yeux, cette complaiſance ne vous engage à rien, puiſque vous ne me verrez que quand vous le voudrez, & que vos ſentimens pour moi dépendent uniquement de vous. A ces mots je me montrai, & l'eſprit, car c'en étoit un, fit à ma vûë un cri qui penſa me faire rentrer ſous le drap; je me raſſurai pourtant. Ah! s'ecria-t-il, en me voyant, que de beautés! quel dommage qu'elles fuſſent

destinées à un vil mortel! il est impossible qu'elles m'échapent. Quoi! vous croyez, lui dis-je, que je ne vous échaperai pas! oui sans doute, je le crois. Je trouve, repris-je, bien de la présomption dans cette idée; vous vous trompez, il y en a beaucoup moins que de connoissance de votre cœur; toutes les femmes ont la même façon de penser, les mêmes mouvemens, les mêmes desirs, la même vanité, &, à peu de choses près, les mêmes réflexions, & ces réflexions toujours foibles, quand il s'agit de combattre le penchant. Mais la vertu, lui dis-je, croyez-vous qu'elle soit inutile? Elle ne devroit pas l'être, reprit-il, & cependant, j'imagine que vous lui donnez peu d'exercice; c'est trop mal penser de nous, repris-je, de nous croire

incapables de la moindre réflexion ; non, répondit-il, je crois que vous réflechiſſez, mais que votre cœur plus vif & plus prompt, échappe à la réflexion, & vous détermine plutôt pour le ſentiment, que pour la raiſon. Ce n'eſt pas que vous ne penſiez aſſez bien, pour connoître ce qu'il faut éviter, il s'éleve des combats dans votre cœur, vous les ſoutenez pendant quelque tems, & vous ſuccombez enfin avec cette conſolation, que ſi votre cœur s'étoit trouvé moins fort que vous, vous auriez remporté la victoire. Croyez-vous donc, repris-je, que nous ne puiſſions jamais vaincre notre penchant. Sommes-nous ſi cruellement eſclaves de nos paſſions que rien ne puiſſe les réprimer ? Cet article ſeroit, répondit-il, d'une trop longue diſcuſſion, je

crois qu'il n'eſt pas impoſſible de trouver des femmes vertueuſes ; mais autant que j'en ai pu juger par votre commerce, la vertu n'eſt pas ce qui vous amuſe le plus : vous ſçavez qu'il en faut avoir, & il me ſemble que vous ne cedez à cette néceſſité qu'à regret. Une choſe qui me paroît autoriſer mon ſentiment, eſt la triſteſſe, & la mauvaiſe humeur qui regnent ſur le viſage d'une femme vertueuſe, d'une prude, de ces perſonnes qui ſe ſont faites de la vertu par orgueil, pour avoir le plaiſir d'inſulter aux foibleſſes de leur ſexe. Il eſt des tems où elles payent ce plaiſir bien chérement, & qu'elles voudroient pouvoir y renoncer. Mais, comment faire? c'eſt une vertu affichée qu'il faut ſoutenir, elles en gémiſſent en ſecret; toujours tentées, elles ſe
feroient

feroient bientôt un délice de la tentation qui les tourmente, si elles pouvoient être sûres que leurs foiblesses fussent ignorées. Leurs crieries perpétuelles contre les plaisirs, prouvent moins la haine qu'elles leur portent, que le regret qu'elles ont de s'en être privées, par une vanité malentendue : ajoutez à cela, qu'il est rare qu'une jolie femme soit prude, ou qu'une prude soit jolie femme, ce qui la condamne à se tenir justement à cette vertu que personne n'ose attaquer, & qui est sans cesse chagrine du repos dans lequel on la laisse languir. Mais, pensez-vous, lui dis-je, que toutes les femmes soient prudes ? Les hommes, repondit-il, seroient bien malheureux s'il n'y avoit que des femmes de ce caractére. Cependant, repris-je, ils veulent que nous soyons ver-

tueuſes. C'eſt dit-il, un rafinement de goût chez eux de devoir à leurs ſéductions l'anéantiſſement d'une choſe qui leur a tant couté à établir dans votre ame, & qui vous ſied bien, quoique vous en diſiez : non, cette vertu farouche qui n'en eſt que la grimace, mais celle que j'imagine, & que je puis vous peindre, parce que je n'ai point encore trouvé de cette ſorte. Qu'eſt-ce donc, lui demandai-je, que les hommes appellent vertu ? la réſiſtance que vous oppoſez à leurs deſirs, & qui naît de votre attention ſur vos devoirs. Et quels ſont-ils, repris-je, ces devoirs ? ils étoient immenſes, repliqua-t-il ; mais comme vous les abrégez chaque jour, je crois qu'il ne vous en reſtera plus à obſerver ; aujourd'hui ils ne conſiſtent plus que dans la bienſéance, encore

n'eſt-

n'est-elle pas exactement suivie. Ce dérangement durera-t-il long-tems, lui demandai-je ? tant, répondit-il, que les femmes croiront la vertu idéale, & le plaisir réel, & je ne vois pas d'apparence qu'elles changent de façon de penser; d'ailleurs il n'y a point de femme qui n'ait quelque foible, & ce foible quelque bien déguisé qu'il soit, néchappe jamais à la recherche opiniâtre de l'amant. La voluptueuse se rend au plaisir des sens. La délicate, au charme de sentir son cœur occupé. La curieuse, au desir de s'instruire. Il en coûteroit trop à l'indolente pour refuser. La vaine perdroit trop si ses appas étoient ignorés ; elle veut lire dans la fureur des désirs d'un Amant, l'impression qu'elle peut faire sur les hommes. L'avare cede au vil amour des présens. L'ambitieuse,

aux conquêtes éclatantes, & la coquette, à l'habitude de se rendre. Vous êtes bien sçavant, lui dis-je; c'est, répondit-il, que j'ai voyagé de bonne heure. Mais ne commencez-vous pas à vous endormir? cette grande envie de philosopher ne sied pas dans cette rencontre, & je suis sûr qu'actuellement vous me prenez pour un Sylphe des plus novices. Qui sçait si mal profiter des momens aussi doux que ceux que je passe auprès de vous, ne mérite pas qu'on les lui donne. Un Sylphe amoureux, parler morale! en bonne foi me pardonnerez-vous d'avoir si mal employé mon tems? Je ne sçais pas repris-je, quel autre usage vous en voudriez faire; vous m'avez piquée, & je serai bien aise de vous prouver qu'il y a de la vertu: c'est-à-dire, répondit-il en riant, que vous n'en aurez que par contra-
diction

diction. Je ne doute cependant pas que vous n'en ayez, & si je ne vous ai pas dit là-dessus tout ce que je pense, c'est qu'une aussi belle personne que vous, offre tant de choses à louer, qu'on n'a pas auprès d'elle le tems de vanter celle-là. Je ne vous pardonne pourtant pas de l'avoir oubliée, lui dis-je; vous m'aimez, je vous en ferai bien repentir. Ma belle Comtesse, répondit-il, on dit à une belle qu'elle a des agrémens parce qu'en le lui répétant souvent, c'est une façon polie de l'exhorter à en faire usage; mais ira-t-on la faire souvenir de sa vertu, quand il est de notre intérêt qu'elle l'oublie? Au reste, point de menaces, toutes ces finesses sont bonnes avec les hommes, mais songez que vous ne pouvez me tromper. Cela est embarassant, & je ne m'étonne pas de vous voir rêver: un Amant

qui ſçait tout ce qu'on penſe, qui pénetre tout, avec lequel on n'a aucune reſſource, eſt quelque choſe de bien incommode : en ce cas, répondis-je, je puis ne point eſſuyer cette fatigue, je ne vous aimerai pas. Vous n'en ferez rien, dit-il; pour éviter de m'aimer, il faudroit que vous me diſiez bien ſerieuſement de ceſſer de vous voir. Qui plus eſt, il faudroit le vouloir, & c'eſt ce que vous ne voudrez pas. Curieuſe comme vous l'êtes, vous ne pourrez jamais vous empêcher de voir la fin de cette avanture. Vous êtes préciſement avec moi, dans le cas où ſont toutes les femmes dans les commencemens d'une paſſion. Elles ſçavent que pour ne pas ſuccomber, il faudroit fuir; mais la paſſion plaît, elle échauffe le cœur, éteint les réflexions, la ſéduction eſt continuelle,

nuelle, le retour sur soi-même, momentané, le plaisir redouble, la vertu disparoît, l'amant reste, comment fuir ? & assurément, vous ne fuirez pas. Vous me paroissez un peu trop sûr de votre conquête, répondis-je ; je voudrois un Amant plus respectueux, & dont les désirs plus timides me ménageassent davantage. C'est-à-dire, interrompit-il, que vous voudriez que je perdisse un tems qui m'est précieux, je ne suis point fait à cela. Les femmes, sans doute, ne vous y ont point accoutumé ! Non assurément, reprit-il ; & vous avez plû par-tout où vous avez adressé vos voeux ? Par-tout, non, repliqua-t-il ; j'ai été souvent obligé de changer de forme pour me faire aimer ; la premiere personne qui me plut, étoit une jeune innocente qui avoit encore

peur

peur des esprits; je m'avisai de lui parler la nuit, je pensai la faire mourir. J'eus beau lui dire que j'étois un esprit Aërien, que nous étions beaux, bien faits, l'énumération que je lui fis de nos bonnes qualités, ne la rendit que plus craintive, & si je n'avois pris la figure de son Maître de Musique, j'étois perdu. Celle à laquelle je m'adressai ensuite, étoit une Dame d'une grande condition, fort ignorante, qui ne comprit rien non plus aux substances célestes, & qui ne voulut pas imaginer que je puisse être un corps solide; cette idée me fit auprès d'elle un tort considérable. Ne pouvant la vaincre malgré elle-même, je crus qu'en prenant la ressemblance d'un fort aimable homme qui l'aimoit, je pourrois la ramener; je perdis mon tems. Enfin ne sçachant plus que faire, je me

mis

mis à ſon ſervice, & me traveſtis ſi bien qu'elle ne m'auroit jamais pris pour un eſprit élémentaire; & voyez la biſarrerie; je réuſſis. En Eſpagne je trouvai une femme, qui après m'avoir vû, ne voulut pas de moi, & me preféra ſon amant; je n'ai pas encore eu ce chagrin en France. Le détail de mes avantures ſeroit trop long; je ne dois cependant pas oublier une femme ſçavante, dont les études avoient eu pour principal objet l'Aſtronomie, & la Phyſique. Je la vis, & lui dîs qui j'étois; je ne l'effrayai pas, mais quoiqu'avec des efforts incroyables, je ne la perſuadai point. Comment, diſoit-elle, eſt-il poſſible, ſi vous êtes dans votre région, matiere corporelle, que notre air ne vous ait point étouffé en deſcendant parmi nous; & ſi votre être n'eſt

qu'un composé de vapeurs fines qui ne peuvent résister aux impressions de l'air, & que le moindre vent peut dissoudre, à quoi pouvez-vous être bon ici? Loin de refuter cet argument par des discours, je la priai de m'admettre aux preuves; elle y consentit; déterminée, sans doute, par le peu de risque qu'elle crut y courir, ou, supposé qu'il y en eût, par le plaisir d'avoir trouvé dans la Physique élevée, quelque chose d'extraordinaire que tout le monde ne sçût pas. J'essayai donc de la convaincre; mais dans le tems que je devois espérer qu'elle cédoit à la force de mes raisons, ah Dieu! quel songe! s'écria-t-elle. Avez-vous jamais vû d'incrédulité plus opiniâtre? Je ne me rebutai pas d'abord; mais voyant qu'à quelque heure, & de quelque façon que je lui parlasse,

lasse, elle s'obstinoit, ainsi que vous le ferez, sans doute, à me traiter de chimere & de songe, je m'ennuyai de lui donner matiére à rêver, & la quittai, quoiqu'elle me fit espérer une conversion prochaine; mais vous, ajouta-t-il, ne seriez-vous pas aussi incrédule? je ne serois pas du moins si curieuse, lui répondis-je, je suis persuadée que je rêve; mais contente du plaisir que ce songe me donne, je ne veux pas sçavoir s'il pourroit être vérité. Et moi, reprit l'esprit, je sens que tout devient trop vérité auprès de vous. Je ne veux plus m'exposer au danger de voir vos charmes, je pars assez malheureux pour n'avoir pu me faire aimer de vous, je vais me dérober aux rigeurs que votre cruauté me prépare. Que vous êtes impatient! Comment voulez-vous que je vous aime? Sçais-

je seulement ce que vous êtes? Avez-vous eu, repliqua-t il, la curiosité de le demander? Hélas! répondis-je, j'ai craint de vous fâcher en vous le demandant; cette peur & celle que vous ne fussiez pis qu'un esprit, m'ont contrainte; mais puisque vous me le permettez, qu'êtes-vous? Vous, dit-il, qui croyez-vous que je sois? Je vous crois, repris-je, Esprit, Démon ou Magicien. Mais sous quelque *espéce* que je vous imagine, je vous crois quelque chose de fort aimable & de fort singulier. Voudriez-vous me voir, répondit l'esprit? Non, dis-je, il n'est pas tems: répondez de grace à mes questions, qu'êtes-*vous*? Je suis un Sylphe. Un Sylphe! m'écriai-je avec transport! Un Sylphe! Oui, charmante Comtesse, les aimeriez-vous? Si je

les

les aime, Grand Dieu! Mais vous me trompez, il n'en eſt point; ou s'il en eſt, qu'eſt-ce que les mortels peuvent pour votre bonheur, & comment une eſſence auſſi céleſte que la votre, peut-elle deſcendre au commerce des hommes? Notre félicité, dit-il, nous ennuye quand nous ne la partageons avec perſonne, & tout notre ſoin eſt de chercher quelque objet aimable qui mérite de nous attacher. Mais, interrompis-je, j'ai lû que les Sylphides étoient ſi belles, pourquoi...? Je vous entends, dit-il, pourquoi ne nous pas attacher conſtamment à elles? Nous ne les touchons pas aſſez, elles nous voyent trop, & ce n'eſt jamais que par raiſon, & pour ne pas laiſſer perdre la race des Sylphes, qu'elles nous accordent quelques faveurs; la même con-

ſidération nous détermine, & comme vous voyez, cela ne doit pas former entre nous des liens fort tendres. C'eſt à peu près agir comme vous autres humains quand vous êtes mariés. Nous cherchons des femmes qui nous tirent de notre léthargie, comme elles cherchent de leur côté des hommes qui les dédommagent de l'ennui que nous leur cauſons. Toutes ces choſes ſont réglées entre nous, & nous nous laiſſons de part & d'autre aller à notre penchant ſans jalouſie & ſans mauvaiſe humeur. Vous rêvez, ajouta-il, avouez que c'eſt une choſe gracieuſe que d'avoir un Sylphe pour amant. Il n'eſt point, comme je vous l'ai dit, de fantaiſie que nous ne ſatisfaſſions, de biens dont nous ne comblions ce que nous aimons; plus eſclaves qu'amans, nous

ſommes ſoumis à toutes ſes volontés, incommodes dans un point ſeulement. Quel eſt-il, demandai-je bruſquement ? Nous exigeons de la conſtance, & je veux bien vous avertir que la mort la plus cruelle ſuit toujours avec nous la moindre apparence d'infidélité. Miſéricorde, m'écriai-je ! je renonce à vous pour jamais. L'eſprit à ce diſcours fit un éclat de rire qui me fit remarquer la ſimplicité de ma peur. Vous riez, mon Sylphe, lui dis-je. Je ris, repartit-il, de ce qu'il n'y a point de femmes qui ne ſe révoltent ſur cet article, & qui n'aiment mieux renoncer à tous les avantages que notre poſſeſſion leur aſſure, qu'à leur inconſtance naturelle. Vous vous trompez, lui dis-je, ne voulant point être inconſtante, je n'ai rien a redouter, & cepen-

dant l'idée de ne la pouvoir devenir ſans riſque, m'afflige ſenſiblement. Vous croirez toujours ne devoir mon attachement pour vous qu'à la crainte du châtiment, vous m'en aimerez moins. Pouvez-vous le croire, répondit-il? ſi nous ſommes génans pour les femmes diſſimulées, parce que nous ſçavons tout ce qu'elles penſent, celles qui ont le cœur bon & droit, doivent être charmées que rien ne nous échappe; nous leur tenons compte de ces délicateſſes de l'ame, de ces ſentimens fins que la ſtupidité & l'indolence des hommes n'apperçoivent pas, & plus nous connoiſſons leur amour, plus leur bonheur eſt parfait. Ne croyez cependant pas que la condition que je propoſe ſoit ſi terrible. Les Sylphes ſont à tous égards ſi fort au-deſ-

ſus des hommes, qu'il s'en faut bien que ce ſoit un ſupplice de les aimer conſtamment. J'imagine que l'ennui d'une habitude où le cœur languit, eſt la ſeule choſe qui détermine une femme vers l'inconſtance: elle ne voit plus dans un amant ces déſirs tumultueux, leſquels, ſoit qu'elle les rébutât, ſoit qu'elle voulût les ſatisfaire, l'amuſoient également. Ce n'eſt plus qu'un homme ennuyé qui s'excite par bienſéance, qui dit nonchalamment qu'il aime, qui le prouve avec plus d'embaras encore, & dont le viſage muet & glacé n'aide jamais à perſuader ce que ſa bouche prononce. Que fera une femme en pareil cas? Par un honneur vain & mal entendu, paſſera-t-elle le reſte de ſa jeuneſſe dans un lieu qui ne fait plus ſon bonheur? Elle change, & fait bien

bien. On lui fait un crime de ce qu'elle change, la premiere ; c'est qu'elle sent plus vivement que les hommes, & qu'elle n'a pas de tems à perdre. D'ailleurs c'est souvent par bonté pour celui qu'elle a aimé ; elle le voit languir auprès d'elle sans pouvoir se résoudre à la quitter, parce qu'il craint de se deshonorer ; elle lui fournit un prétexte, & se charge du crime. C'est un procedé bien généreux, & que les hommes ne méritent pas, car ils ont l'impertinence de s'en fâcher. Les Sylphes, lui demandai-je, ne sont donc pas sujets à l'ennui & au dégoût ? Ils sont, sans doute, aussi constants qu'ils exigent qu'on le soit pour eux ? Du moins répondit-il, quand ils changent, c'est si subitement, qu'on n'a pas le tems de s'en défier ; on les voit encore amou-

yeux un quart d'heure avant qu'ils diſparoiſſent. Mais quelqu'un qui s'en défieroit, & qui changeroit avant eux, lui dis-je, oubliez-vous que.... ah je m'en ſouviens ! Vous êtes de cruelles gens de nous priver de toutes nos reſſources. Quand, repartit-il, vous n'auriez point l'objet de la mort devant les yeux, vous ne voudriez point changer. Le meilleur moyen d'empêcher une femme d'être inconſtante, eſt de ne lui pas donner le tems d'appuyer ſur un caprice; mais ce ſoin feroit trop fatiguant pour les humains, & ce n'eſt qu'aux Sylphes qu'il appartient de ſçavoir employer tous les inſtans, & de prévenir ces fantaiſies momentanées qui naiſſent dans votre cœur. Je crois, lui dis-je, qu'avec ces talens heureux que vous attribuez aux Sylphes, on

peut

peut encore se dégoûter d'eux; il est bon de nous laisser désirer quelquefois, il est des tems où nos réflexions sur nos plaisirs nous amusent plus que tous les empressemens d'un amant; d'ailleurs, vous avouërez que des soins perpetuels fatiguent, & ce seroit assez pour m'empêcher de vous désirer, que la certitude de ne vous désirer jamais vainement: ce sentiment est assez singulier, repartit-il, & je doute qu'il soit vrai. Croyez qu'avec nous on n'a pas le tems de faire ces réflexions; vous devenez Sylphides par notre commerce, & participant à notre substance, le soin de répondre à nos empressemens devient aussi leger pour vous, qu'il l'est pour elles. Vous sçavez lever toutes les difficultés, lui dis-je; mais quand vous quittez une femme, lui res-

te-t-il quelque essence de vous ? quelquefois par bonté, répondit-il, nous lui en enlevons une partie, par malice souvent nous la lui laissons toute entiere. Ce procedé n'est pas bon, repris-je. Je conviens, dit-il, que nous pourrions nous dispenser de laisser après nous des désirs que nous seuls pouvons éteindre, mais nous ne connoissons que cela pour être regrettés, & c'est un plaisir qui nous touche. Vous rêvez. Il est vrai, dis-je, je rêve que je connois dans le monde nombre de femmes Sylphides. Oh ! vraiment, me dit il, comme c'est à la Cour que nous faisons nos plus grands coups, il n'est pas difficile d'y reconnoître nos traces ; mais il me semble que cette espece de malice ne vous effraye pas tant que la mort sur laquelle vous vous êtes tan-

tôt récriée ; elle a pourtant des inconveniens. Je les crains, mais je ne puis les éviter. En ne m'aimant pas, dit le Sylphe, vous n'y gagnerez rien, c'est aussi la punition de celles qui nous résistent. Eh! grand Dieu, m'écriai-je, de quel côté fuïr ? Laissons tout ce badinage, reprit le Sylphe. Oh ! assurément nous le laisserons, me récriai-je toute effrayée, point de commerce, M. le Démon : si vous vouliez m'engager à vous donner l'immortalité, il falloit me cacher la perversité de votre caractere, & les risques qui suivent les engagemens qu'on prend avec vous. Expliquons-nous, répondit-il, je vois que l'esprit imbu des rêveries que le Comte de Gabalis a débitées, vous croyez que vous pouvez nous donner l'immortalité, c'est-à-dire que vous

fai-

faites ce que la nature n'a pas jugé à propos de faire ; je pense encore que selon ces belles idées vous nous croyez soumis aux foibles lumieres de vos sages, & que nous descendons à leurs évocations : quelle apparence, qu'une essence supérieure à celle de l'homme ait besoin d'être instruite par lui, & puisse être forcée à lui obéir ? Pour l'immortalité que vous prétendez pouvoir nous donner, cette imagination est encore ridicule, puisqu'il est à présumer qu'un commerce frequent avec une substance inférieure, aviliroit la nôtre, loin de lui donner de nouvelles forces ; je vois, lui répondis-je que j'ai été trop crédule, mais je n'en suis pas plus disposée à vous aimer, je vous crains : rassurez-vous, reprit-il ; quant à la mort dont je vous ai mena-

cée, nous n'en venons pas toujours à cette extrêmité; souvent nous changeons nous-mêmes, & vous pouvez alors rentrer dans vos droits; mais nous ne voulons pas plus qu'on nous prévienne que vous-mêmes quand vous êtes engagées; ce sont des affrons que vous ne pardonnez point, & notre vanité est aussi sensible que la vôtre. Quant à l'autre châtiment, à moins que vous ne me le demandiez vous-même, je vous l'épargnerai: Voyez, consultez-vous, congediez-moi bien sérieusement, ou acceptez les conditions que je vous propose; comment voulez-vous, répondis-je, que je puisse assurer de ma tendresse quelqu'un que je ne connois pas, que je n'ai pas vu? je ne désavoue pas que vous ne me plaisiez déja un peu; mais si mal-

heu-

heureusement vous n'étiez qu'un Gnome * .... n'en dites point de mal, interrompit le Sylphe : il est vrai qu'ils ne sont pas d'une figure avantageuse, mais ils ne laissent pas de nous dérober bien des conquêtes; ils sont parmi nous ce que les Financiers sont parmi les hommes, & ce n'est pas ce que votre sexe considere le moins. Tous les jours même ils nous enlevent nos Sylphides. Comment! lui demandai-je, une espece aussi superieure que la leur, est-elle sensible aux présens? oüi, dit-il, elles prennent des Gnomes pour donner à leurs amans, & quand ce soin ne les obligeroit pas à répondre à la passion de ces esprits hideux, elles sont femelles, & par con-

* Esprits habitans de la terre, gardiens des trésors.

séquent capricieuses ; le changement les amuse, & la bizarrerie de leur goût est pour elles un plaisir d'autant plus touchant qu'il peut leur être reproché. Mais, ma belle Comtesse, ne voudrez-vous point me faire des questions plus interessantes ; & votre curiosité s'arrêtera-t-elle toujours sur d'aussi petits objets que ceux sur lesquels je l'ai satisfaite ? ne me permettez-vous donc point de me montrer ? Ah mon Sylphe ! m'écriai-je, que je crains votre présence : que ne la souhaitez-vous ! dit-il en soupirant. Je ne répondis moi même que par un soupir. En ce moment une lueur extraordinaire remplit ma chambre, & je vis au chevet de mon lit le plus bel homme qu'il soit possible d'imaginer, des traits majestueux, & l'ajustement le plus galant, &

le

le plus noble. Sa vûe m'étonna, mais ne m'effraya pas. Eh bien, dit-il, en se jettant à genoux devant moi avec un air plein d'amour & de respect, eh bien charmante Comtesse, pourriez-vous me jurer fidélité? oüi, mon cher, mon aimable Sylphe m'écriai-je, je vous jure une ardeur éternelle, je ne redoute plus que votre inconstance. Mais comment ai-je pû mériter?... votre mépris pour les hommes, & la passion secrette que vous aviez pour nous, me dit-il, ont déterminé la mienne, elle est plus tendre que vous ne pensez; je pouvois vous susciter un songe, & me rendre heureux malgré vous; mais je pense avec plus de délicatesse, & n'ai voulu rien devoir qu'à votre cœur. Hélas! je montrai peut-être dans ce moment trop de foiblesse à

Sylphe, mais je l'adorois; que vous êtes charmant, lui dis-je, mais que je ſerois malheureuſe ſi vous n'étiez qu'une illuſion! eſt-il bien vrai que?.. Ah... vous êtes palpable!

J'en étois-là, Madame, avec mon Sylphe, & je ne ſçai ce qui ſeroit arrivé de mon égarement, & de ſes tranſports, ſi ma femme de chambre qui entra dans le moment ne l'eût pas effrayé; il s'envola; je l'ai depuis vainement rappellé, ſon indifference pour moi me fait penſer que ce n'eſt qu'une agréable illuſion qui s'eſt preſentée à mon eſprit, mais n'eſt-il pas dommage que ce ne ſoit qu'un ſonge?

Fin de la ſeconde & derniere Partie.

